

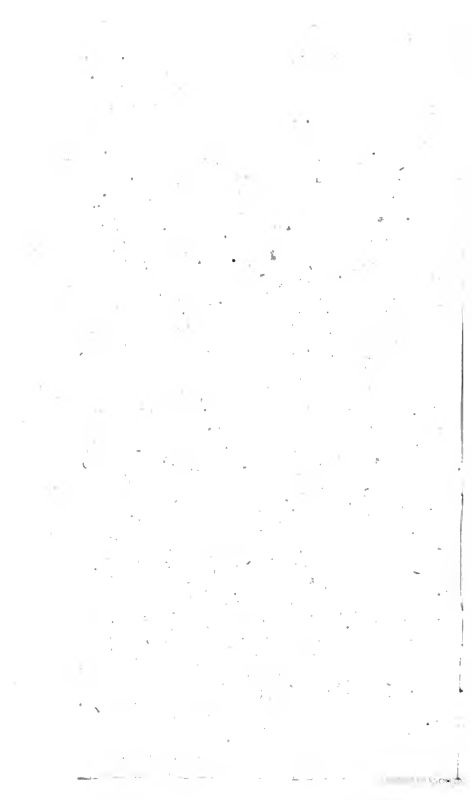






105/12

Palat. LV 70 OK



ŒUVRES

COMPLETTES

DE POPE.

TOME II.



594697

Œ U V R E S

COMPLETTES

D'ALEXANDRE POPE,

TRADUITES EN FRANÇOIS.

NOUVELLE ÉDITION

*Revue , corrigée , augmentée du Texte Anglois mis
à côté des meilleures Pièces , & ornée
de belles Gravures.*

TOME SECOND.

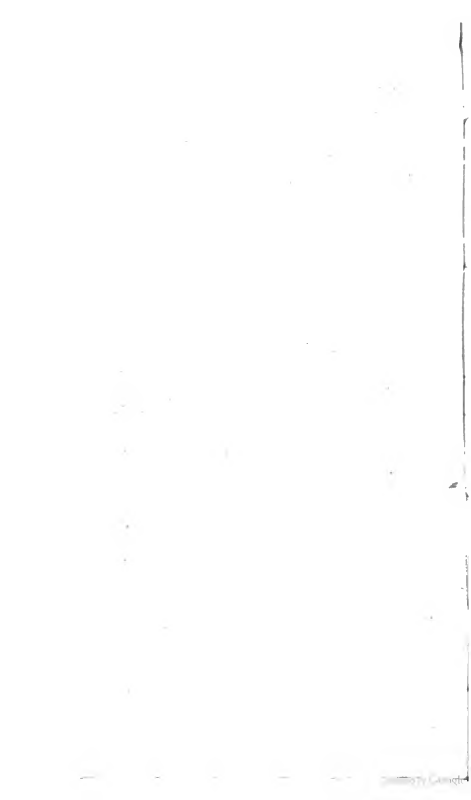


A P A R I S ,

CHEZ la Veuve DUCHESNE , Libraire , rue St. Jacques ,
au Temple du Goût.

M. D C C. L X X I X.





LA
BOUCLE DE CHEVEUX
ENLEVÉE.

AVERTISSEMENT.

LORSQUE le Poème de la Boucle de Cheveux enlevée parut en Angleterre , les Beaux-Esprits & les Gens de la Cour en firent les plus grands éloges.

» Vous m'avez donné une satisfaction inexpri-
» mable , disoit à Pope le Secrétaire d'État Trum-
» ball , non-seulement en vérifiant l'opinion que
» j'ai toujours eue de la portée de votre génie ;
» mais aussi en montrant aux Anglois , que les
» Poètes François , & particulièrement Boileau
» dans son *Lutrin* , n'ont rien produit qui appto-
» che de votre Poème ; car vous descendez *leviore*
» *plectro* à toutes les touches délicates , qu'un su-
» jet qui demande autant de goût & de finesse
» d'esprit , peut exiger . . . Je ne fais que suivre le
» torrent ; & je n'approuve que ce que toutes les
» Personnes de goût ont admiré , & doivent ad-
» mirer en dépit de l'aveugle Cabale ».

Le Doyen Berkley , autre Bel-Esprit d'Angle-
terre , voyageant en Italie , écrivoit à Pope , de
Livourne où il étoit alors : » J'ai trouvé par ha-
» sard ici votre *Boucle de Cheveux enlevée* , que
» je n'avois jamais vue auparavant. J'avois déjà
» admiré , dans d'autres Écrits de votre façon , le
» style , les images , le jugement & l'esprit ; mais

» dans ce Poème , j'admire encore , outré cela ;
» la merveilleuse invention , les allusions ingénieuses , & les beautés sans nombre que vous
» fournit , d'une manière surprenante , & pourtant
» naturelle , un sujet en apparence aussi stérile ».

Nous pourrions citer plusieurs autres témoignages tirés des Écrits de la même Nation , qui prouvent que les Anglois mettent ce Poème au-dessus de tout ce que la Poésie Française pourroit offrir de plus parfait en ce genre.



A MADAME

A M A D A M E
F E R M O R.

M A D A M E,

COMME j'ai l'honneur de vous dédier ce petit Ouvrage , il seroit inutile de dissimuler que j'en fais quelque cas. Vous savez qu'il n'a été composé que pour amuser de jeunes Dames d'un esprit bien fait , & toujours prêtes à rire des petites folies de leur Sèxe , & même des leurs. Mais ce badinage ayant d'abord été communiqué avec l'air du mystère , il fit bientôt du bruit dans le monde ; & comme on avoit déjà présenté une copie défectueuse à un Libraire , vous eûtes la bonté de consentir qu'on le publiât d'une manière plus correcte. J'y fus égale-

Tome II.

A

ment forcé avant que j'eusse rempli la moitié de mon plan ; car il étoit alors sans Machine.

La Machine est un terme inventé par les Savans , pour exprimer l'action des Divinités , des Anges , ou des Démon ; & c'est , MADAME , ce qui constitue le merveilleux du Poème ; car les Poètes ressemblent un peu aux Dames , qui ont le talent de donner un air d'importance aux plus petites choses. Je me suis servi d'une Machine assez nouvelle & bizarre : elle porte sur les rêveries des Frères de la Rose-croix. Qu'il est désagréable d'employer des termes barbares en parlant à une Dame ! Mais un Poète a grand intérêt que le monde , & sur-tout votre Sexe , l'entende : permettez-moi donc d'expliquer deux ou trois termes difficiles.

Savez-vous bien , MADAME , ce que c'est que les Frères de la Rose-croix ou Cabalistes ? Il faut que vous fassiez connoissance avec eux. Celui qui vous les fera mieux connoître , sera un Auteur François , dans son Livre intitulé , le Comte de Gabalis , qui

par son titre , & par sa construction , ressemble tellement à une historiette , que je connois quelques femmes qui , sans y entendre finesse , l'ont lu comme un Roman ordinaire.

Or ce Comte de Gabalis vous apprendra , que les quatre Elémens sont peuplés d'Esprits , appelés Silphes , Gnomes , Nymphes , Salamandres. Les Gnomes sont les Démons , qui logent dans la Terre , & qui sont , dit-on , des Esprits très malfaisans. L'Eau est le séjour des Nymphes , comme le Feu est celui des Salamandres. A l'égard des Silphes qui sont répandus dans l'Air , ce sont les plus jolies & les plus aimables créatures du monde. On assure qu'on peut aisément lier commerce avec eux , à une certaine condition , très-facile pour les vrais Adeptes ; il ne s'agit que d'avoir une chasteté à toute épreuve.

Ce système des Esprits est exposé dans mon premier Chant. Tout ce qui est contenu dans les autres Chants est également fabuleux , à l'exception , MADAME , de l'en-

lèvement de votre charmante Boucle de cheveux , dont je ne parle jamais qu'avec respect , & qui , comme vous savez , est une aventure un peu plus réelle que la métamorphose. Tous les Héros du Poème ne sont pas moins des Êtres imaginaires , que les Esprits aériens qui y agissent. Bérinde même ne vous ressemble que par la beauté & les agrémens.

Si mes vers avoient autant de graces que votre personne & votre esprit , je ne pourrois encore me flatter d'échapper comme vous à la mauvaise humeur des Critiques : mais quel que soit leur sort , pour moi , je suis assez heureux d'avoir eu l'occasion de vous témoigner publiquement l'estime sincère avec laquelle je suis ,

M A D A M E ,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,
ALEXANDRE POPE.

PRÉFACE

D U T R A D U C T E U R.

LA traduction de ce Poëme Héroï-comique , intitulé en Anglois *The Rape of the Lock* , pourra contribuer à faire voir l'erreur du préjugé où nous sommes , que la Nation Angloise n'a en partage que le sérieux & le profond , & ne peut atteindre , comme nous , à la fine plaisanterie , à la satire délicate , & à l'élégant badinage. Il est vrai que les *Voyages de Gulliver* ont déjà commencé à nous détromper ; mais comme ils n'ont pas été publiés en François tels qu'ils ont paru en Anglois , & que le Traducteur , de son aveu , a beaucoup retranché & beaucoup ajouté , le succès que ce Livre a eu en France , en faisant honneur à M. *Swift* , qui en est l'Auteur , nous a toujours laissé croire que son Ouvrage avoit besoin qu'on y mît la main , sur-tout depuis qu'on a vu à Paris ces mêmes *Voyages* de l'édition d'Hollande , traduits fidèlement & mot à mot.

Il n'en sera pas de même de la traduction qu'on donne ici de *The Rape of the Lock* : elle est très-littérale. On n'a rien ajouté ni rien retranché ; & si elle renferme quelques différences , elles sont légères & dans les règles ; car il est hors de doute ,

que lorsqu'on traduit , il est quelquefois nécessaire de préférer les expressions équivalentes à celles qui répondent directement & immédiatement aux termes de l'original ; sans quoi une traduction , pour être trop scrupuleusement fidèle , deviendrait réellement infidèle , & deshonoreroit injustement l'Auteur qu'on traduit.

Je ne crois pas qu'on trouve rien dans notre Langue de plus ingénieux , dans le genre badin , que *la Boucle de cheveux enlevée* de M. Pope , qui , lorsqu'il fit ce petit Poème , n'avoit , dit-on , que vingt ans ; seul âge où il convient de s'amuser à faire des vers de cette espèce , & peut-être de quelque espèce que ce soit.

Ce qui fit éclore cet Ouvrage , fut une aventure arrivée en 1712 à Madame *Fermor* , à laquelle il le dédia. La médiocrité d'un sujet aussi stérile en apparence , ne servit qu'à faire estimer davantage le génie & le bel esprit de l'Auteur. *La Boucle de cheveux enlevée* est , parmi les Anglois , ce qu'est parmi nous le Poème de *Vert-Vert* ; on y trouve de l'invention , du dessein , de l'ordre , du merveilleux , de la fiction , des images & des pensées ; & tout ce qui constitue la vraie Poésie. On y remarque un comique riant , sans être burlesque ; des allusions satiriques ,

sans être offensantes ; des plaisanteries hardies , sans être trop libres ; des railleries délicates sur les femmes , peut-être plus capables de leur plaire , que toutes les fleurettes de nos Madrigaux. Les proportions y sont observées comme dans le Poème le plus sérieux ; & les grands principes de l'Epopée y sont suivis fidèlement.

Nous n'avons point encore vu de Poème dont le merveilleux , & ce que les Anglois appellent *the Machinery* , fût tiré du système imaginaire des Cabalistes : l'usage qu'en a fait M. Pope montre que ces idées sont très-favorables à la Poésie ; mais il faut avouer aussi , que ce n'est que dans un Poème de ce genre , qu'elles peuvent avoir lieu. Au reste on voit dans l'Épître Dédicatoire , que de l'aveu même de l'Auteur , il a beaucoup profité du Livre de l'Abbé de Villars , intitulé *le Comte de Gabalis*.

Nous avons deux bonnes traductions de ce Poème ingénieux & galant ; la première en Prose de l'Abbé Desfontaines , la seconde en Vers de M. Marmontel ; on les trouvera l'une & l'autre dans cette nouvelle Édition.





THE
RAPE OF THE LOCK.

*Nolueram Belinda tuos violare capillos ;
Sed juvas hoc precibus me tribuisse tuis. Mart.*

CANTO I.

WHAT dire offence from am'rous causes springs ,
What mighty contests rise from trivial things ,
I sing — This verse to CARYL, Muse ! is due :
This ev'n Belinda may vouchsafe to view :
Slight is the subject , but not so the praise ,
If she inspire , and He approve my lays.



LA
BOUCLE DE CHEVEUX
ENLEVÉE;
POÈME HÉROÏ-COMIQUE.

CHANT PREMIER.

JE chante une cruelle offense causée par l'Amour ;
& (1) une querelle sérieuse née d'une hardiesse
badine. Muse , c'est à Caryl que ces vers sont dus ;
& je me flatte que Bélinde daignera les lire. Mal-
gré la frivolité du sujet , je mériterai de grands
éloges , si l'une m'inspire & si l'autre m'applaudit.

(1) Ce n'est point ici une fiction. Mylord *Petre* coupa un
jour une Boucle de Cheveux à Madame *Fermor* ; & ce ba-
dinage fut trouvé très-mauvais ; les familles se divi-
rent ; & M. *Caryl*, ami de *Pope*, lui proposa de terminer
ces querelles par une pièce de vers , qui flatteroit Madame
Fermor, & dissiperoit son ressentiment.

Say what strange motive, Goddess, could compel
A well-bred Lord t'assault a gentle Belle?
O say what stranger cause, yet unexplor'd,
Could make a gentle Belle reject a Lord?
In tasks so bold, can little men engage,
And in soft bosoms dwells such mighty Rage?

Sol thro' white curtains shot a tim'rous ray,
And ope'd those eyes that must eclipse the day:
Now lap-dogs give themselves the rousing shake,
And sleepless lovers, just at twelve, awake:
Thrice rung the bell, the slipper knock'd the ground,
And the prest'd watch return'd a silver sound.
Belinda still her downy pillow prest,
Her guardian SYLPH prolong'd the balmy rest:
Twas He had summon'd to her silent bed
The morning dream that hover'd o'er her head.

A Youth more glitt'ring than a Birth-night Beau,
(That ev'n in slumber caus'd her cheek to glow)
Seem'd to her ear his winning lips to lay,
And thus in whispers said, or seem'd to say.

O Déesse , dis-moi quel étrange motif porta un Lord bien né à attaquer une Belle. Apprends-moi quelle cause encore plus extraordinaire força la Belle à rejeter un Lord. De petits hommes peuvent-ils avoir tant d'audace ; & la Beauté est-elle susceptible de rant de colère ?

Le Soleil perçoit à travers des rideaux blancs , & par de rimides rayons essayoit d'ouvrir des yeux qui devoient l'éclipser. Déjà les épagneuls favoris secouoient leurs oreilles ; les amans qui se plaignent de ne dormir jamais, commençoient à s'éveiller ; il étoit midi. Trois fois les mules avoient frappé le plancher ; trois fois les sonnettes avoient appelé , & les montres pressées du doigt avoient fait entendre leur son argenté. Cependant Bélinde étoit encore languissamment érendue sur le duvet. Un Silphe , atraché à la Belle , prolongeoit son repos , & avoit conduit à son lit le Songe du matin , qui voltigeoit sur sa tête & la couvroit de ses ailes.

Elle croit voir un jeune-homme , plus brillant que n'est un Perit-maître, le jour de la naissance de quelque Iris, s'avancer dans sa ruelle. A cet aspect, quoiqu'en songe , elle rougit : ce jeune-homme , qui étoit un Silphe, approche alors de son oreille ses lèvres séduisantes , & lui parle en ces mots :

Fairest of mortals, thou distinguish'd care
Of thousand bright Inhabitants of Air!
If e'er one Vision touch'd thy infant thought,
Of all the Nurse and all the Priest have taught;
Of airy Elves by moonlight shadows seen,
The silver token, and the circled green,
Or Virgins visited by Angel pow'rs,
With golden crowns and wreaths of heav'nly flow'rs;
Hear and believe!

Thy own importance know,
Nor bound thy narrow views to things below.
Some secret truths, from learned pride conceal'd,
To Maids alone and Children are reveal'd:
What tho' no credit doubting Wits may give?
The Fair and Innocent shall still believe.

Know then unnumber'd Spirits round thee fly,
The light Militia of the lower sky:
These, tho' unseen, are ever on the wing,
Hang o'er the Box, and hover round the Ring.
Think what an equipage thou hast in Air
And view with scorn two Pages and a Chair.
As now your own, our beings were of old,

« O la plus belle des Mortelles ! O toi , les dé-
» lices & l'objet des désirs de mille Habitans de
» l'air ! si jamais dans l'enfance tu fus frappée de
» ce que ta Nourrice ou les Prêtres t'enseignèrent
» au sujet des Esprits Folets que l'on discerne au
» clair de la Lune , ou des Vierges que des Anges ,
» ornés de couronnes d'or & de guirlandes de fleurs ,
» prenoient plaisir à visiter , prête l'oreille à ma
» voix & fois docile.

» Connois d'abord ton excellence & ta gran-
» deur , & ne borne point ta vue aux objets ter-
» restres & matériels. Il est des vérités secrètes ,
» ignorées des orgueilleux Philosophes , & révé-
» lées seulement aux Vierges & aux Enfans. L'in-
» crédulité rebelle n'ajoutera point de foi à celles
» que je vais t'annoncer ; il n'est donné qu'à la
» beauté & à l'innocence de les croire.

» Apprends donc que des légions innombrables
» d'Esprits t'environnent sans cesse. Cette milice
» légère de la région inférieure de l'air , quoiqu'in-
» visible à tes yeux , t'accompagne par-tout , même
» aux cercles & aux spectacles : pense à ce brillant
» cortège qui plane sans cesse autour de toi ; & ne
» regarde plus qu'avec mépris une chaise à porteur ,
» environnée de deux Pages.

» Nous étions autrefois de jolies femmes comme

And once inclos'd in Woman's beauteous mould ;
Thence by a soft transition , we repair
From earthly Vehicles to these of air.

Think not, when Woman's transient breath is fled,
That all her vanities at once are dead ;
Succeeding vanities she still regards ,
And tho' she plays no more , o'erlooks the cards.
Her joy in gilded chariots , when alive ,
And love of Ombre , after death survive.
For when the Fair in all their pride expire ,
To their first elements their Souls retire :
The Sprites of fiery Termagants in Flame
Mount up , and take a Salamander's name.
Soft yielding minds to Water glide away ,
And sip , with Nymphs , their elemental Tea ,
The graver prude sinks downward to a Gnome ,
In search of mischief still on Earth to roam.
The light Coquettes in Sylphs aloft repair ,
And sport and flutter in the fields of Air.
Know farther yet ; whoever fair and chaste

» vous ; mais nous quittâmes ensuite nos corps terrestres pour en prendre d'aériens.

» Ne crois pas que lorsque les femmes meurent , leurs goûts meurent avec elles ; elles les conservent toujours. Si elles ne jouent plus , elles les regardent avec plaisir les cartes qu'elles ont aimées ; la vue d'un Jeu d'homme les divertit & les amuse : si elles ne brillent plus dans leurs chars , elles aiment au moins à voir des équipages magnifiques ; leurs âmes retournent toujours à leur premier élément , dont elles empruntoient leur caractère. (1) Les Femmes fières & querelleuses deviennent des Salamandres , & s'élèvent toujours avec le feu , leur éternel séjour : celles qui ont été douces & complaisantes , vont habiter les eaux & coulent doucement comme elles. Les Prudes , transformées en Gnomes , descendent dans les entrailles de la terre , & vont de tous côtés cherchant à faire du mal. Les vaines & les coquettes , changées en Silphides , voltigent & folâtrant dans les airs. Mais apprends quel est

(1) C'est une charmante imitation de ce passage de Virgile :

Qua gratia currum

Armorumque fuit vivis , qua cura nitentes

Pascere equos , eadem sequitur tellure repositos.

Æn. VI. 653.

Rejects mankind, is by some Sylph embrac'd :
For Spirits, freed from mortal laws, with ease
Assume what sexes and what shapes they please.
What guards the purity of melting Maids,
In courtly balls, and midnight masquerades,
Safe from the treach'rous friend, the daring spark,
The glance by day, the whisper in the dark,
When kind occasion prompts their warm desires,
When music softens, and when dancing fires?
'Tis but their Sylph, the wife Celestials know,
Tho' Honour is the word with Men Below.

Some nymphs there are, too conscious of their face,
For life predestin'd to the Gnomes embrace.
These swell their prospects and exalt their pride,
When offers are disdain'd, and love deny'd :
Then gay Ideas croud the vacant brain,
While Peers, and Dukes, and all their sweeping train.

» norre privilège : dégagés des liens mortels, nous
» pouvons à notre choix changer de forme & de
» sexe, & caresser les femmes belles & chastes,
» qui méprisent l'amour terrestre. Nous les garan-
» rissons des pièges qu'on leur tend dans les bals
» & dans les mascarades nocturnes : c'est par notre
» secours qu'elles échappent aux artifices d'un ami
» perfide, ou d'un Petit-Maître entreprenant ; en
» vain on les lorgne pendant le jour ; en vain on
» chuchote avec elles dans les ténèbres ; nous les
» rendons froides & dédaigneuses, même lorsque
» l'occasion favorable les invire à la volupté, que
» la danse les anime, que la musique leur amol-
» lit le cœur : enfin ce qu'on appelle ici-bas la sa-
» gesse d'une femme, n'est que l'inspiration de son
» Silphe.

» Il y en a quelques-unes destinées par le Ciel
» aux embrassemens des Gnomes. Ce sont d'ordi-
» naire celles à qui la beauté inspire trop d'orgueil.
» Dirigées par ces Esprits jaloux qui fomentent
» leur vanité, elles méprisent les hommes qui veu-
» lent leur inspirer des sentimens, & dédaignent
» leurs hommages. Les Gnomes s'appliquent sans
» cesse à détourner les flatteuses idées qui pour-
» roient faire impression sur elles. Lorsqu'un Sei-
» gneur, par exemple, fait briller à leurs yeux l'Her-

And Garters, Stars, and Coronets appear,
And in soft sounds, YOUR GRACE salutes their ear.

'Tis these that early taint the female soul,
Instruct the eyes of young Coquettes to roll,
Teach Infant-checks a bidden blush to know,
And little hearts to flutter at a Beau.

Oft when the world imagine women stray,
The Sylphs thro' mystic mazes guide their way,
Thro' all the giddy circle they pursue,
And old impertinence expell by new.
What tender maid but must a victim fall
To one man's treat, but for another's ball?
When Florio speaks, what virgin could withstand,
If gentle Damon did not squeeze her hand?

With varying vanities, from ev'ry part,
They shift the moving Toyshop of their heart;

» mine & la Jaretière , ou qu'elles entendent pro-
» noncer les mots séducteurs de *Duc* & de *Milord* ,
» c'est alors que les Gnomes redoublent leurs soins.

» Ce sont ces Esprits sinistres , qui gâtent le
» cœur des femmes dès leur enfance , qui président
» aux regards des Coquettes , & apprennent aux
» jeunes Filles à conduire habilement leurs yeux ;
» ils peignent leurs joues d'une rougeur de com-
» mande , tandis que leur tendre cœur palpite à
» la vue d'un bel homme.

» Les Silphes ont des vues plus délicates & plus
» épurées. On croit souvent qu'une jeune personne
» s'égare ; c'est qu'on ignore les desseins mystérieux
» du Silphe qui la guide ; il la conduit comme
» par la main , dans un labyrinthe , au milieu des
» Amans & des Amours. Quelquefois pour la gué-
» rir d'une folie , il lui en inspire une autre. Par
» exemple , quelle Fille tendre & reconnoissante
» ne feroit pas gagnée par un cadeau magnifique
» offert adroitement , si un autre Galant plus ha-
» bile , en lui donnant le bal , n'en effaçoit le sou-
» venir ? Lorsque Florio parle , quelle Beauté ré-
» sisteroit à son langage séducteur , si en même
» tems le beau Démon , sans être apperçu , ne lui
» feroit la main ?

» Ce sont-là les soins favorables des Silphes ;

Where wigs with wigs, with sword-knots sword-knots strive,
Beaux banish beaux, and coaches coaches drive.
This erring mortals Levity may call,
Oh blind to truth! the Sylphs contrive it all.
Of these am I, who thy protection claim,
A watchful sprite, and Ariel is my name.

Late, as I rang'd the crystal wilds of air;
In the clear mirror of thy ruling Star
I saw, alas, some dread event impend,
Ere to the main this morning sun descend,
But heav'n reveals not what, or how, or where:
Warn'd by the Sylph, oh pious maid, beware!
This to disclose is all thy guardian can:
Beware of all, but most beware of Man?

» ils offrent sans cesse de nouveaux objets à la
» vanité des femmes ; & les riens brillans qui agi-
» tent leurs cœurs , varient continuellement : les
» Silphes opposent de belles perruques à de belles
» perruques , des nœuds d'épée à des nœuds d'é-
» pée ; des Petits-Mâîtres chassent d'autres Petits-
» Maîtres ; & un équipage efface un autre équi-
» page (1). Enfin tout ce qui est capable de séduire ,
» est repoussé par des charmes plus puissans. Les
» Mortels aveugles appellent légèreté & coquet-
» terie , ce qui n'est que l'effet de la sage conduite
» des Silphes. Je suis de ce nombre : mon nom est
» Ariël ; je te protège , & je veille sur toi.

» Il n'y a pas long-tems que , parcourant le vaste
» espace des aîrs , je vis dans le miroir de ton étoile
» dominante (le dirai-je ?) je te vis menacée d'un
» funeste accident : avant que le Soleil se couche ,
» tu en ressentiras les redoutables effets : mais quel
» sera ce malheur ? comment , & de quelle part
» doit-il venir ? quelles suites doit-il avoir ? les
» Cieux ne me l'ont point révélé. Veille sur toi ,
» Fille chaste ; ni ma vigilance ni mes soins ne

(1) L'Auteur fait allusion à ces deux vers de Stace ,

Jam clypeus clypeis , umbone repellitur umbo .

Ense minax ensis , pede pes & cuspidè cuspis .

He said; when Shock, who thought she slept too long,
Leap'd up, and wak'd his mistress with his tongue.
'Twas then, Belinda, if report say true,
Thy eyes first open'd on a Billet-doux.

Wounds, Charms, and Ardours, were no sooner read,
But all the Vision vanish'd from thy head.
And now unveil'd, the Toilet stands display'd,
Each silver Vase in mystic order laid.
First, rob'd in white, the Nymph intent adores,
With head uncover'd, the Cosmetic pow'rs,
A heav'nly Image in the glass appears,
To that she bends, to that her eyes she rears;
Th' inferior Priestess, at her altar's side,
Trembling begins the sacred rites of Pride.
Unnumber'd treasures ope at once, and here
The various offerings of the world appear;
From each she nicely culls with curious toil,
And decks the Goddess with the glitt'ring spoil.
This casket India's glowing gems unlocks,
And all Arabia breathes from yonder box.

Tom 1^o



» peuvent te soustraire aux arrêts du Destin : (1)
» fois donc toi-même attentive ; & sur-tout garde
» toi de l'Homme ».

Il dit ; & alors Mirine , qui ne pouvoit plus supporter le long sommeil de sa Maîtresse , sauta sur le lit , abboya , & vint à bout de la réveiller. Si la Renommée ne nous a pas trompés , tes premiers regards , ô Belinde , tombèrent sur un billet-doux.

A peine commençoit-elle de lire , & d'y voir des plaies , des peines , des martyres , des ardeurs , qu'elle oublia son songe. Elle sort du lit à demi-nue , & s'approche d'une table où mille vases d'argent étoient placés , & disposés dans un ordre mystérieux. Alors vêtue de blanc & la tête nue , elle adore attentivement le pouvoir merveilleux des Êtres cosmétiques : une céleste image paroît dans un miroir ; elle fixe ses yeux sur elle ; c'est l'unique objet de ses pieux regards. Une Prêtresse inférieure , dans une humble attitude , est à côté de l'autel : alors commence le culte sacré de la vanité.

Elle découvre en tremblant de précieux trésors , sources d'ornemens & de beautés pour la Déesse

(1) *Desine fata Deum flecti sperare precando.*

Virg. *Æn.* VI. 376.

The tortoise here and elephant unite ,
Transform'd to combs, the speckled, and the white,
Here files of pins extend their shining rows ,
Puffs , Powders , Patches , Bibles , Billet-doux,
Now awful beauty puts on all its arms ,
The fair each moment rises in her charms ,
Repairs her smiles , awakens ev'ry grace ,
And calls forth all the wonders of her face ;
Sees by degrees a purer blush arise ,
And keener lightnings quicken in her eyes.
The busy Sylphs surround their darling care ,
These set the head , and those divide the hair ,
Some fold the sleeve , whilst others plait the gown ;
And Betty's prais'd for labours not her own,



à qui toute la terre offre son tribut. On voit briller dans de petits coffres les perles & les plus riches pierreries des Indes ; les parfums de l'Arabie sortent des flacons d'or qui les renferment ; la tortue & l'éléphant unis se transforment en peignes ; les épingles & les éguilles sont rangées en escadrons ; ici l'on voit confondus la poudre , la pâte , la Bible , & les billets-doux.

Déjà l'impérieuse Beauté prend ses armes , & à chaque instant son visage acquiert de nouveaux agrémens ; les graces se réveillent ; le sourire est plus doux ; l'éclat du teint renaît insensiblement ; les yeux brillent d'une lumière plus vive. Les Silphes s'empressent autour d'elle ; ils ornent sa tête , arrangent ses cheveux , donnent un air galant à sa manche , étalent sa jupe ; & Betty s'applaudit d'une adresse qui n'est pas la sienne.



C A N T O I I.

Nor with more glories, in th' etherial plain,
The Sun first rises o'er the purpled main,
Than, issuing forth, the rival of his beams
Launch'd on the bosom of the silver Thames,
Fair Nymphs, and well-drest Youths around her shone,
But ev'ry eye was fix'd on her alone.
On her white breast a sparkling Cross she wore,
Which Jews might kiss, and Infidels adore.
Her lively looks a sprightly mind disclose,
Quick as her eyes, and as unfix'd as those:
Favours to none, to all she smiles extends;
Oft she rejects, but never once offends.
Bright as the sun, her eyes the gazers strike,
And, like the sun, they shine on all alike.
Yet graceful ease, and sweetness void of pride
Might hide her faults, if Belles had faults to hide:
If to her share some female errors fall,
Look on her face and you'll forget 'em all.

This Nymph, to the destruction of mankind,

CHANT II.

LE Soleil sortant de l'onde n'eut jamais tant d'éclat que Bélinde , lorsqu'elle sortit de son palais pour se rendre sur la Tamise. Elle étoit accompagnée des Femmes les plus belles & des jeunes hommes les mieux faits, tous superbement parés. Bélinde seule attire les regards & captive les cœurs; on voit sur sa gorge d'albâtre une croix étincelante, qu'un Juif auroit baisée, & qu'un Infidèle auroit adorée : la vivacité de son esprit paroît dans ses yeux, qui s'arrêtent aussi peu que ses pensées; elle sourit à tout le monde, mais sans favoriser particulièrement personne; elle réprime les desirs sans offenser les Amans : éblouissante comme l'Astre du jour, elle frappe les Spectateurs & répand de tous côtés une lumière égale; elle plaît sans songer à plaire; son air est noble sans orgueil; sans hauteur elle imprime le respect; tant de graces pourroient cacher ses défauts, si les Belles avoient des défauts à cacher. Supposé qu'elle partage les foiblesses de son sexe, on la voit & on oublie tout.

Elle portoit d'ordinaire, pour le supplice des

Nourish'd two Locks, which graecful hung behind
In equal curls, and well conspir'd to deck
With shining ringlets the smooth iv'ry neck.

Love in these labyrinths his slaves detains,
And mighty hearts are held in slender chains.
With hairy springs we the birds betray,
Slight lines of hair surprize the finny prey,
Fair tresses man's imperial race insnare,
And beauty draws us with a single hair.

Th' advent'rous Baron the bright locks admir'd;
He saw, he wish'd, and to the prize aspir'd.
Resolv'd to win, he meditates the way,
By force to ravish, or by fraud betray;
For when success a Lover's toil attends,
Few ask, if fraud or force attain'd his ends.

For this, ere Phœbus rose, he had implor'd
Propitious heav'n, and ev'ry pow'r ador'd,
But chiefly Love --- to Love an Altar built,
Of twelve vast French Romances, neatly gilt.
There lay three garters, half a pair of gloves;
And all the trophies of his former loves;
With tender billet-doux he lights the pyre,
And breathes three am'rous sighs to raise the fire.

cœurs , deux Boucles de cheveux , qu'elle nouoit galamment , & qui retombant en ondes égales sur le plus beau cou du monde , en relevoient la blancheur.

Ces Boucles charmantes étoient une chaîne précieuse , dont l'Amour se servoit pour attacher ses Captifs. Les oiseaux & les poissons se prennent aux filets ; les beaux cheveux prennent les cœurs.

Un Baron audacieux , frappé de l'éclat de ceux de Bélinde , les désire & forme le projet d'en faire la conquête. Uniquement attentif au succès , il veut employer pour y parvenir , ou la force ou la ruse. Le choix de l'un ou de l'autre de ces moyens importe peu aux Amans , pourvu qu'ils obtiennent ce qu'ils désirent.

Dans ce dessein il invoque le Ciel avant que le jour paroisse ; il adore les Puissances Célestes ; & s'adressant sur-tout à l'Amour , il lui érige un autel composé de douze gros volumes de Romans François : il y met trois jarretières , un gand , avec d'autres pareils trophées de ses premières aventures. Ses lettres , ses billets-doux , allument le feu ; trois soupirs qu'il pousse , excitent la flamme : il se prosterne ; il prie avec des yeux ardens , que ce trésor puisse être bientôt & toujours en sa puis-

Then prostrate falls, and begs with ardent eyes
Soon to obtain and long possess the prize :
The pow'rs gave ear, and granted half his pray'r,
The rest, the winds dispers'd in empty air.

But now secure the painted vessel glides,
The sun-beams trembling on the floating tides :
While melting music steals upon the sky,
And soften'd sounds along the waters die ;
Smooth flow the waves, the zephyrs gently play
Belinda smil'd, and all the world was gay.

All but the Sylph — with careful thoughts oppress'd,
Th' impending woe sat heavy on his breast.
He summons strait his Denizens of air ;
The lucid squadrons round the sails repair :
Soft o'er the shrouds aerial whispers breathe,
That seem'd but zephyrs to the train beneath.
Some to the sun their insect-wings unfold,
Waft on the breeze, or sink in clouds of gold ;
Transparent forms, too fine for mortal sight,
Their fluid bodies half dissolv'd in light.
Loose to the wind their airy garments flew,
Thin glittering textures of the filmy dew,
Dipt in the richest tincture of the skies,
Where light disports in ever-mingling dyes ;
While ev'ry beam new transient colours flings,



Les Zéphirs badinent sur l'onde calme; Belinde
rit, et la joie régné autour d'elle.



fance. L'Amour l'entend ; mais il n'exauce que la moitié de ses vœux ; les vents dissipent le reste dans les airs (1).

Cependant le vaisseau galamment équipé , où Bélinde étoit entrée , s'avance sur la Tamise. Une délicieuse harmonie de voix & d'instrumens se perd dans les airs & glisse sur les eaux ; les Zéphirs badinent sur l'onde calme ; Bélinde rit ; & la joie règne autour d'elle.

Les sentimens d'Ariël étoient bien différens : le malheur dont elle est menacée par les astres le rend triste & rêveur. Il convoque les Habitans de l'air ; & à ses ordres le brillant escadron vole sur la Tamise. Les Silphes se placent à l'instant sur les cordages du vaisseau , & agitent l'air par ce mouvement subit & rapide : on croit entendre le souffle aimable des Zéphirs ; les uns déploient au Soleil leurs ailes brillantes ; les autres se plongent dans un nuage d'or ; d'autres planent dans les airs. Leur forme transparente & leurs corps fluides , presque dissous par la lumière , ne peuvent être vus par des yeux mortels ; les Zéphirs se jouent dans leurs habits , tissus d'une rosée filée , reinte dans le Ciel , & sur lesquels la lumière produit

(1) — *Vintis irrita ferre jubet.* Ovid.

Colours that change whene'er they wave their wings.

Amid the circle on the gilded mast,
Superior by the head, was Ariel plac'd;
His purple pinions op'ning to the sun,
He rais'd his azure wand, and thus begun.

Ye Sylphs and Sylphids, to your chief give ear,
Fays, Fairies, Genii, Elves, and Dæmons hear!
Ye know the spheres, and various tasks assign'd
By laws eternal to th' ærial kind.

Some in the fields of purest Æther play,
And bask and whiten in the blaze of day.
Some guide the course of wand'ring orbs on high,
Or roll the planets thro' the boundless sky.
Some less refin'd, beneath the moon's pale light
Pursue the stars that shoot athwart the night,
Or suck the mists in grosser air below,
Or dip their pinions in the painted bow,
Or brew fierce tempests on the wintry main,
Or o'er the glebe distil the kindly rain.
Others on earth o'er human race preside,
Watch all their ways, and all their actions guide:
Of these the chief the care of Nations own,
And guard with Arms divine the British Throne.

Our humbler province is to tend the Fair,
Not a less pleasing, tho' less glorious care;
To save the powder from too rude a gale,

mille

mille couleurs, selon le mouvement de leurs aîles.

Ariël posté sur le grand mât doré, au milieu des autres Silphes, qu'il surpasse de la tête, étend ses plumes de pourpre, élève son sceptre d'azur, & leur parle ainsi :

« O vous, Silphes & Silphides, prêtez l'oreille
» à la voix de votre Chef; & vous, Génies, Fées
» & Lutins, écoutez attentivement. Vous con-
» noissez les sphères & les différens emplois que
» le Ciel a assignés au Peuple Aérien. Les uns se
» jouent dans les campagnes de l'air le plus pur;
» d'autres s'embellissent aux rayons du Soleil; ceux-
» ci guident, dans l'immensité des cieux, le cours
» des planètes, ou dirigent les mouvemens des
» comètes errantes; ceux-là, d'une substance moins
» épurée, courent après les étoiles qui s'égarent
» dans la nuit, respirent les vapeurs grossières
» de l'atmosphère, peignent l'Iris des plus belles
» nuances, déchaînent les vents, & allument les
» tempêtes. Il en est encore qui président à la
» Nature humaine, observent les mœurs des hom-
» mes, & conduisent toutes leurs démarches.

» Pour nous, nous présidons aux Belles : doux
» soin, emploi galant, quoiqu'en apparence peu
» glorieux. Toute notre étude, vous le savez, ô
» Silphes, est de garantir du vent de Nord la poudre

Nor let th' imprison'd essences exhale;
To draw fresh colours from the vernal flow'rs :
To steal from Rainbows e'er they drop in show'rs
A brighter wash ; to curl their waving hairs ,
Assist their blushes , and inspire their airs ;
Nay , oft in dreams , invention we bestow ,
To change a Flounce , or add a Furbelow.

This day , black Omens threat the brightest Fair
That e'er deserv'd a watchful spirit's care ;
Some dire disaster , or by force , or flight ;
But what , or where , the fates have wrapt in night.

Whether the nymph shall break Diana's law ,
Or some frail China jar receive a flaw ;
Or stain her honour , or her new brocade ;
Forget her pray'rs , or miss a masquerade !
Or lose her heart , or necklace , at a ball ;
Or whether Heav'n has doom'd that Shock must fall.

» de leurs cheveux ; d'empêcher que le parfum des
» essences ne s'évapore ; d'emprunter des fleurs
» nouvelles les couleurs les plus vives ; de dérober
» quelques gouttes de l'Arc-en-ciel , pour en faire
» une eau perlée , qui conserve la fraîcheur de
» leur teint ; d'arranger artistement leurs cheveux ;
» de conduire le jeu de leur physionomie quand
» elles rougissent , de leur inspirer les beaux airs ;
» & de leur donner souvent , même en songe ,
» l'idée d'une mode nouvelle , ou d'un élégant
» falbala.

» Mais , hélas ! un augure funeste menace en ce
» jour la plus belle des femmes , dont jamais les
» Silphes prirent soin. Quel sera ce désastre ; quel
» en fera l'Auteur ? C'est ce que les Destinées tien-
» nent encore enseveli dans une profonde nuit (1).

» Non , je ne fais si la Nymphé doit enfreindre
» les Loix de Diane , ou si elle doit seulement
» casser une porcelaine ; si son honneur ou son
» habit recevra quelque tache ; si elle oubliera de
» faire ses prières , ou d'aller à une partie de mas-

(1) *Nescia mens hominum fati , fortisque futura ,*

Et servare modum , rebus sublata secunais.

Virg. *Æn.* X. 501.

Caliginosa nocte premit Deus.

Hor. 3. *Od.* XXIX. 3.

Haste then, ye spirits! to your charge repair :
The flutt'ring fan be Zephyretta's care ;
The drops to thee, Brillante, we consign ;
And, Momentilla, let the watch be thine ;
Do thou, Crispissa, tend her fav'rite lock ;
Ariel himself shall be the guard of Shock.
To fifty chosen Sylphs, of special note,
We trust th' important charge, the petticoat :
Oft have we known that seven-fold fence to fail,
Tho' stiff with hoops, and arm'd with ribs of whale ;
Form a strong line about the silver bound,
And guard the wide circumference around.

Whatever spirit, careless of his charge,
His post neglects, or leaves the Fair at large ;
Shall feel sharp vengeance soon o'ertake his sins,
Be stop'd in vials, or tranfix'd with pins ;
Or plung'd in lakes of bitter washes lie,
Or wedg'd whole ages in a bodkin's eye :
Gums and Pomatums shall his flight restrain,
While clog'd he beats his silken wings in vain ;

» ques ; si elle perdra son cœur ou son collier au
» bal ; ou si enfin la Destinée a déterminé qu'il
» arrive un malheur à son petit chien.

» Vous donc , Esprits , foyez attentifs à vous
» acquiter de l'emploi dont je vous honore : Zé-
» phirette prendra soin de son éventail. A toi ,
» Brillant , je confie ses boucles d'oreilles ; Mo-
» mentille gardera sa montre ; Crispisse veillera
» sur ses beaux cheveux ; & moi , Ariël , j'obser-
» verai Mirine sa chienne. Mais cinquante Silphes
» d'élite seront commis à la défense de son jupon :
» les jupons cèdent souvent aux assauts , quoi-
» qu'ils soient défendus par six ou sept boulevards ,
» par la robuste circonférence d'un panier , & par
» un rempart de baleine (1). Formez un mur im-
» pénétrable autour de Bélinde ; & soutenez votre
» poste avec fermeté.

» Celui , ajoute-t-il , qui ne remplira pas l'of-
» fice que mes soins prévoyans lui confient , payera
» cher sa faute ; il servira de bouchon à quelque
» flacon de crystal ; il sera cloué avec des épingles ;
» il sera jetté dans un eau immonde ; il demeu-
» rera plusieurs années en sentinelle au trou d'une

(1) Par allusion au bouclier d'Achille.

—— *Clipei dominus septemplicis Ajax.*

Ovid. Métam. XIII. 2.

Or Alum styptics with contracting pow'r
Shrink his thin essence like a rivell'd flow'r :
Or, as Ixion fix'd, the wretch shall feel
The giddy motion of the whirling Mill,
In fumes of burning Chocolate shall glow,
And tremble at the sea that froths below !

He spoke ; the spirits from the sails descend ;
Some, orb in orb, around the nymph extend ;
Some thrid the mazy ringlets of her hair ;
Some hang upon the pendants of her ear ;
With beating hearts the dire event they wait,
Anxious, and trembling for the birth of Fate.



» éguille ; de la gomme & de la pommade lui
» colletont les aîles. En vain il se fatiguera pour
» essayer de voler ; des vapeurs stiptiques conden-
» seront sa légère essence, qui se rétrécira comme
» une fleur flétrie ; ou bien le malheureux , tel
» qu'un autre Ixion , attaché à une roue , éprou-
» vera le mouvement impétueux d'un moulin à
» café , gémira dans la fumée d'un chocolat brû-
» lant , ou tremblera , épouvanté de cette vaste
» mer qu'il verra toujours écumante à ses pieds ».

Il dit , & aussi-tôt les Silphes dociles descendirent
& se postèrent autour de Bélinde : ceux-là se ni-
chent dans ses cheveux ; ceux-ci se jettent sur son
éventail ; d'autres accoutent aux boucles d'oreilles.
Mais tous avec des cœurs palpitans & consternés ,
attendent le funeste accomplissement des ordres du
Destin.



CANTO III.

CLOSE by those meads, for ever crown'd with flow'rs,
Where Thames with pride surveys his rising tow'rs;
There stands a structure of majestic frame,
Which from the neighb'ring Hampton takes its name.
Here Britain's statesmen oft the fall foredoom
Of foreign Tyrants, and of Nymphs at home;
Here thou, great ANNA! whom three realms obey,
Dost sometimes counsel take — and sometimes Tea.

Hither the Heroes and the nymphs resort,
To taste a while the pleasures of a Court;
In various talk th' instructive hours they pass,
Who gave the ball, or paid the visit last;
One speaks the glory of the British Queen,
And one describes a charming Indian screen;
A third interprets motions, looks, and eyes;
At ev'ry word a reputation dies.
Snuff, or the fan, supply each pause of chat,
With singing, laughing, ogling, *and all that.*

CHANT III.

DANS ces agréables plaines , toujours couronnées de fleurs , où la Tamise , qui les arrose , se plaît à contempler dans le cristal de ses ondes les superbes Tours de Londres , on voit un Palais auguste , qui tire son nom du village d'Hampton dont il est voisin (1). C'est-là que les Ministres Britanniques règlent la chute des Tyrans étrangers & des Belles de la Nation ; c'est-là , grande Reine Maîtresse de trois Royaumes , que tu viens prendre & les avis de ton Conseil , & quelquefois du thé (2).

Ce fut dans ces beaux lieux , que la Compagnie se rendit , pour s'entretenir utilement pendant quelques heures. Les uns parlent d'une visîre rendue , d'autres d'un bal remarquable par la magnificence & la galanterie ; ceux-ci vantent la gloire de la Reine des Îles Britanniques , ou la beauté d'un écran des Indes ; & ceux-là interprètent les mouvemens , les signes & les regards. On entend à chaque mot flétrir une réputation ; & s'il arrive que la conversation soit suspendue pour quelques

(1) Hamptoncourt , Maison royale.

(2) La Reine Anne.

Mean while declining from the noon of day ,
The sun obliquely shoots his burning ray ;
The hungry Judges soon the sentence sign ,
And wretches hang that Jury-men may dine ,
The merchant from th' Exchange returns in peace ,
And the long labours of the Toilet cease.

Belinda now , whom thirst of fame invites ,
Burns to encounter two advent'rous Knights ,
At Ombre singly to decide their doom ;
And swells her breast with conquests yet to come.
Straight the three bands prepare in arms to join ,
Each band the number of the sacred nine.
Soon as she spreads her hand , th' aerial guard
Descend , and sit on each important card :
First Ariel perch'd upon a Matadore ,
Then each according to the rank they bore ;
For Sylphs yet mindful of their ancient race ,
Are , as when women , wond'rous fond of place.

Behold , four Kings in majesty rever'd ,
With hoary whiskers and a forky beard ;
And four fair Queens whose hands sustain a flow'r ,
Th' expressive emblem of their softer pow'r ;
Four knaves in garbs succinct , a trusty band ;
Caps on their heads , and halberts in their hand ;

momens , l'éventail & la tabatière la soutiennent ; on chante ; on rit ; on lorgne , &c.

Cependant le Soleil étoit plus qu'à la moitié de sa course , & dardoit plus obliquement ses rayons. Déjà les Juges affamés se hâtoient de signer leurs sentences ; & les Criminels couroient se faire pendre , pour laisser dîner les Juges. Les Marchands sortoient de la Bourse , pour s'en retourner chez eux , avec la tranquillité ordinaire de leurs consciences ; & les longs travaux de la toilette avoient cessé.

Bélinde , que le désir de la gloire anime , brûle de rencontrer deux Paladins , & de décider seule de leur destin au jeu de l'Hombre ; son air triomphant annonce sa victoire prochaine. Trois escadrons qui contiennent chacun le sacré nombre de neuf , prennent les armes ; Bélinde range les siens en ordre. Aussi-tôt la Garde aérienne descend avec rapidité , & se place sur les principales cartes. Ariël , comme le Chef , s'établit sur le premier Matador , & les autres selon leur rang ; car les Silphes se souvenant de leur origine , & d'avoir été femmes , sont délicats sur les préférences.

Quatre Rois , vénérables par leurs moustaches blanches & leurs longues barbes , s'empressent de paroître sur le champ de bataille : quatre belles Reines les accompagnent ; & pour marquer la douceur de leur empire , elles portent des fleurs

And parti-colour'd troops, a shining train,
Draw forth to combat on the velvet plain.

The skilful Nymph reviews her force with care:
Let Spades be trumps! she said, and trumps they were.

Now move to war her fable Matadores,
In show like leaders of the swarthy Moors,
Spadillio first, unconquerable Lord!
Led off two captive trumps, and swept the board,
As many more Manillio forc'd to yield,
And march'd a victor from the verdant field.
Him Bafo follow'd, but his fate more hard
Gain'd but one trump and one Plebeian card.

With his broad fabre next, a chief in years,
The hoary Majesty of Spades appears,
Puts forth one manly leg, to fight reveal'd,
The rest, his many colour'd robe conceal'd.
The rebel Knave, who dares his prince engage,
Proves the just victim of his royal rage.
Ev'n mighty Pam, that Kings and Queens o'erthrew,
And mow'd down armies in the fights of Lu,
Sad chance of war! now destitute of aid,
Falls undistinguish'd by the victor Spade!
Thus far both armies to Belinda yield;

dans leurs mains. Quatre fidèles Valets les suivent, la hallebarde à la main, & le chapeau sur la tête : les troupes bigarrées suivent en ordre de bataille ; enfin le combat va commencer sur la plaine de velours.

Bélinde passe d'abord en revue toutes ses forces, puis s'écrie que Pique soit triomphe ; & Pique fut triomphe.

Aussi-tôt la fière Héroïne met aux prises ses noirs Matadors, semblables par leur audace aux Chefs des Africains. L'invincible Spadille entraîne après lui deux Triomphes enchaînées ; deux autres sont terrassées par Manille, qui marche avec tout l'orgueil de la victoire ; Baste paroît ensuite, mais avec moins d'avantage ; il ne ramène qu'une Triomphe avec un Plébéen.

Cependant le Roi de Pique s'avance d'un air vénérable, avec un large sabre à la main ; il ne découvre qu'une de ses jambes ; un ample manteau cache le reste de sa personne. Un Valet rebelle ose le défier & l'appeller au combat : mais aussi-tôt il tombe, victime de la vengeance royale ; le belliqueux Valet de Trefle même, qui renversoit des Rois & des Reines, qui écrasoit des armées entières au jeu du Lu, tombe indistinctement sous la main du Roi vainqueur.

Les deux Guerriers avoient ainsi cédé jusqu'alors

Now to the Baron fate inclines the field.
 His warlike Amazon her host invades,
 Th' imperial confort of the crown of Spades.
 The Club's Black Tyrant first her victim dy'd,
 Spite of his haughty mien, and barb'rous pride:
 What boots the regal circle on his head,
 His giant limbs, in state unwieldy spread;
 That long behind he trails his pompous robe,
 And, of all monarchs only, grasps the globe?

The Baron now his Diamonds pours apace;
 Th' embroider'd King who shews but half his face,
 And his refulgent Queen, with pow'rs combin'd
 Of broken troops an easy conquest find.
 Clubs, Diamonds, Hearts, in wild disorder seen,
 With throngs promiscuous strow the level green.
 Thus when dispers'd a routed army runs,
 Of Asia's troops, and Afric's fable sons,
 With like confusion different nations fly,
 Of various habit, and of various dye,
 The pierc'd battalions disunited fall,
 In heaps on heaps; one fate o'erwhelms them all.
 The Knave of Diamonds tries his wily arts,
 And wins (oh shameful chance!) the Queen of Hearts.

At this, the blood the virgin's cheek forfook,
 A livid paleness spreads o'er all her look;
 Coffee (which makes the politician wise,
 And see thro' all things with his half shut eyes)

l'avantage à Bélinde ; mais la fortune devient favorable au Baron , & ramène au combat la vaillante Amazone , compagne du Roi de Pique : elle court sur le Tyran des Treffles , le blesse , & lui fait vomir son ame noire. Que lui servent alors ses membres gigantesques , son diadème , sa robe à longue queue , & ce globe qu'il porte seul entre tous les Monarques ?

Le Baron , sans perdre de tems , conduit alors son escadron de Carreaux , dont le Roi richement paré , dans une attitude de profil , ne fait voir que la moitié de son visage : il réunit ses forces avec celles de sa brillante Compagne : tous deux renversent & mettent en désordre les Ennemis. On voit alors Cœurs , Carreaux & Treffles dispersés & blessés , tomber en différentes manières , ainsi que des armées Africaines & des bataillons Asiatiques : un grand nombre de Nations différentes par leurs couleurs est également mis en déroute ; les escadrons se poussent & s'entaillent en tombant ; une même destinée les enveloppe tous. Dans ce désordre le Valet de Carreau , à la honte du sort , l'emporte sur la Reine des Cœurs.

Bélinde s'étonne , tremble , & pâlit à la vue du menaçant Codille ; elle voit sa perte assurée ; mais il arrive ordinairement dans les cas extrêmes ,

She sees, and trembles at th' approaching ill,
 Just in the jaws of ruin, and Codille.
 And now, (as oft in some distemper'd State)
 On one nice Trick depends the gen'ral fate,
 An Ace of Hearts steps forth : The King unseen
 Lurk'd in her hand, and mourn'd his captive Queen :
 He springs to vengeance with an eager pace,
 And falls like thunder on the prostrate Ace.
 The nymph exulting fills with shouts the sky ;
 The walls, the woods, and long canals reply.

O thoughtless mortals ! ever blind to fate,
 Too soon dejected, and too soon elate.
 Sudden, these honours shall be snatch'd away,
 And curs'd for ever this victorious day.

For lo ! the board with cups and spoons is crown'd,
 The berries crackle, and the mill turns round ;
 On shining altars of Japan they raise
 The silver lamp ; the fiery spirits blaze :
 From silver spouts the grateful liquors glide,
 While China's earth receives the smocking tide ;
 At once they gratify their scent and taste,
 And frequent cups prolong the rich repast.
 Strait hover round the Fair her airy band ;
 Some, as she sipp'd, the fuming liquor fann'd,
 Some o'er her lap their careful plumes display'd,
 Trembling, and conscious of the rich brocade.

que notre salut dépend des plus foibles circonstances. L'As de cœur se met en marche & s'avance : cependant le Roi qui se tient caché dans les mains de Bélinde, encore consterné d'avoir vu traîner sa Femme captive, regarde cet As, & ne respirant que la vengeance, s'élance sur lui & le dompte.

Belinde pousse alors un cri de joie en frappant des mains ; les vallées, les montagnes & les fleuves en retentissent. Aveugles & foibles Mortels, toujours enflés dans la prospérité & abbatu dans l'adversité ! bientôt cette gloire s'évanouira ; & ce mémorable jour fera à jamais détesté.

Mais déjà les vases les plus précieux de la Chine couvrent une table. Le café broyé se réduit en poudre ; une lampe s'allume ; l'esprit de vin produit une flamme azurée : on dresse l'autel selon les cérémonies du Japon ; cette liqueur fumante, qui charme deux sens à la fois, se verse avec abondance, & remplit un nombre infini de coupes. Les Silphes inquiets environnent la charmante Bélinde : les uns rafraîchissent son café ; d'autres étendent leurs ailes pour garantir sa parure.

Le café qui anime l'esprit des Politiques, & qui découvre tout à leurs yeux engourdis, inspire au Baron un heureux expédient pour s'emparer de

Sent up in vapours to the Baron's brain
New stratagems, the radiant Lock to gain.
Ah cease, rash youth! desist ere 'tis too late,
Fear the just Gods, and think of Scylla's Fate!
Chang'd to a bird, and sent to flit in air,
She dearly pays for Nisus' injur'd hair!

But when to Mischief mortals bend their will,
How soon they find fit instruments of ill?
Just then, Clarissa drew with tempting grace
A two-edg'd weapon from her shining case:
So Ladies in Romance assist their Knight,
Present the spear, and arm him for the fight.
He takes the gift with reverence, and extends
The little engine on his finger's ends;
This just behind Belinda's neck he spread,
As o'er the fragrant steams she bends her head.
Swift to the Lock a thousand Sprites repair,
A thousand wings, by turns, blow back the hair;

And thrice they twitch'd the diamond in her ear;
Thrice she look'd back, and thrice the foe drew near.
Just in that instant, anxious Ariel fought
The close recesses of the Virgin's thought;
As on the nosegay in her breast reclin'd,
He watch'd th' ideas rising in her mind,

cette Boucle de Cheveux, l'objet de tous ses desirs. Arrête, jeune présomptueux, arrête ! respecte les Dieux ; & crains le destin de *Scylla* transformée en oiseau ! songe qu'elle paya cher l'audace qu'elle eut de couper le cheveu fatal de *Nysus* (1) !

Oh ! combien de moyens se présentent aux hommes pervers pour accomplir leurs mauvais desfeins ! Précisément alors *Clarice* tire avec grace d'un brillant étui une paire de ciseaux : il faist à l'instant cet instrument fatal. Ainsi, dans les antiques Tournois, les Chevaliers recevoient de leurs Dames, ou la lance ou l'épée. Le Baron, armé de ces ciseaux redoutables, les porte à la tête de *Bélinde*, dans l'instant qu'elle se baïsse pour recevoir la fumée du café : mille Esprits aériens volent aussi-tôt pour défendre ses beaux cheveux.

Trois fois ils ébranlent ses pendans d'oreilles : trois fois *Belinde* se retourne ; & trois fois son Ennemi se retire. Le vigilant *Ariël* vouloit pénétrer les sentimens de cette Belle : étendu sur les fleurs qui brilloient sur sa gorge, il épioit les

(1) La destinée de la ville de *Mégare* étant attachée à l'un des cheveux du Roi *Nysus*, sa fille *Scylla* coupa ce cheveu & le porta au Roi *Minos* qui assiégeoit la ville, & qu'elle aimoit. *Scylla* voyant sa trahison payée d'indifférence, se précipita dans la mer, & fut changée en oiseau.

Sudden he view'd , in spite of all her art ,
An earthly Lover lurking at her heart.
Amaz'd , confus'd , he found his pow'r expir'd ,
Resign'd to fate , and with a sigh retir'd.

The Peer now spreads the glitt'ring Forfex wide ,
T' inclose the Lock ; now joins it , to divide.
Ev'n then , before the fatal engine clos'd ,
A wretched Sylph too fondly interpos'd ;
Fate urg'd the sheers , and cut the Sylph in twain ,
(But airy substance soon unites again)
The meeting points the sacred hair dis sever
From the fair head for ever , and for ever !

Then flash'd the living light'ning from her eyes ,
And screams of horror rend th' affrighted skies.
Not louder shrieks to pitying heav'n are cast ,
When husbands , or when lap-dogs breathe their last ;
Or when rich China vessels fall'n from high ,
In glitt'ring dust , and painted fragments lie !

idées qui s'éleveroient dans son ame ; & en dépit de tout son art , il voit un Amant terrestre tapi dans son cœur. Ariël surpris , confus , se trouve dès lors sans pouvoir ; il cède au destin & se retire en soupirant.

Le Baron rouvre d'une main hardie les cruels ciseaux , dans lesquels il renferme adroitement la Boucle , & rapprochant les deux pointes fatales , il la coupe impitoyablement. Mais avant que ces deux pointes soient réunies, un Silphe zélé s'élance au travers ; le fer se rejoint & le coupe en deux ; cependant les parties subriles de l'aérienne substance se rejoignent aussi-tôt (1). Cette Boucle précieuse fut ainsi séparée de cette belle tête , & le fut pour toujours.

Dans cet instant la foudre semble s'élancer des yeux de Bélinde ; & les Sphères épouvantées répondent par des cris d'horreur. Non , on ne pousse point au Ciel des cris aussi perçans , lorsqu'un mari ou un chien favori rend le dernier soupir , ou quand une belle porcelaine tombe , & que ses fragmens se réduisent en poudre.

(1) Dans le Livre sixième du *Paradis perdu* , Milton représente le Prince des Démon's recevant de l'Archange *Michel* une profonde blessure , qui se referma aussi-tôt.

Let wreaths of triumph now my temples twine,
(The Victor cry'd) the glorious prize is mine!
While fish in streams, or birds delight in air,
Or in a coach and six the British Fair,
As long as Atalantis shall be read,
Or the small pillow grace a Lady's bed,
While visits shall be paid on solemn days,
When num'rous wax-lights in bright order blaze,
While nymphs take treats, or assignations give,
So long my honour, name, and praise shall live!

What Time would spare, from Steel receives its date,
And monuments like men submit to fate!
Steel could the labour of the Gods destroy,
And strike to dust th' imperial tow'rs of Troy;
Steel could the works of mortal pride confound,
And hew triumphal arches to the ground.
What wonder then, fair nymph! thy hairs should feel,
The conqu'ring force of unresisted steel?







La Boucle est à moi :



« Que l'on me couronne de laurier , s'écrioit
 » le Vainqueur ; la Boucle est à moi : je me glo-
 » rifierai de certe glorieuse conquête , aussi long-
 » tems que les poissons se plairont dans l'eau , les
 » oiseaux dans les airs , & nos petites-maîtresses
 » Angloises dans des carrosses à six chevaux ; aussi
 » long-tems (1) que l'Atalantis sera lue , que
 » les visites se rendront aux jours solemnels , &
 » que des bougies en grand nombre seront mé-
 » thodiquement arrangées dans les cabinets : oui ,
 » aussi long-tems que les Belles donneront des ren-
 » dez-vous , & recevront de leurs Amans des bals
 » & des fêtes , mon triomphe & mon nom seront
 » immortels » (2).

Le fer abbat ce que le tems conserve ; il fait
 romber les hommes & les monumens ; il a détruit
 les travaux des Dieux , renversé les tours de Troye ,
 confondu les ouvrages de l'orgueil humain , ruiné
 en un mot les arcs de triomphe & les trophées
 des Héros. Ne t'étonne donc pas , ô belle Nymphé ,
 qu'il ait soumis tes cheveux à sa force indomptable !

(1) L'Atalantis est un Ouvrage satyrique & licencieux de
 Madame Manley.

(2) *Dum juga montis aper , fluvios dum piscis amabit ,
 Semper honos nomenque tuum laudesque manebunt.*

Virg. Eclog. V. 76.

CANTO IV.

BUT anxious cares the pensive nymph oppress'd,
And secret passions labour'd in her breast.
Not youthful kings in battle seiz'd alive,
Not scornful virgins who their charms survive,
Not ardent lovers robb'd of all their bliss,
Not ancient ladies when refus'd a kiss,
Not tyrants fierce that unrepenting die,
Not Cynthia when her mantau's pinn'd awry,
E'er felt such rage, resentment and despair,
As thou, sad Virgin! for thy ravis'h'd Hair.

For, that sad moment, when the Sylphs withdrew,
And Ariel weeping from Belinda flew,
Umbriel, a dusky, melancholy sprite,
As ever sully'd the fair face of light,
Down to the central earth, his proper scene,
Repair'd to search the gloomy Cave of Spleen.

Swift on his sooty pinions flits the Gnome,
And in a vapour reach'd the dismal dome.
No cheerful breeze this fullen region knows,
The dreaded East is all the wind that blows.

CHANT IV.

C EPENDANT les divers mouvemens dont l'esprit de Belinde étoit agité, l'accabloient d'une cruelle inquiétude (1). Non, un jeune Roi fait prisonnier dans une bataille, une femme qui survit à sa beauté, un amant plein d'ardeur qui ne peut jouir, un cruel tyran aux approches de la mort, Cloris lorsqu'il manque un pli à son habit, n'eurent jamais tant de dépit, de colère & de fureur, qu'il s'en alluma, infortunée Bélinde, dans ton ame, pour cette Boucle qui te fut ravie.

Ariël fondant en larmes & suivi de ses Silphes abandonne la Belle. Aussi-tôt Ombriël, le Gnome le plus sombre & le plus bourru qui souilla jamais la lumière du jour, se précipite au centre de la Terre, séjour digne de lui. C'est-là que s'ouvre l'antre de la noire Mélancolie. Ombriël vole d'une aîle pesante, & y descend dans une épaisse vapeur.

Cette Région ne connoît point les douces haleines des Zéphirs; les vents d'Orient avec toute leur malignité y soufflent sans cesse; & la grotte

(1) *At regina gravi jam dudum faucia curâ.*

Virg. *Æn.* IV. 1.

Here in a grotto, shelter'd close from air,
And screen'd in shades from day's detested glare,
She sighs for ever on her pensive bed,
Pain at her side, and Megrim at her head.

Two handmaids wait the throne : alike in place,
But differing far in figure and in face.
Here stood Ill-nature like an ancient maid,
Her wrinkled form in black and white array'd !
With store of prayers, for mornings, nights, and noons,
Her hand is fill'd ! her bosom with lampoons.

There Affectation with a sickly mien,
Shows in her cheek the roses of eighteen,
Practis'd to lisp, and hang the head aside,
Faints into airs, and languishes with pride,
On the rich quilt sinks with becoming woe,
Wrapt in a gown, for sickness, and for show.
The fair-ones feel such maladies as these,
When each new night-dress gives a new disease.

A constant Vapour o'er the Palace flies ;
Strange phantoms rising as the mists arise ;
Dreadful, as hermits dreams in haunted shades,
Or bright, as visions of expiring maids.

est si bien fermée, que l'air & les rayons du jour qu'on y abhorre, n'y pénètrent jamais.

Dans ce lieu, la Déesse triste, pâle, rêveuse, & couchée dans un lit fait exprès pour entretenir ses noirs soucis, soupire sans cesse : on voit la Bizarrie à ses côtés, & la Migraine à son chevet.

Deux filles égales en dignité, mais différentes par leurs figures, environnent son trône ; & d'abord la Méchanceté paroît sous la forme d'une Vierge antique ; elle a la peau rude, noire & ridée, les mains pleines de prières, & le sein rempli de satyres.

La seconde est l'Affectation, qui, avec un air de langueur, montre sur son teint les roses de la première jeunesse ; elle grasséye, penche indolemment la tête, & s'évanouit méthodiquement : elle s'enfonce nonchalamment dans le duvet d'un lit magnifique, enveloppée d'une robe, soit pour raison de maladie ou par ostentation : ainsi nos Belles éprouvent des maladies d'éclat ; & chaque déshabillé nouveau amène une nouvelle indisposition.

Une éternelle vapeur environne ce Palais ; & au milieu de ces brouillards épais voltigent mille fantômes créés par la Mélancolie ; fantômes aussi effrayans que ceux qui frappent le cerveau d'un

Now glaring fiends, and snakes on rolling spires,
Pale spectres, gaping tombs, and purple fires :
Now lakes of liquid gold, Elysian scenes,
And crystal domes, and Angels in machines.

Unnumber'd throngs, on ev'ry side are seen,
Of bodies chang'd to various forms by Spleen.
Here living Tea-pots stand, one arm held out,
One bent; the handle this, and that the spout :
A Pipkin there, like Homer's Tripod walks ;
Here sighs a Jar, and there a Goose-pye talks ;
Men prove with child, as pow'rful fancy works,
And maids turn'd bottles, call aloud for corks.

Safe past the Gnome thro' this fantastic band,
A branch of healing Spleenwort in his hand.
Then thus address'd the pow'r — Hail, wayward Queen!
Who rule the sex to fifty from fifteen :
Parent of vapours and of female wit,
Who give th' hysteric, or poetic fit,
On various tempers act by various ways,
Make some take physic, others scribble plays ;

Hermite ; ou aussi brillans que les visions d'une pieuse Nonne au lit de la mort. Là paroissent des Furies armées de serpens , des spectres , des tombeaux ouverts , des feux lugubres , des lacs d'or liquides , des dômes de crystal , & mille autres objets phantastiques.

Une foule innombrable de corps transformés par la Déesse s'offre aux regards ; des théières sont animées ; & l'on apperçoit des vases marcher comme les trépieds d'Homère. Ici une porcelaine soupire , & un pâté babille (1). Dans le désordre de leur imagination , les hommes accouchent ; & les filles changées en bouteilles , demandent tout haut des bouchons.

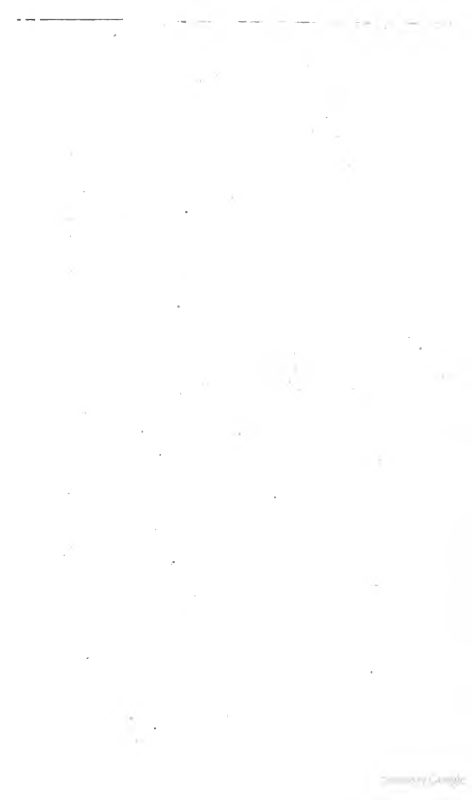
Le Gnome arrive en sûreté , portant dans sa main un rameau salutaire de scolopendre. Il s'adresse à la Déesse , la salue & l'apostrophe ainsi : « Luna-
» tique Reine , vous qui gouvernez le beau-sexe ,
» depuis le troisième jusqu'au neuvième lustre , &
» même par de-là , je vous rends hommage , Mère
» des vapeurs & de l'esprit des femmes ; vous qui
» leur donnez des accès d'humeur ou de Poésie ,
» suivant les divers tempéramens ; vous qui or-
» donnez à l'une de prendre médecine , & à l'autre

(1) Allusion à un fait réel : une Dame illustre fort vaporeuse , se croyoit un pâté.

Who cause the proud their visits to delay,
And send the godly in a pet to pray,

A nymph there is, that all thy pow'r disdains,
And thousands more in equal mirth maintain.
But oh! if e'er thy Gnome could spoil a grace,
Or raise a pimple on a beauteous face,
Like Citron-waters matrons cheeks inflame,
Or change complexions at a losing game;
If e'er with airy horns I planted heads,
Or rumpled petticoats, or tumbled beds,
Or caus'd suspicion when no soul was rude,
Or discompos'd the head-dress of a Prude,
Or e'er to costly lap-dog gave discase,
Which not the tears of brightest eyes could ease:
Hear me, and touch Belinda with chagrin,
That single act gives half the world the spleen.

The Goddess with a discontented air
Seems to reject him, tho' she grants his pray'r.
A wondrous Bag with both her hands she binds,
Like that where once Ulysses held the winds;





L. J. M. de la Haye del.

A. de la Haye sculp.

Il est une Nymphie sur la terre qui
méprise votre pouvoir



» de se faire Auteur ; qui inspirez à l'Orgueilleuse
» de différer sa visite , & à la Dévote de prier Dieu
» par boutade.

» Il est une Nymphé sur la Terre qui méprise
» votre pouvoir , & qui d'un mot & d'un regard
» peut donner à mille cœurs de l'amour & de la
» gaieté. Mais si votre Gnome malfaisant , votre
» fidèle Ministre , a quelquefois souillé un agré-
» ment , ou placé un bouron sur un beau visage ;
» si je peignis souvent les joues livides des vieilles
» coquertes d'un jaune pâle ; si je plaçai des cornes
» aériennes sur des têtes follement jalouses ; si je
» chiffonnai des jupes & mis des lits en désordre ,
» pour faire naître des soupçons injustes ; si par
» malice j'ai dérangé la coëffure d'une prude &
» rendu malade un petit chien , sans que les larmes
» des plus beaux yeux du monde pussent le sou-
» lager ; écoutez-moi , Déesse ; rendez en ma fa-
» veur Bélinde hypocondriaque ; & tout l'Univers
» aussi-tôt deviendra comme elle ».

Il dit , & la Déesse avec un front rechigné paroît
lui refuser la grace , & cependant la lui accorde.
Aussi-tôt elle prend une outre semblable à celle
qu'Ulysse reçut des mains d'Eole (1) ; elle y ren-

(1) *Eole* renferma les vents dans une outre , qu'il donna à *Ulysse* , avec défense d'y toucher avant un certain jour. Les

There she collects the force of female lungs,
 Sighs, fobs, and passions, and the war of tongues.
 A Vial next she fills with fainting fears,
 Soft sorrows, melting griefs, and flowing tears.
 The Gnome rejoicing bears her gifts away,
 Spreads his black wings, and slowly mounts to day.

Sunk in Thalestris' arms the nymph he found,
 Her eyes dejected and her hair unbound.
 Full o'er their heads the swelling bag he rent,
 And all the Furies issu'd at the vent.
 Belinda burns with more than mortal ire,
 And fierce Thalestris fans the rising fire.
 O wretched maid! she spread her hands, and cry'd
 (While Hampton's echoes, Wretched maid! reply'd)
 Was it for this you took such constant care
 The bodkin, comb, and essence to prepare?
 For this your locks in paper durance bound,
 For this with tort'ring irons wreath'd around?
 For this with fillets strain'd your tender head?
 And bravely bore the double loads of lead?
 Gods! shall the ravisher display your hair,
 While the Fops envy, and the Ladies stare!

ferme

ferme tout ce que la nature a donné de force aux femmes pour pleurer, querellet, soupirer & crier; elle remplit ensuite un flacon de frayeurs paniques, de douces inquiétudes, de chagrins & de larmes.

Le Gnome, ravi de ce présent funeste, secoue ses ailes pesantes, & remonte lentement vers la surface de la Terre. Il trouve Bélinde dans les bras de Talestris son amie, les yeux baissés & les cheveux épars; aussi-tôt il déchire l'outré sur leur tête: les passions, les fureurs sortent à l'instant: Bélinde s'enflamme d'une colère plus qu'humaine; & Talestris l'excite & l'embrâse. Elevant alors la voix & les mains vers le Ciel, elle s'écrie:

O Fille infortunée! (Hamptoncourt retentit de ses cris; & les échos répètent tristement, *Fille infortunée!* « Quoi tant d'essence, dit-elle, de » poudre & de pommade, tant de soins assidus » n'auront-ils été employés que pour cet auda- » cieux? Est-ce pour lui qu'on passa si souvent ces » belles boucles dans un fer tortueux, & que » cette tête délicate souffrit le tourment de mille

Compagnons de ce Prince le voyant endormi, s'imaginèrent que cette outre renfermoit ses trésors & l'ouvrirent: aussi-tôt les vents sortirent avec fureur, & excitèrent une horrible tempête.

Honour forbid! at whose unrival'd shrine
Ease, pleasure, virtue, all our sex resign.
Methinks already I your tears survey,
Already hear the horrid things they say,
Already see you a degraded toast,
And all your honour in a whisper lost!
How shall I, then, your helpless fame defend?
'Twill then be infamy to seem your friend!
And shall this prize, th' inestimable prize,
Expos'd thro' crystal to the gazing eyes,
And heighten'd by the diamond's circling rays,
On that rapacious hand for ever blaze!
Sooner shall grafs in Hyde-park circus grow,
And wits take lodgings in the fount of Bow;
Sooner let earth, air, sea, to Chaos fall,
Men, monkeys, lap-dogs, parrots, perish all!!

She said; then raging to Sir Plume repairs,
And bids her Beau demand the precious hairs:
(Sir Plume of amber snuff-box justly vain,
And the nice conduct of a clouded cane)

» papillotes ? Dieux ! quel triomphe pour le Ravif-
» seur ! quel sujet d'envie pour les autres fats , &
» d'étonnement pour les femmes ! Que l'honneur
» vous protège , cet honneur impérieux , à qui
» nous sacrifions tout , le repos , les plaisirs , &
» jusqu'à la vertu ! Il me semble , Bélinde , que
» je vois déjà couler vos larmes ; j'entends déjà
» les horreurs que l'on vomit contre vous ; vous
» ne ferez plus la Beauté régnante ; & toute votre
» gloire va se perdre dans les murmures secrets
» de la calomnie. Comment à l'avenir aurai-je
» moi-même le courage & l'esprit de défendre ta
» réputation ? Ce sera un opprobre de paroître ton
» amie. Quoi ! cette Boucle précieuse , renfermée
» dans un vase de cristal enrichi de diamans , sera
» exposée à l'œil avide des curieux indiscrets , &
» brillera à jamais dans les mains du Téméraire ?
» Ah ! que plutôt l'herbe croisse dans la grande
» allée de Hyde-park ; que plutôt l'air , la mer ,
» la terre , les hommes , les singes , les bichons ,
» les perroquets retombent dans le néant ».

Elle dit ; & courant en fureur chez le Chevalier Plume , elle commande au Petit-Maître , son amant , de reconquérir la Boucle fatale. Il étoit alors gravement occupé à faire admirer une tabatière d'ambre & une canne jaspée. Son embon-

With earnest eyes, and round unthinking face,
He first the snuff-box open'd, then the case,
And thus broke out — " My Lord, why, what the devil!
" Z—ds! damn the lock! 'fore Gad, you must be civil!
" Plague on't! 'tis past a jest—nay prithee, pox!
" Give her the hair " — he spoke, and rapp'd his box.

It grieves me much (reply'd the Peer again)
Who speaks so well should ever speak in vain.
But by this Lock, this sacred Lock I swear,
(Which never more shall join its parted hair;
Which never more its honours shall renew,
Clipp'd from the lovely head where late it grew)
That while my nostrils draw the vital air,
This hand, which won it, shall for ever wear.
He spoke, and speaking, in proud triumph spread
The long-contended honours of her head.

But Umbriel, hateful Gnome! forbears not so;
He breaks the Vial whence the sorrows flow.
Then see! the nymph in beauteous grief appears,
Her eyes half-languishing, half-drown'd in tears;
On her heav'd bosom hung her drooping head,
Which, with a sigh, she rais'd; and thus she said.

For ever curs'd be this detested day,
Which snatch'd my best, my fav'rite curl away!

point & son air épanoui marquoient le vuide de sa tête. Il écoute d'abord stupidement Talestris ; puis il s'adresse en ces termes au Baron : « Eh quoi ? » Mylord, que Diable est ceci ? Maudite Boucle ! » Mais parbleu , il faut être poli au moins. Que » l'Enfer la confonde ! Ceci passe là raillerie. » Oh ! de grace , rends-lui ses cheveux ». Il s'arrête à ces mots & frappe de nouveau sur sa table.

« Je suis fâché , répond le Baron, qu'un Orateur » si éloquent parle en vain ; mais je jure (1) par » cette Boucle sacrée , qui déformais ne fera plus » unie à son chef , & qui , séparée d'une si belle » tête , ne recevra plus , en croissant , de gloire nouvelle ; je jure , dis-je , que jusqu'à mon dernier » soupir , elle ne sortira jamais de cette main qui » l'a conquise ». En prononçant ces mots , il déploya la Boucle d'un air triomphant.

Alors le hideux Gnome casse le flacon ; & le noir chagrin en sort. Dans ce moment Bélinde , noyée dans ses larmes & les yeux couverts d'une douce langueur , s'exprime ainsi avec un soupir : « O jour à jamais malheureux & détesté , où mes

(1) L'Auteur fait allusion au Serment d'*Achille* dans *Homère. Iliad. I.*

Happy! ah ten times happy had I been ,
If Hampton-Court these eyes had never seen!
Yet am not I the first mistaken maid ;
By love of Courts to num'rous ills betray'd ,
Oh had I rather un-admir'd , remain'd
In some lone isle , or distant Northern land ;
Where the gilt Chariot never marks the way ,
Where none learn Ombre , none e'er taste Bohea !
There kept my charms conceal'd from mortal eye ,
Like roses , that in deserts bloom and die ,
What mov'd my mind with youthful Lords to roam ?
O had I stay'd , and said my pray'rs at home !
'Twas this , the morning omens seem'd to tell ,
Thrice from my trembling hand the patch-box fell ;
The tott'ring China shook without a wind ,
Nay Poll sat mute , and Shock was most unkind !
A sylph too warn'd me of the threats of fate ,
In mystic visions , now believ'd too late !

See the poor remnants of these slighted hairs !
My hands shall rend what e'en thy rapine spares :
These in two sable ringlets taught to break ,
Once grave new beauties to the snowy neck ;

» cheveux & mon repos me font ravis ! Quel bon-
» heur pour moi , si je n'avois jamais vu Hamp-
» toncourt ! & cependant je ne suis pas la première
» qui y a été trahie. Hélas ! que ne m'a-t-on plu-
» tôt exposée , sans admirateurs , dans une Isle
» déserte , ou dans les Terres Septentrionales ,
» dans ces lieux barbares où l'on ne prend point
» de café , & où le jeu d'Hombre est inconnu !
» J'aurois soustrait mes charmes aux regards des
» profanes mortels , semblable aux roses qui brillent
» & se fanent dans les déserts. Qui a pu m'en-
» gager dans une partie avec de jeunes Lords ?
» Que ne suis-je restée chez moi pour prier Dieu !
» Qui porta mon esprit à me promener avec le
» Baron ? Que ne suis-je demeurée oisive & en-
» nuyée dans ma maison , ou que n'ai-je ajouté foi
» aux signes qui m'ont frappée ce matin ! Trois
» fois ma boîte à mouches s'est échappée de ma
» main tremblante ; j'ai vu mes porcelaines s'agiter
» sans le moindre vent ; & Mirine a manqué de
» complaisance. Un Silphe même , je me le rappel-
» le , m'a effrayée en songe par les menaces des
» destins , que je crois à présent trop tard.

» Voilà donc les restes malheureux de cette che-
» velure outragée : mes mains arracheront encore
» ce que le perfide m'a laissé. O sort barbare ! triste

The sister-lock now sits uncouth, alone,
And in its fellow's fate foresees its own;
Uncurl'd it hangs, the fatal sheers demands,
And tempts, once more, thy sacrilegious hands.
Oh hadst thou, cruel! been content to seize
Hairs less in sight, or any hairs but these!



» souvenir de mes boucles élégantes , qui tom-
» bant sur mes épaules , en relevoient l'éclatante
» blancheur ! Hélas ! il ne m'en reste plus qu'une ,
» qui prévoit sa triste destinée dans celle de sa com-
» pagne : elle attend le ciseau fatal. Viens donc ,
» Traître : que ta main sacrilège la ravisse encore !
» Ah ! falloit-il me dérober cette Boucle si glo-
» rieusement exposée à la vue des humains ! »



C A N T O V.

SHE said : the plying audience melt in tears ,
But Fate and Jove had stopp'd the Baron's cars.
In vain Thalestris with reproach assails,
For who can move when fair Belinda fails ?
Not half so fix'd the Trojan could remain ,
While Anna begg'd and Dido rag'd in vain.

Then grave Clarissa graceful wav'd her fan ;
Silence ensu'd , and thus the Nymph began.

Say , why are Beauties prais'd and honour'd most ,
The wise man's passion , and the vain man's toast ?
Why deck'd with all that land and sea afford ,
Why Angels call'd , and Angel-like ador'd ?
Why round our coaches croud the white-glov'd Beaux ,
Why bows the side-box from its inmost rows ?
How vain are all these glories , all our pains ,
Unless good sense preserve what beauty gains :

CHANT V.

C'EST ainsi que Bélinde parla ; & sa douleur attendrit tous ceux qui en furent témoins ; mais les Dieux & le Destin avoient fermé les oreilles au Baron. Les reproches & les menaces de Talestris sont inutiles : s'il est insensible aux larmes de l'aimable Bélinde, qui pourra l'émouvoir ? C'est vainement qu'on lui parle : Enée fut moins insensible aux prières d'Anne & au désespoir de Didon (1).

Cependant Clarice, la grave Clarice, agit son éventail d'un air précieux ; elle en mesure les mouvemens avec une complaisance attentive : un profond silence s'observe ; elle prend enfin la parole & dit :

« A quoi servent les louanges & les honneurs
» que le sage , comme l'homme frivole , rend à
» la beauté ? Quel avantage tire-t-elle des dépouilles
» que lui offrent & la terre & la mer , comme un
» tribut pour la parer ? Quel est l'avantage de pa-
» roître avec tant de pompe aux promenades , &
» d'être exposée dans les spectacles aux regards ,

(1) *Talibus orabat , talesque miserrima fletus
Fertque , refertque soror : sed nullis ille movetur
Fletibus , aut voces ullas tractabilis audit.*

Virg. *Æn.* IV. 438.

That men may say, when we the front box grace,
Behold the first in virtue as in face?
Oh! if to dance all night, and dress all day,
Charm'd the small-pox, or chas'd old-age away;
Who would not scorn what housewife's cares produce
Or who would learn one earthly thing of use?
To patch, nay ogle, might become a Saint,
Nor could it sure be such a sin to paint.
But since, alas! frail beauty must decay,
Curl'd or uncurl'd since Locks will turn to grey;
Since painted, or not painted, all shall fade,
And she who scorns a man, must die a maid;
What then remains but well our pow'r to use,
And keep good-humour still whate'er we lose?
And trust me, dear! good-humour can prevail,
When airs, and flights, and screams, and scolding fail.
Beauties in vain their pretty eyes may roll;
Charms strike the sight, but merit wins the soul.

» aux soupirs , & au culte d'un si grand nombre
» d'Elégans qui nous appellent des Anges , &
» nous adorent sous ce titre ? Gloire stérile , peines
» perdues , à moins que le bon-sens ne conserve les
» conquêtes de la beauté , de sorte que les hommes
» puissent dire en montrant un beau visage : Voilà
» la première des femmes par sa vertu comme par
» sa beauté. Ah ! si la danse ou la parure pouvoient
» nous garantir d'une petite-vérole , nous défendre
» contre les rides , qui voudroit se soumettre au
» poids & à l'ennui des affaires domestiques ? Qui
» voudroit s'astreindre à faire sur la terre quelque
» chose d'utile ? Dans ce cas , une Sainte pourroit
» mettre des mouches décentement , & lorgner
» même ; elle pourroit aussi mettre du rouge sans
» crime. Mais , hélas ! puisqu'enfin la beauté fra-
» gile se détruit , soit que l'on se pare ou qu'on
» se néglige , soit que l'on se farde ou qu'on ne
» se farde pas , que nous reste-t-il , si ce n'est de
» bien user de ce qui dépend de nous , & d'opposer
» le mérite à la perte de la beauté ? Croyez-moi ,
» ma chère , le bon esprit réussit-là où les petits
» airs , le manège , & les rraçasseries échouent.
» C'est en vain qu'une Belle fait jouer toutes ses
» graces ; cela peut amuser les yeux ; mais le mé-
» rite touche l'ame ». Ainsi parla Clarice , &
personne n'applaudit à sa trop sage harangue.

•

So spoke the Dame, but no applause ensu'd ;
Belinda frown'd, Thalestris call'd her Prude.
To arms, to arms ! the fierce Virago cries,
And swift as lightning to the combat flies.
All side in parties, and begin th' attack ;
Fans clap, silks rustle, and tough whalebones crack ;
Heroes' and Heroines' shouts confus'dly rise,
And base and treble voices strike the skies.
No common weapons in their hands are found,
Like Gods they fight, nor dread a mortal wound.

So when bold Homer makes the Gods engage,
And heav'nly breasts with human passions rage :
Gainst Pallas, Mars ; Latona, Hermes arms ;
And all Olympus rings with loud alarms :
Jove's thunder roars, heav'n trembles all around,
Blue Neptune storms, the bellowing deeps resound :
Earth shakes her nodding tow'rs, the ground gives way,
And the pale ghosts start at the flash of day !

Bélinde fronce le sourcil ; & Talestris la traite de prude. A cette violente apostrophe la fière Héroïne crie aux armes , & vole comme l'éclair au combat. Les éventails se joignent , les robes de soie & la baleine des corps de jupe font entendre un bruit éclatant ; on se mêle ; les cris des combattans retentissent jusqu'aux cieux. Comme ils ne se servent pas d'armes vulgaires , ils se battent comme les Dieux , fans qu'une blessure mortelle leur donne la mort.

C'est ainsi que l'audacieux Homère met ses Dieux aux prises , & leur prête toute la fureur des passions humaines (1). Tout l'Olimpe est en feu ; Pallas combat contre Mars , Apollon contre Mercure ; Jupiter éclate dans les airs , & fait trembler les Sphères ; Neptune forme des tempêtes , fait mugir les abîmes , & par les coups redoublés de son redoutable Trident , entr'ouvrant la terre , frappe d'un rayon de lumière les Ombres épouvantées (2).

(1) Hom. *Iliad.* 10.

(2) L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie ;
Pluton sort de son trône , il pâlit , il s'écrie ;
Il a peur que ce Dieu , dans cet affreux séjour ,
D'un coup de son Trident , ne fasse entrer le jour ,
Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée ,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée.

Boileau , Traduction de Longin.

Triumphant Umbriel on a sponce's height
 Clap'd his glad wings , and fate to view the fight :
 Prop'd on their bodkin spears , the Sprites survey
 The growing comba , or assist the fray.

While through the press enrag'd Thalestris flies ,
 And scatters death around from both her eyes ,
 A Beau and Witling perish'd in the throng ,
 One dy'd in metaphor , and one in song.
 » O cruel nymph ! a living death I bear ,
 Cry'd Dapperwit , and sunk beside his chair.
 A mournful glance Sir Fopling upwards cast ,
 » Those eyes are made so killing—was his last.
 Thus on Mxander's flow'ry margin lies
 Th' expiring Swan , and as he sings he dies.

When bold Sir Plume had drawn Clarissa down ,
 Chloe stepp'd in , and kill'd him with a frown ;
 She smil'd to see the doughty hero slain ,
 But at her smile , the Beau reviv'd again ,

Ombriël triomphant , agite ses aîles avec transport , & se perche sur un chandelier pour observer le combat ; les autres Gnômes subalternes , guindés sur les épingles des femmes , animent le courage des guerriers.

Cependant Talestris en furie renverse les escadrons ennemis ; & ses beaux yeux portent par-tout la mort ; elle terrasse un Petit-Maître & un triste Bel-Esprit : l'un expire en faisant une métaphore , & l'autre en fredonnant une ariette. *O cruelle Nymphé ! s'écrie Dapperwit , je souffre une mort vivante ;* à ces mots il tombe derrière son fauteuil. Pour Sir Fopling , il lève des yeux pleins de langueur vers le ciel , & chante : *Ces yeux sont si assassins...* (1) — il ne put achever. C'est ainsi que le Cigne mélodieux expire sur les bords fleuris du Méandre (2).

Dans ces entrefaites , l'intrépide Chevalier Plume avoir terrassé Clarice ; mais Chloé s'avance & le tue d'un regard furieux : elle sourit de voir ce généreux Héros au nombre des morts ; & ce sourire lui rend la vie.

(1) Air de l'Opéra de Camille en Anglois.

(2) *Sic ubi fata vocant , udis abjectus in herbis ,
Ad vada Mæandri concinit albus olor.*

Ovid. Ep.

Now Jove suspends his golden scales in air,
Weighs the Men's wits against the Lady's hair;
The doubtful beam long nods from side to side;
At length the wits mount up, the hairs subside.

See fierce Belinda on the Baron flies,
With more than usual lightning in her eyes:
Nor fear'd the Chief th' unequal fight to try,
Who fought no more than on his foe to die.
But this bold Lord with manly strength endu'd,
She with one finger and a thumb subdu'd:
Just where the breath of life his nostrils drew,
A charge of snuff the wily virgin threw;
The Gnomes direct, to ev'ry atom just,
The pungent grains of titillating dust.
Sudden, with starting tears each eye o'erflows,
And the high dome re-echoes to his nose.

Now meet thy fate, incens'd Belinda cry'd,
And drew a deadly bodkin from her side.
(The same, his ancient personage to deck,
Her great great grandfire wore about his neck,
In three seal rings; which after, melted down,
Form'd a vast buckle for his widow's gown:
Her infant grandame's whistle next it grew,
The bells she jingled, and the whistle blew;

Cependant le Père des Dieux & des Hommes élève dans l'air sa balance dorée ; il pèse avec attention les cheveux de la Belle & l'esprit de nos Petits-Mâîtres : la balance incertaine vacille quelques momens ; mais enfin l'esprit monte en haut ; & les cheveux l'emportent (1).

La fiète Bélinde s'élance sur le Baton avec des regards foudroyans qu'il n'avoit jamais éprouvés , lui qui ne cherchoit qu'à mourir des coups de son ennemie. Elle vole au combat , quoiqu'il soit inégal ; la Belle aussi-tôt le renverse du doigt ; & précisément dans le tems qu'il respiroit , elle lui jeta du tabac au visage ; les Gnomes en dirigent tous les atômes ; Mylord pleure , éternue , & fait un tapage qui retentit dans toute la salle.

Cède à ton destin , s'écrie Bélinde , en tirant ensuite une grande aiguille de tête. Cette aiguille d'or fut autrefois un ornement que son Bisayeul avoit coutume de porter à son cou : sa Bisayeule l'ayant fait fondre en avoit composé une boucle , qui servit à sa ceinture de veuve. Elle en fit ensuite des grelots pour le hochet de la grand'mère de Bé-

(1) *Jupiter ipse duas aquato examine lances
Sustinet & fata imponit diversa duorum.*

Virg. Æn. XII. 725.

Then in a bodkin grac'd her mother's hairs,
Which long she wore, and now Belinda wears.)

Boast not my fall (he cry'd) insulting foe!
Thou by some other shalt be laid as low.
Nor think, to die dejects my lofty mind;
All that I dread is leaving you behind!
Rather than so, ah let me still survive,
And burn in Cupid's flames—but burn alive.

Restore the Lock! she cries; and all around
Restore the Lock! the vaulted roofs rebound.
Not fierce Othello in so loud a strain
Roar'd for the handkerchief that caus'd his pain.
But see how oft ambitious aims are cross'd,
And chiefs contend till all the prize is lost!
The Lock obtain'd with guilt, and kept with pain,
In ev'ry place is fought, but fought in vain:
With such a prize no mortal must be blest,
So heav'n decrees! with heav'n who can contest?

Some thought it mounted to the Lunar sphere,
Since all things lost on earth are treasur'd there.
There Hero's wits are kept in pond'rous vases,
And Beaux in snuff-boxes and tweezer cases.

linde ; & ce grelot fut encore changé par sa fille en une longue éguille , qu'elle porta long-tems à sa tête , & dont Bélinde hérita.

« Ne te glorifie point de ma chute , ennemie
» trop altière , s'écrie le Baron ; tu feras renversée
» à ton tour par un autre. Ne crois pas que la
» mort effraye mon courage : tout ce que je crains ;
» est de te perdre ; ah ! laisse moi vivre pour brûler
» d'amour.

» Rends la Boucle , s'écrie la fière Bélinde d'un
» ton impérieux qui fait retentir l'appartement. »
Le fier (1) Otello étoit moins furieux au sujet du fatal mouchoir , que Bélinde ne le parut au sujet de sa Boucle ; mais hélas ! que les vœux de l'ambition sont souvent confondus ! que l'on voit de grands Capitaines perdre par leur valeur opiniâtre tout le fruit de leurs travaux ! Cette Boucle , que le crime avoit ravie & conservée avec peine , est inutilement cherchée de toute part. Mais qu'aucun mortel ne se vante de l'avoir en sa possession : le Ciel le veut ainsi ; qui peut lui résister ?

Le bruit court cependant que cette Boucle est montée à la Sphère de la Lune , où tout ce qui

(1) Tragédie Angloise.

There broken vows, and death-bed alms are found,
And lovers hearts with ends of ribband bound,
The courtier's promises, and sick men's pray'rs,
The smiles of harlots, and the tears of heirs,
Cages for gnats, and chains to yoke a flea,
Dry'd butterflies, and tomes of casuistry.

But trust the Muse—she saw it upward rise,
Tho' mark'd by none but quick, poetic eyes :
(So Rome's great founder to the heav'ns withdrew,
To Proculus alone confess'd in view)
A sudden Star, it shot thro' liquid air,
And drew behind a radiant trail of hair.
Not Berenice's Locks first rose so bright,
The heav'ns bespangling with dishevel'd light.

se perd sur la Terre est recueilli avec soin. C'est-là que le génie des Héros se conserve dans de grands vases, & que l'on renferme l'esprit léger des Petits-Mâîtres dans de brillantes tabatières ou autres meubles de goût : on y voit les cœurs des Amans enchaînés par des rubans de toutes couleurs : c'est encore dans ce même lieu que l'on trouve (1) les aumônes faites à la mort, les vœux enfreints, les promesses des Courtisans, les prières d'un pécheur expirant, les agaceries des femmes galantes, les pleurs des héritiers ; enfin c'est-là qu'on trouve des cages pour les cousins, des chaînes pour les puces, des papillons desséchés, & tous les volumes des Casuistes.

Il en faut croire ma Muse, qui a vu la Boucle monter au Ciel avec tant de rapidité, qu'il n'y avoit que les yeux perçans d'un Poète qui pussent l'appercevoir : c'est ainsi que Procule vit seul le Fondateur de Rome monter au Ciel. Déjà cette Boucle attachée au Firmament est changée en étoile, qui traîne après elle une chevelure (2) étince-

(1) *Aristo Cant.* 34.

(2) *Flammiferumque trahens spatioso limite crinem,
Stella micat.*

Ovid. Mét. XV.

The Sylphs behold it kindling as it flies,
And pleas'd pursue its progress thro' the skies.

 This the Beau monde shall from the Mall survey,
And hail with music its propitious ray;
This the blest Lover shall for Venus take,
And send up vows from Rosamonda's lake;
This Partridge soon shall view in cloudless skies,
When next he looks thro' Galilæo's eyes;
And hence th' egregious wizard shall foredoom
The fate of Louis, and the fall of Rome.

 Then cease, bright Nymph! to mourn thy ravish'd hair;
Which adds new glory to the shining sphere!
Not all the tresses that fair head can boast,
Shall draw such envy as the Lock you lost.

lante. Celle de Bérénice n'eut jamais tant d'éclat. Les Silphes enchantés contemplant sa splendeur, & suivent son cours dans le Ciel.

Le beau monde, rassemblé dans le Parc, la saluera par des chants de joie. L'Amant heureux la prendra pour l'Astre de Vénus, & l'invoquera du Lac de Rosamonde (1). Partridge l'observera dans un tems serein (2) avec les yeux de (3) Galilée; & ce célèbre Devin y pourra lire la destinée de Rome & de Louis.

Et toi, belle Nymphé, cesse de t'affliger & de regretter une Boucle qui embellit les Sphères célestes ! Il n'est aucune de toutes ces tresses, l'ornement de ta belle tête, qui inspirera autant d'envie

(1) Le Lac de Rosamonde est une grande Pièce d'eau dans le Parc de Saint-James. Il tire son nom d'une Maîtresse d'un Roi d'Angleterre, & est fameux par le désespoir de plusieurs Amans qui s'y sont précipités.

(2) Partridge étoit un impertinent Astrologue d'Angleterre, qui dans les Almanachs qu'il publioit tous les ans, prédisoit toujours la destruction de la Papauté, & la mort de Louis XIV; ce qui le rendit extrêmement ridicule, même parmi les Anglois.

(3) Galilée passe pour l'Inventeur des Lunettes Astronomiques, quoique d'autres en attribuent l'invention à Jacques Metius.

For after all the murders of your eye,
When, after millions slain, yourself shall die;
When those fair suns shall set, as set they must,
And all those tresses shall be laid in dust,
This Lock, the Muse shall consecrate to fame,
And 'midst the stars inscribe Belinda's name.



que celle que tu as perdue. Car après que tes yeux auront donné la mort à mille cœurs , tu mourras toi-même ; ces belles tresses disparaîtront dans la nuit du tombeau ; mais pour ta Boucle , ma Muse a consacré sa gloire , & inscrit parmi les Astres le beau nom de Bérinde.





LA
BOUCLE DE CHEVEUX
ENLEVÉE;

POÈME HÉROI-COMIQUE;

*Traduit en Vers François par M. MARMONTEL,
de l'Académie Française.*

CHANT PREMIER.

D'UN amoureux larcin je chante l'origine,
Et les tristes effets d'une audace badine.

Muse , adresse à Caryl ces vers que je lui doi ;
Bélinde les lira : c'en est assez pour moi.

Mon sujet est léger ; mais la gloire où j'aspire ,
C'est que l'un m'applaudisse , & que l'autre m'inspire.

O Déesse ! apprends-moi quel motif étonnant
Arma contre une Belle un Lord tendre & galant.
Dis-moi par quelle force encor plus inconnue ,
Contre de tels assauts elle fut soutenue.
Dans de simples mortels , que de témérité !
Dans des cœurs amoureux , quelle inhumanité !

Des rideaux le Soleil colorant la surface,
Ouvre à regret des yeux dont la beauté l'efface.
Des sonnettes déjà le bruit a retenti :
L'Amant qui ne dort point se réveille à midi ;
Le doguin en bâillant s'allonge & se trénouffe,
Et la montre répond au doigt qu'elle repousse.
Mais Bélinde est encor dans les bras du repos ;
Un Sylphe complaisant lui verse des pavots.
Le songe du matin qu'il conduit auprès d'elle,
Voltigeant sur son front le couvre de son aile.
Bélinde à son chevet croit voir un Adonis ;
Moins brillans dans un bal paroissent nos Marquis :
Soudain elle rougit ; un songe l'épouvante ;
Le jeune homme approchant sa bouche séduisante,
L'applique à son oreille, & lui tient ce discours :
O toi ! dont les appas font naître mille amours,
Jeune & chaste Beauté, sur qui veillent sans cesse
Mille habitans de l'air que ta gloire intéresse ;
Si tout ce qu'on te dit des Sylphes, des Lutins,
Put frapper au berceau tes esprits enfans,
Et causer quelque trouble à ton ame craintive,
Prête à la voix d'un Sylphe une oreille attentive ;
Ouvre les yeux sur toi, reconnois ta grandeur,
Et des biens d'ici bas foule aux pieds la splendeur.
Il est des vérités qu'ignore le Vulgaire ;
Mais l'œil de l'innocence en perce le mystère.

Un Enfant les pénètre ; & contre cet écueil
Un Philosophe altier voit briser son orgueil.
Qu'épris de ses erreurs le rebelle Incrédule
Traite ces vérités de fable ridicule :
Il n'est que la pudeur , il n'est que la beauté ,
Qui puisse ouvrir les yeux à leur douce clarté.
D'Esprits aériens un fidèle cortège
Aux Spectacles , au Bal , l'entoure & te protège.
Pense à ces Courtisans à te suivre assidus ;
Et le faste des Rois ne t'éblouira plus.
Apprends que ces Esprits furent jadis des femmes ;
La mort d'un corps plus pur a revêtu leurs ames.
Quand vous perdez le jour , vos goûts ne meurent pas :
La Joueuse aime l'Homme au-delà du trépas.
La Duchesse n'a plus ni carrosse ni page ;
Mais elle suit de l'œil un brillant équipage.
Votre esprit que conduit un mouvement vainqueur ,
Suit l'élément chéri qu'imitoit votre humeur.
L'Altière en Salamandre est métamorphosée ,
Et monte avec le feu vers la Sphère embrasée.
Celle dont la douceur fit des Amans heureux ,
Habite dans les flots , & s'écoule avec eux.
La Prude est transformée en maligne Gnomide :
La Coquette changée en légère Sylphide ,
Voltige dans les airs sans s'arrêter jamais :
Mais connois les douceurs d'un si sort plein d'attraits.

Nous pouvons , dégagés d'une chaîne mortelle ,
Prendre à tous les instans une forme nouvelle ,
Changer ainsi de sexe , & combler les désirs
D'une Beauté qui fuit les terrestres plaisirs.
De Soupirans en vain une foule l'assiège ;
De ces Chasseurs adroits notre main rompt le piège ;
Nous savons arrêter l'Amant qui la poursuit.
Qu'on la lorgne le jour , qu'on lui parle la nuit ,
Toujours nous la rendons dédaigneuse , inflexible ,
Quand même tout l'invite à devenir sensible ,
Quand la danse l'anime , & quand de doux accens ,
Amollissent son cœur & captivent ses sens.
Au zèle de son Sylphe elle doit sa victoire ;
Et l'Honneur , vain fantôme , en a toute la gloire.

Parmi vous il en est que le Ciel en courroux
Livre aux empressemens d'un vieux Gnome jaloux :
On les voit s'admirer d'elles-mêmes éprises.
Le Gnome d'un Rival craignant les entreprises ,
Fomente leur orgueil , & de leurs courtisans
Il leur fait dédaigner les vœux & les présens ;
Il a soin d'écarter tout ce qui peut leur plaire :
A l'aspect de l'Etoile ou de la Jarretière ,
A l'approche d'un Due , au seul nom d'un Mylord ,
Le Gnome épouvanté fait un nouvel effort.
D'autres Gnomes chargés d'un emploi moins stérile ,
Président aux desseins d'une Coquette habile ;

Ils dirigent les yeux d'une tendre Beauté,
Donnent à ses regards un air de volupté;
Et, quand près d'un Amant son petit cœur palpite,
Allument sur sa joue une rougeur subite.

De soins plus épurés un Sylphe est occupé.
Des dehors imposteurs le Vulgaire frappé,
Prend pour l'égarement d'une Nymphé timide,
Les pas mystérieux du Sylphe qui la guide.
D'un Dédale rempli d'Amoureux & d'Amours,
Il lui fait sans danger parcourir les détours.
Ainsi pour la guérir d'une vaine foiblesse,
D'un objet aussi vain il l'occupe sans cesse.
Quelle ingrate Beauté verroit impunément
Un présent magnifique offert adroitement,
Si d'un Rival actif la sage vigilance
N'arrêtoit les transports de sa reconnoissance ?
Si prodigue à propos par un bal somptueux,
Il n'effaçoit l'éclat du présent dangereux ?

Du jeune Florio quelle Beauté sauvage
Pourroit sans s'attendrir écouter le langage,
Si vers elle Damon ne se glissoit soudain,
Et pour la rassurer ne lui serroit la main ?
Tels sont les soins heureux dont un Sylphe se pique :
Il conduit ses projets en sage politique.
Pour les Femmes toujours attentif & zélé,
Il soutient constamment leur courage ébranlé ;

Il combat un Blondin par un Brun qui l'efface ;
Il oppose à la taille & les airs & la grace ;
Par un faste rival le faste est balancé ,
Et par d'autres Plumets un Plumet éclipsé.
Enfin tout ce qui peut vous séduire & vous plaire ,
Se trouve combattu par un charme contraire.
Les aveugles Mortels nomment légèreté,
L'effet prodigieux de notre habileté.
Ariel est mon nom ; ta Garde aérienne
N'a d'autre Chef que moi , d'autre Loi que la mienne.
Je t'aime ; mais hélas ! dans ton Astre natal ,
J'ai lu d'un grand revers le présage fatal.
Même avant que le jour précipité dans l'Onde ,
Ne rende le silence & le repos au Monde ,
Tu dois voir accomplir... Je le dis en tremblant...
Comment , de quelle main vient ce coup accablant ?
Je l'ignore : au Destin soumis comme nous sommes ,
Je ne puis rien pour toi : crains tout , & fuis les hommes.
Mirine de Bélinde attendant le réveil ,
Saute sur elle , abboie & trouble son sommeil.
Un billet , s'il en faut croire la renommée ,
Se présenta d'abord à sa vue alarmée.
A peine elle a connu la main qui l'a tracé ,
Que de son souvenir le songe est effacé.
Aiors quittant son lit , tranquille & rassurée ,
Elle approche à pas lents d'une table sacrée.

Myſtiquement rangés des vafes de vermeil,
Des offrandes du luxe y forment l'appareil.
Bélinde dévoilant fa longue chevelure,
Adore en habit blanc les Dieux de la parure.
Une Image céleſte éclate en un miroir.
Sur ce divin objet qu'elle ne peut trop voir,
Elle attache ſes yeux, l'admire & ſe proſterne.
De cette Dèité Prêtrefſe ſubalterne,
Silvie étoit au bas de l'Autel enchanté,
Erigé par le luxe & par la vanité.
L'Autel eſt embelli; la timide Prêtrefſe
Par les rits ſolemnels honore la Déeſſe.
Pour orner ſes attraits déjà ſont découverts,
Les précieux tributs de la Terre & des Mers.
Mille flacons remplis des Parfums de l'Afie
Exhalent dans les airs une odeur d'Ambroſie:
On voit dans des écrins un tas éblouiſſant
Des tréſors que Phœbus fait éclore en naiſſant.
Là l'écaille & l'ivoire en peignes ſont changées,
Et l'épingle & l'éguille en eſcadrons rangées.
Parmi les billets-doux ſont placés au hafard
La poudre, les parfums, les romans & le fard.
La céleſte Beauté prend ſes puiffantes armes;
Son front à chaque inſtant reçoit de nouveaux charmes;
Ses graces, ſes attraits ſemblent ſe réveiller.
Ses yeux d'un feu plus vif commencent à briller;

Son sourire est plus doux ; le teint de l'immortelle
Prend insensiblement une fraîcheur nouvelle.
Autour d'elle empressés, les Sylphes amoureux
Embellissent sa tête, arrangent ses cheveux ;
Ils donnent à sa manche une forme galante,
Ils étalent les plis de sa jupe flottante ;
Et Silvie admirant un éclat si parfait,
De l'adresse d'autrui s'applaudit en secret.



C H A N T I I.

T E L L E qu'en un Ciel pur on voit naître l'Aurore ,
Telle parut Bélinda , & plus brillante encore ,
Lorsque vers la Tamise elle porta ses pas ,
Pour faire aux Dieux des Eaux contempler ses appas ,
Mille jeunes Seigneurs , mille Beautés d'élite ,
Viennent former sa cour & marchent à sa suite ,
Bélinda les efface ; & son air gracieux
Captive tous les cœurs , & fixe tous les yeux .
L'éclat des diamans à ses cheveux se mêle ,
Et le feu des rubis sur sa gorge étincelle .
Vifs comme sa pensée , & non moins inconstans ,
Ses yeux sur mille objets tombent en même-tems .
Aux mortels empressés qui volent sur ses traces ,
Elle accorde un sourire , & jamais d'autres graces ;
Sans déplaire aux Amans , sévère avec bonté ,
Elle fait mettre un frein à leur témérité .
Comme l'Astre du Jour , dont elle est la rivale ,
Elle verse autour d'elle une lumière égale ;
Elle fait déguiser sous un voile charmant
Ses défauts (en est-il avec tant d'agrément ?)

G 3

Si de ceux de son sexe il lui reste une trace,
Un seul de ses regards, un sourire l'efface.
Pour le tourment des cœurs & le plaisir des yeux,
Elle laissoit flotter deux boucles de cheveux,
Dont les ondes roulant sur sa gorge naissante,
Ombrageoient de son col l'ivoire éblouissante.
L'Amour avec ces nœuds qu'on ne pouvoit briser,
Enchaînoit les mortels qui l'osoient mépriser ;
Et dans ce labyrinthe une ame embarrassée,
Ne regretta jamais sa liberté passée.
A l'aide des cheveux souvent nous amorçons
Les volages oiseaux, les timides poissons ;
Non moins imprudens qu'eux , auprès d'une inhumaine ,
Des cheveux quelquefois la force nous enchaîne.
Des boucles de Bélinde un Marquis est charmé ;
De les ravir déjà le projet est formé.
Ou par force, ou par ruse il veut hâter son crime ;
Aux desirs d'un Amant tout paroît légitime :
Aux Dieux avant le jour il adresse des vœux ;
(La nuit prête son ombre à ce mystère affreux ;)
Il les invoque tous, s'incline, les adore ;
Mais c'est toi, tendre Amour, toi sur-tout qu'il implore.
Du languoureux Cyrus sur Clélie entassé,
A ce Dieu redoutable un Autel est dressé.

Le Marquis lui consacre un gand , trois jarrettières ;
Glorieux monumens de ses amours premières :
Un tas de billets-doux s'allument sur l'Autel ;
L'Autel est embrâsé : l'audacieux Mortel
Les yeux levés au Ciel , se prosterne , & le prie ,
Qu'un trésor , d'où dépend le bonheur de sa vie ,
Soit bientôt dans ses mains pour n'en sortir jamais.
Mais le Ciel attentif à ses vœux indiscrets ,
N'exauce qu'à demi sa prière funeste ,
Et les vents dans les airs en dispersent le reste.

Bélinde cependant paroît sur son vaisseau :
L'onde s'enorgueillit sous ce brillant fardeau.
Des plus doux instrumens la touchante harmonie ,
Aux charmes de la voix avec art réunie ,
Fait retentir ces bords de sons mélodieux ,
Qui glissant sur les eaux s'envolent dans les Cieux.
Les volages Zéphirs rident l'onde tranquille ,
Et poussent loin du port le navire fragile.
La Déesse sourit ; ce sourire charmant
Verse dans tous les cœurs le calme & l'enjoûment.

D'autres soins d'Ariël occupoient la pensée.
D'un funeste accident Bélinde est menacée ;
Et son Sylphe en tremblant voit venir ce revers :
Il convoque à grand bruit les habitans des Airs.

Sur le vaisseau bientôt à ses ordres docile
Vole de toutes parts cet escadron agile ;
Et les airs divisés par ce prompt mouvement ,
Imitent des Zéphirs le doux frémissent.

Ceux-ci se reposant sur les voiles flottantes ,
Étalent au Soleil leurs ailes éclatantes ;
Dans un nuage d'or ceux-là semblent nager ;
Dans un air plus subtil d'autres vont se plonger ;
Fluide , transparent , dissout par la lumière ,
Leur corps fuit des mortels la débile paupière ;
Leurs habits composés de liquides saphirs
Flottent abandonnés au souffle des Zéphirs.
Ce tissu radieux des larmes de l'Aurore ,
Dans le vague des airs se trame & se colore :
La lumière y produit les diverses couleurs
Que Flore à son retour voit briller sur les fleurs ;
Et chaque mouvement qu'ils donnent à leurs ailes ,
Répand sur cet émail des nuances nouvelles.

Affis sur le grand mât , de Sylphes entouré ,
Ariel dans ses mains tient son sceptre azuré ;
Son plumage de pourpre à leurs yeux se déploie ;
Et dans le trouble affreux dont son ame est la proie ,
Il leur tient ce discours qui les glace d'effroi :

Nombreuses Légions soumises à ma loi ,

Ecoutez votre Chef dans un profond silence :
Vous savez les emplois que le Ciel vous dispense,
Parmi les habitans des Campagnes d'azur ,
L'un aime à voltiger dans un air calme & pur ;
Aux rayons du Soleil d'autres s'épanouissent ,
Et de mille couleurs sous ses yeux s'embellissent ;
D'autres , lorsque l'Aurore annonce son retour ,
Ouvrent à ses coursiers les barrières du Jour ;
Quelques-uns , dans les Cieux , des Comètes fatales ,
Prennent soin de tracer les routes inégales ;
A régler les Saisons les autres destinés ,
Conduisent dans leur cours les Astres fortunés ;
Ils attirent dans l'air les vapeurs de la Terre ,
Lignent les vents fougueux , allument le tonnerre ;
Des nuages épais forment les tourbillons ,
Et d'une pluie heureuse inondent les sillons.
D'autres les yeux baissés sur la Nature humaine ,
Observent des mortels la conduite incertaine :
Tandis que dans la paix , comme dans les combats ,
Leurs redoutables Chefs font le sort des Etats ;
Et par mille revers dont la Terre s'étonne ,
Renversent à leur choix & relèvent un Trône.

Pour nous , sur les Beautés notre empire s'étend.
Doux soins , aimable emploi , quoique moins éclatant !

Sylphes , vous le savez , nous bornons notre zèle
A rendre plus touchans les charmes d'une Belle ;
Nous faisons respecter aux Aquilons fougueux
La poudre dont l'éclat embellit ses cheveux ;
Nous savons retenir les parfums qu'ils exhalent ;
Nous enlevons l'émail que les roses étalent ;
Et nos pinceaux légers , sous ce rouge trompeur ,
D'un visage mourant déguisent la pâleur.
Est-il pour l'embellir quelque soin qu'on néglige ?
Est-il quelque défaut qu'un Sylphe ne corrige ?
Cet Art qui chaque jour par d'heureux changemens ,
Ajoute à leurs habits de nouveaux agrémens ;
Cet Art des nouveautés si fécond en systèmes ,
En songe à leur esprit nous l'inspirons nous-mêmes.
Mais entre ces Beautés , celle qui dut le mieux
Fixer par ses attraits vos soins officieux ,
Va subir en ce jour une étrange disgrâce.
Quel sera ce revers dont le Ciel la menace ?
Quel en sera l'Auteur ? La sagesse des Dieux ,
Sous un nuage épais le dérobe à mes yeux.
J'ignore si Bélinde , en faveur d'un prophane ,
Doit enfreindre les loix de la chaste Diane ,
Ou casser seulement un Vase du Japon ;
Voir obscurcir sa gloire ou ternir son jupon ;

Si de ses Courtisans écoutant les fleurettes ,
Elle doit perdre au bal son cœur ou ses tablettes ,
Ou si Mirine touche au rivage des morts ;
Quel que soit ce danger , redoublez vos efforts.
Du soin de ses pendans je charge Berbinette ;
Celui de l'éventail regarde Zéphirette ;
Momentille , sa montre est remise en ta main ;
Ces boucles de cheveux qui flottent sur son sein ,
Je te les livre , à toi , vigilante Crispine ;
Et moi , je veillerai sur les jours de Mirine.
Si quelqu'un d'entre vous oubliant son devoir ,
Indigne de mon choix , trahissoit mon espoir ,
De mon ressentiment il seroit la victime ,
Et la peine du moins égaleroit le crime.
De brûlantes vapeurs dessècheroient son corps ;
Il seroit pour voler d'inutiles efforts ;
La pommade & la glu lui colleroient les ailes ;
Il perdrait tout-à-coup ses graces naturelles ;
Tel qu'on peint Ixion sur sa roue étendu ,
Sur un café bouillant demeurant suspendu ,
Il en respireroit la brûlante fumée ;
Je n'offrirois sans cesse à sa vue alarmée
Que cette vaste mer écumante à ses pieds.

Ainsi parle Ariël aux Sylphes effrayés.

Leur nombreux escadron à ses ordres fidelle ,
Vole auprès de Bélinda, & se place autour d'elle.
Dans l'or de ses cheveux les uns vont se nicher ;
Et sur son éventail d'autres vont se percher ;
D'autres sur ses pendans cherchent une retraite ;
Mais ils sont tous saisis d'une douleur secrète ;
Et leur cœur consterné palpitant , incertain ,
Attend le triste effet de l'arrêt du Destin.



CHANT III.

DANS ces valons fleuris où la Tamise errante
De Londres, dans son sein, voit l'image flottante,
S'élève d'*Amptoncourt* (1) le superbe Palais.
En secret dans ces lieux les Ministres Anglais
Contre nos Ennemis vont fomenter des ligue,
Ou contre nos Beautés méditer des intrigues.
Reine d'un triple Empire heureux & redouté,
C'est-là que vous prenez des avis & du thé.
Ce fut dans ces beaux lieux que se rendit Bélinde.
L'éloge de la Reine ou d'un écran de l'Inde,
Une visite, un bal fournissent tour à tour
Aux graves entretiens de sa brillante Cour.
Chaque mot qu'on prononce est un trait de satire.
Si par hasard la troupe obstinée à médire,
Suspend, pour respirer, ces propos importants,
Le tabac, l'éventail remplissent ces instans :
On observe un regard, un geste, une grimace,
On chante, on rit, on lorgne, on babille, on s'agace.
Le Soleil cependant sur nos brûlans fillons,
Déjà ne dardoit plus que d'obliques rayons :

1) Pour *Hamptoncourt*. Et comme le Traducteur met ici par-tout *Amptoncourt*, nous n'avons pas cru devoir changer cette orthographe, contents d'avoir indiqué la véritable.

Les Sénateurs lassés d'une longue abstinence ,
Opinant au hasard , défertoient l'audience ;
Et pour laisser dîner leurs Juges en repos ,
Les Criminels discrets couroient aux échafauts.
De remords inquiets libres à l'ordinaire ,
On voyoit des Marchands la troupe mercenaire ,
De la Bourse chez eux fuir d'un pas empressé.
Les soins de la toilette avoient enfin cessé.

Bélinde , qu'animoit le désir de la gloire ,
Ose dans un combat , sûre de sa victoire ,
De deux fiers ennemis éprouver la valeur.
Sur son front intrépide est écrit leur malheur.

Trois fois neuf combattans nourris dans les allarmes ,
Formant trois bataillons , paroissent sous les atmes.
La guerrière à l'instant range en ordre les siens.
Alors les Légions d'Esprits aériens
Sur les braves soldats fondent d'un vol rapide.
Au sort d'un combattant chaque Sylphe préside :
Ariel conduisoit le premier Matador.

Jadis il étoit femme , il s'en souvient encor ;
Et l'humeur de ce sexe altière , impérieuse ,
Sur les honneurs du pas fut toujours scrupuleuse.

Quatre terribles Rois paroissent sur les rangs.
Leur moustache , leur front couvert de cheveux blancs ,
Leur barbe les rendoient encor plus vénérables ;
On voyoit auprès d'eux quatre Reines aimables ;

Dans leurs augustes mains elles portoient des fleurs,
Qui de leur tendre empire exprimoient les douceurs.
Après elles marchoit une troupe de gardes,
Le chapeau sur la tête, armés de hallebardes;
Et divers écussons tracés sur les habits,
Distinguoient les soldats des différens partis.
Pour prévenir les coups que l'ennemi médire,
Bélinde nomme Pique, & Pique est (1) favorite.
L'Héroïne commande; & ses noirs Matadors
Par cent exploits fameux secondent ses efforts.
Aux Chefs des Africains leur valeur les égale.
Spadille est le premier dont le bras se signale:
Il enchaîne à son char deux triomphes vaincus:
Deux plus vaillans encor sous Manille abattus
De ce guerrier superbe honorent la victoire:
Baste paroît bientôt, mais avec moins de gloire;
Il n'abat qu'un triomphe avec un plébécien.
Le Roi de Pique alors dans un grave maintien,
S'avance & fait briller dans sa main indomptable,
A la place du sceptre, un glaive formidable.
Un long manteau de pourpre au hasard entr'ouvert,
Laisse voir en flottant sa jambe à découvert.
Son esclave rebelle au combat le défie;
Mais le Prince à ses pieds le fait tomber sans vie.

(1) L'usage le plus généralement reçu, est de tirer au sort la couleur favorite; mais dans certains endroits c'est la première qu'on nomme.

Sur l'esclave de Trèfle il porte aussi ses coups.

O destin des combats inconstant & jaloux !

Ce vaillant Quinola qui dans d'autres journées ,

Sans peine eût terrassé les Têtes couronnées ,

Qui dans toute une Armée eût semé la terreur ,

Sous le fer du Monarque expire sans honneur.

Bélinde jusqu'alors signalant son courage ,

Sur les deux Cavaliers avoit eu l'avantage ;

Mais la fortune enfin seconda le Marquis :

Il t'amène au combat, jeune Sémiramis ,

Toi que le Roi de Pique a choisi pour épouse !

Du prix de la valeur cette Reine jalouse ,

Court sur le Roi de Trèfle & lui perce le flanc :

[La blancheur de ses mains se souilla de son sang.]

Que sert à ce Tyran sa taille monstrueuse ,

Son riche diadème & sa robe pompeuse ?

Que lui sert d'avoir seul parmi les Souverains ,

Le pouvoir de porter un globe dans ses mains ?

Le cruel en tombant vomit son ame noire.

Le Marquis orgueilleux d'une telle victoire ,

Fait marcher à l'instant ses terribles carreaux.

Plus richement paré que les Rois ses rivaux ,

Leur Monarque en profil laisse voir son visage.

De son auguste Reine il soutient le courage ;

Et ces vaillans époux eourant de toutes parts ,

Foulent des Ennemis les bataillons épars.

Comme

Comme les Légions & d'Aïe & d'Afrique
Forment par leur mélange un spectacle tragique ,
Quand le Maure , noyé dans son sang répandu ,
Avec ses meurtriers expire confondu :
Tels Cœurs , Trêfles , Carreaux , aux yeux de l'Assemblée ,
Vaincus & dispersés , tombent dans la mêlée.
Cent Peuples différens d'habits & de couleurs ,
Sont tous enveloppés dans ces communs malheurs.
Les vaincus effrayés se pressent & reculent ;
Leurs nombreux escadrons en tombant s'accumulent :
L'esclave des Carreaux , à la honte du fort ,
Voit la Reine des Cœurs céder à son effort.

Bélinde à cet aspect , tremble , pâlit , se trouble :
Codille la menace , & sa frayeur redouble ;
Elle se croit défaite , & son cœur abatu ,
Veut envain rappeler sa première vertu :
Mais dans les grands périls , aux coups de la tempête ,
Un souffle quelquefois dérobe notre tête.

L'As de cœur au combat s'avance sans effroi.
Bélinde cependant garde en secret le Roi.
Indigné d'avoir vu son épouse craintive ,
D'un esclave insolent devenir la captive ,
Il regarde cet As , l'œil ardent de courroux ,
S'élance , & l'ennemi meurt percé de ses coups.

Tome II.

H

Bélinde s'applaudit & pousse un cri de joie :
L'écho , de toutes parts , jusqu'au Ciel le renvoie ;
Les Fleuves , les Vallons , les Montagnes , les Bois ;
Ebranlés par ce cri le répètent cent fois.

Ne saurez-vous jamais , Mortels pleins de foiblesse ,
Être heureux sans orgueil , malheureux sans bassesse ?
Tout cet éclat s'envole , & ce jour glorieux
Va bientôt se changer en un jour odieux.

On avoit terminé ce combat mémorable ,
Quand des laquais adroits couvrirent une table
Des vases précieux que la Chine produit.
Le café , par leurs mains , en poussière est réduit ;
A l'aide d'un flambeau l'esprit-de-vin s'allume ;
Une flamme d'azur l'effleure & le consume.
Observant du Japon l'usage révééré ,
On érige un Autel de coupes entouré.
Ce Nectar qui des sens , par une double voie ,
Fait passer jusqu'au cœur la vigueur & la joie ,
Dans des vases nombreux se verse abondamment ,
Et tout brûlant encor bouillonne en écumant.
De Sylphes empressés une brillante troupe
Vole autour de Bélinde , & couronne sa coupe.
Ceux-ci sur son café , qu'ils veulent refroidir ,
Par des battemens d'aîle appellent le Zéphir :

Ceux-là sur sa parure étendent leur plumage.

L'Arabique liqueur qui réveille le Sage ,
Et qui du Nouvelliste éclairant les écarts ,
Lui fait dans l'avenir promener ses regards ;
Du jeune Audacieux secondant l'entreprise ,
Lui découvre un moyen d'obtenir par surprise
Ces Boucles de cheveux dont il est si jaloux.
Arrête , & crains des Dieux le terrible courroux ,
Barbare ! de Scylla rappelle la disgrâce :
Ton crime fut le sien ; & son sort te menace.
O ! combien les Mortels injustes & pervers ,
Pour arriver au crime ont de chemins ouverts !
Clarice , du Marquis pénétrant l'artifice ,
Prend le tems d'exercer sa jalouse malice ,
Et lorgnant le perfide , offre à ses yeux distraits
Des ciseaux qu'en ses mains elle tenoit tout prêts.
Le Marquis se saisit de cette arme cruelle.
Tel au tems d'Amadis , un Chevalier fidelle
Entrant dans le tournois pour disputer le prix ,
Des mains de la Beauté dont il étoit épris ,
Recevoit autrefois ou la lance , ou l'épée.

Du soin de son café seulement occupée ,
Bélinde se baïsoit pour en humer l'odeur ;
Cependant le Marquis plein d'une aveugle ardeur ,

A sa tête appliqua cet acier redoutable.
De Sylphes allarmés un essain innombrable
Vole pour la défendre autour de ses cheveux.
Envain, pout l'avertir de ce péril affreux,
Unissant leurs efforts, ranimant leur audace,
Trois fois de les pendans ils ébranlent la masse;
Trois fois elle détourne un regard étonné,
Et trois fois l'Ennemi recule consterné.

Ariel de Bélinde observant la pensée,
D'un Amant, dans son cœur, voit l'image tracée :
Et tout le reste échappe à son art superflu.
Ce sage gardien interdit, confondu,
Reconnoit du destin la puissance suprême,
Et quitte en soupirant cette Nymphé qu'il aime.

Le Marquis s'ouvre alors les ciseaux meutttiers,
Fait glisser une boucle entre les deux aciers,
Les rapproche soudain, & d'une main hardie
Va couper sans pitié cette boucle chérie.
Déjà le double acier crioit en s'unissant,
Lorsqu'un Sylphe excité par ce péril pressant,
Pour arrêter l'effort du tranchant homicide,
Oppose au coup fatal sa substance fluide.
Hélas! pour sa Déesse envain s'expose-t-il :
L'impitoyable acier coupe son corps subtil;

Mais l'agile matière à l'instant réunie ,
De son corps mutilé rétablit l'harmonie.
Bélinde , c'est ainsi que tes cheveux sacrés ,
De leur chef à jamais se virent séparés.
Dans tes yeux à l'instant des foudres s'allumèrent :
La Terre s'en émut , les Sphères en tremblèrent.
Non , l'on ne pousse point des cris si douloureux ,
Lorsque la pâle mort de ses voiles affreux ,
D'un époux ou d'un chien va couvrir la paupière ,
Ou qu'une porcelaine est réduite en poussière.
Victoire ! s'écria le Marquis satisfait ,
La Boucle est en mes mains , mon triomphe est parfait :
Que des plus beaux lauriers on couronne ma tête ;
Je m'enorgueillirai d'une telle conquête ,
Tandis que les Poissons se plairont dans les Mers ,
Les Ours dans les Forêts , les Oiseaux dans les Airs ,
Un Marquis dans un Bal , une jeune Coquette
Dans un cercle d'Amans , ou devant sa toilette ;
Oui , tant que nos Salons , artistement ornés ,
Par de nombreux flambeaux seront illuminés ;
Tant qu'aux jours solennels on se rendra visite ,
Et que de (1) l'Atlantis on louera le mérite ;

(1) Ouvrage du Chancelier Bacon.

Qu'on verra nos Beautés tracer des billets-doux ,
 Recevoir des présens, donner des rendez-vous ;
 Que les femmes à Londres aimeront la parure ,
 Mon nom sera fameux chez la race future.
 Le fer ravage enfin ce qu'épargne le tems :
 Il frappe les humains , abbat leurs monumens :
 Des mains des Immortels il a détruit l'ouvrage ;
 Il a caché sous l'herbe Illion & Carthage ;
 Et Rome succombant sous ses coups obstinés ,
 Trois fois s'enfvelit sous ses murs ruinés.
 Ne s'étonne donc plus , ô Nymphé inconsolable !
 S'il soumet tes cheveux à sa force indomptable.



CHANT IV.

TEL qu'on voit l'Océan , quand les vents ennemis
Font bouillonner les flots à leur fureur soumis ;
Telle à son désespoir Bélinde abandonnée ,
Est par divers transports tour à tour entraînée.
Un Roi fait prisonnier dans l'ardeur d'un combat ,
Une femme au mépris livrée avec éclat ,
Un Amant arraché des bras de son Amante ,
Un Tyran que la mort vient glacer d'épouvante ,
Amince pour un pli qui manque à son habit ,
N'éprouvèrent jamais la fureur , le dépit ,
Qu'alluma dans ton ame , ô Fille infortunée !
De tes cheveux ravis la triste destinée.

Le sensible Ariël partageant ses douleurs ,
Quitte ces tristes lieux , les yeux baignés de pleurs.
Des habitans de l'air la légion fidelle ,
Sur les pas de son chef s'éloigne de la Belle.
Aussi-tôt Ombriel , Gnome ennemi du jour ,
De la Nymphé aux vapeurs va chercher le séjour.
Par l'oblique détour d'une sombre avenue ,
Dans ce lieu souterrain le Gnome s'insinue.

Jamais on n'y sentit le Zéplir caressant ;
Mais du vent du Midi le souffle assoupissant ,
Ne cesse d'y porter une vapeur impure.
Dans l'humide réduit de cette grotte obscure ,
Les regards du Soleil n'ont jamais pénétré.

C'est-là que sur un lit aux soucis consacré ,
Le cœur gros de soupirs , triste , pâle & rêveuse ,
Repose mollement la Déesse quinteuse.
La douleur la retient attachée au duvet ,
Et la sombre migraine assiege son chevet.
Aux côtés de son lit paroissent deux Vestales :
Leurs traits sont différens , leurs dignités égales.
L'une , vieille Sibille , au teint noir & plombé ,
Y traîne un corps mourant sous cent lustres courbé :
C'est la Malignité. Sur ses membres arides ,
S'étend un cuir tanné que sillonnent les rides.
Les yeux pleins de douceur , le cœur rempli de fiel ,
Déchirant les Humains , elle bénit le Ciel ,
Et flatant avec art le mérite modeste ,
A ses embrassemens mêle un poison funeste.
L'autre, jeune Beauté [c'est l'Affectation]
Pour prévenir de loin des maux d'opinion ,
Dans un lit somptueux se plonge par grimace ,
Roule un œil languissant & se pâme avec grace.

Malgré son air mourant , les roses & les lis
Étalent sur son teint leur brillant coloris.
C'est ainsi qu'une Belle emprunte avec adresse,
D'un tendre négligé la piquante mollesse.

Elevés dans les airs , comme un nuage épais,
Mille phantômes vains entourent ce Palais.
Là paroît Alesto de couleuvres armée,
Qui vomit des torrens de flamme & de fumée.
A la pâle lueur des lugubres flambeaux ,
Des Spectres effrayans sortent de leurs tombeaux ;
Ici l'on croit errer dans les Champs Elisées ;
De mille Fleuves d'or des plaines arrosées ,
Des Dômes de cristal , des Palais enchantés ,
Aux yeux des Habitans s'offrent de tous côtés.
Les Mortels dans ces lieux oubliant leur nature ,
De mille objets divers imitent la figure (1).
Le Gnome parfumé des plus fortes odeurs ,
Abordant sans effroi la Mère des Vapeurs :
Triste Divinité , dit-il , je vous salue ,
D'un Sêxe lunatique , ô Maîtresse absolue !

(1) Pope décrit ici les idées bizarres des Hypochondriaques ; mais cette description qui peut plaire en Anglois , ne seroit pas supportable en notre Langue.

Vous, qui de nos Beautés, dès leur jeune saison,
Jusques sur leur déclin gouvernez la raison;
Vous, qui pour égarer leur esprit fantastique,
Mêlez à vos vapeurs la fureur poétique;
Vous, qui suivant toujours leurs goûts & leur humeur,
Savez avec tant d'art empoisonner leur cœur :
Vous seule invitez l'une à prendre des pilules,
Et l'autre à barbouiller des écrits ridicules ;
Par vous, une hypocrite, au cœur pétri de fiel,
Va dans son humeur noire offrir des vœux au Ciel.
L'orgueilleuse par vous diffère une visite ;
Et quand de ce devoir il faut qu'elle s'acquitte ,
Vous seule lui dictiez le sublime assommant
Dont elle fait orner un fade compliment.
Mais une Nymphé encor méprise votre empire :
Faité pour le plaisir, sa présence l'inspire.
Ah ! si j'ai su jamais ravir un agrément,
Ou semer de boutons un visage charmant ;
Si d'un jaune vermeil, des Coquettes antiques
J'ai souvent coloré les figures étiques ;
Si pour faire former d'injurieux soupçons ,
J'ai dérangé des lits , ou froissé des Jupon ;
Si je plantai cent fois, pour noircir les épouses ,
Un bois aérigé sur des têtes jalouses ;



L. P. M. d'art. par.

r.-d.

L. B. d'art. par.

Dans le tems qu'il respiroit, elle lui jette
du tabac au visage.



Si d'un bichon malade irritant les douleurs ,
J'ai su des plus beaux yeux faire couler des pleurs ;
Ou si pour exercer mon oisive malice ,
Ma main d'une coëssure a détruit l'édifice ;
Accordez-moi, Déesse , au nom de tant d'exploits ,
Que dès ce jour Bélinde obéisse à vos loix.
De vos noires vapeurs remplissez cette Belle :
Tout l'Univers bientôt sera triste comme elle.

La Déesse à ces mots, l'œil sombre & dédaigneux ,
Semble le rebuter en exauçant ses vœux.
Comme on vit autrefois l'ingénieux Ulyssé,
Des vents emprisonnés captiver le caprice ;
Dans une outre profonde elle enferme les cris ,
Et tout ce qui du sexe enflamme les esprits.
Dans un vase enfumé la chagrine Déesse
Délaye en murmurant la crainte & la tristesse.
Chargé de ces trésors , l'orgueilleux Ombriël
Va revoir à l'instant la lumière du Ciel.
Il voit Bélinde en pleurs, la tête échevelée :
Télastris soutenoit son Amie accablée :
Ses larmes déchirée l'outre vomit soudain
Les plaintes & les cris enfermés dans son sein.
Bélinde entre en fureur : son implacable Amie
L'irrite , & vers les Cieux tend les mains , & s'écrie :

O Fille infortunée ! (Amptonecourt à ces mots
Répond de tous côtés par la voix des échos.)
O Fille infortunée ! Un jeune téméraire
Sera de tes cheveux l'heureux dépositaire !
Tant de poudre , d'essence & de soins assidus ,
Tant de riches parfums seront ainsi perdus !
Prévis-tu ce larcin , dont le traître se flatte ,
Lorsque pour s'embellir ta tête délicate
Se livroit en tremblant à ce fer tortueux ,
Qui lui causa cent fois des maux si rigoureux ?
O boucle ! . . . Quel bonheur pour qui te l'a ravie !
Pour les autres Amans quelle source d'envie !
Je ne prévois que trop sur cet enlèvement ,
Du Sexe vertueux l'étrange étonnement.
Non , non , jamais l'honneur ne sauroit le permettre ;
L'honneur à qui nos vœux doivent tous se soumettre ,
A qui tous les plaisirs , sitôt qu'il a parlé ,
Le repos , la raison , tout doit être immolé.
Bélinde , à juste titre on te voit affligée ;
Par cent discours malins tu vas être outragée.
Je vois de toutes parts les sourires railleurs ,
Les gestes offensans , & les regards moqueurs.
Non , tu ne seras plus la Beauté dominante ;
Un seul mot va ternir cette gloire éclatante.

Aurai-je déformais & la force & l'esprit,
D'appuyer ton honneur que ce revers flétri ?
Après un tel affront, puis-je, sans infamie,
Me déclarer pour toi, te nommer mon Amic ?
Tu le verras bientôt, cet orgueilleux Marquis,
Dans un riche cristal émaillé de rubis,
Plaçant indignement cette Boucle usurpée,
La porter de la main dont elle fut coupée.
Ah ! plutôt que le Ciel, que la Terre, les Eaux,
L'Homme, & les Perroquets rentrent dans le cahos !

Dans ses yeux à ces mots la colère s'allume ;
Elle lance un regard au Chevalier de Plume.
Arrachez ces cheveux de la main du Marquis,
Dit-elle, Chevalier ; mon cœur est à ce prix.
De plus graves objets l'ame alors occupée,
Sur sa boîte d'émail & sa canne jaspée,
Il attiroit les yeux de ce cercle ébloui,
Avec cet embonpoint, cet air épanoui,
De la fatuité gage toujours solide,
Et qui de son esprit laissoit voir tout le vuide.

Il écoute en ouvrant de grands yeux interdits ;
Puis d'un ton important il s'adresse au Marquis,
Et prenant du tabac en ces mots il s'explique :
Mais rien n'est plus plaissant ! l'aventure est unique !

Au diable soit la boucle ! Eh morbleu ! convient-il ?
Pourquoi donc ? . . . après tout il faut être civil.
Tu badines, Marquis . . . trêve de raillerie :
Allons, rends ces cheveux, rends-les-moi, je t'en prie.

Il achève, & charmé de tout ce qu'il a dit,
Derechef sur sa boîte il frappe, & s'applaudit.
Je suis fâché, répond le Marquis inflexible,
Qu'à ce discours touchant on me trouve insensible ;
Mais je jure aujourd'hui par ces cheveux sacrés,
De leur aimable chef à jamais séparés,
De porter à ce bras, instrument de ma gloire,
Jusques dans le tombeau le prix de ma victoire.
En prononçant ces mots, vainqueur audacieux,
Il agite la Boucle & l'étale à leurs yeux.

Le Gnome s'applaudit, & d'une main traîtresse
Casse le vase impur d'où sortit la tristesse.
Bélinde sur son sein enflé par les sanglots,
Laisse tomber sa tête & prononçant ces mots,
Tourne des yeux éteints sur son Amie en larmes :

O ! jour pour moi fécond en mortelles allarmes,
Où je me vois ravir ma joie & mes cheveux ;
Pourquoi vis-je Amptoncourt ? Voyage malheureux !
Je ne suis point, hélas ! tu le fais, chère Amie,
La première à la Cour que l'amour ait trahie.

Pourquoi ne suis-je née en des lieux inconnus ,
Où l'Hombre & le Caffé ne sont point parvenus ?
Dans mon obscurité , jeune & belle sans crainte ,
Des regards des mortels j'aurois bravé l'atteinte ;
Et comme sur leur tige on voit mourir les fleurs ,
J'aurois en vieillissant vu ternir mes couleurs.
Sur la foi du Marquis par quel sort m'embarquai-je ?
Ah ! j'aurois dû prévoir qu'il me tendoit un piège ;
Mon Sylphe cette nuit me l'avoit annoncé.
Quel prestige aveugloit mon esprit insensé !
Pourquoi dans mon Palais , oisive & retirée ,
Aux langueurs de l'ennui ne me suis-je livrée ?
Les Dieux me l'ont prédit : j'ai senti ce matin
Ma pommade trois fois chanceler sous ma main ;
J'ai vu lorsque les vents retenoient leurs haleines ,
Sur ma table trois fois trembler mes porcelaines ;
Mon Perroquet saisi d'une secrète horreur ,
Garde un silence affreux ; Mirine entre en fureur :
Quels présages frappans de ce revers funeste !
Hélas ! de mes cheveux vois le malheureux reste.
O reste malheureux ! . . . Bélinda , que ta main
Arrache ce qu'épargne un vainqueur inhumain.
O déplorable sort de ces boucles galantes !
Affligeant souvenir ! images désolantes !

Ces boucles qu'on frisoit avec tant d'agrément,
 En flottant sur mon col en faisoient l'ornement;
 Leurs beaux jours sont passés; il ne m'en reste qu'une,
 Qui va de sa compagne éprouver l'infortune.
 J'entends déjà rouvrir le funeste ciseau . . .
 Il ne te manque plus que ce crime nouveau.
 Viens donc, barbare ! viens, & que ta main impie
 Ne laisse aucune trace . . . Ah ! quelle est ta furie,
 Cruel ! pour contenter ton aveugle désir,
 Etoient-ce des cheveux que tu devois choisir ?



CHANT

C H A N T V.

ELLE dit, & ses yeux se remplissent de larmes ;
La tristesse à ses traits donne de nouveaux charmes :
Les Spectateurs émus partagent ses douleurs :
Le Marquis est lui seul insensible à ses pleurs ;
Les Dieux & les Destins ont endurci son ame.
Talestris vainement joint la menace au blâme ;
Sourd aux cris de l'Amour, qui pourra l'émouvoir ?
La pitié sur son cœur n'a plus aucun pouvoir.
A la prière d'Anne, au désespoir d'Elise ,
Moins insensible encor parut le fils d'Anchise.

Mais la grave Clarice au maintien composé,
Lève son éventail, & d'un air empesté
Sur son sein demi-nud le déploie en cadence.
Ses regards inquiets demandent du silence.
On se tait, on l'écoute ; elle baisse les yeux,
Et dit à demi-voix ces mots sententieux :

Que sert à la Beauté ce culte imaginaire,
Qui confond sous ses loix le Sage & le Vulgaire ?
Que lui sert, pour orner ses attraits séduisans,
Que la Terre & la Mer épuisent leurs présens ;
Que d'un carosse en foule assiégeant la portière,
De jeunes étourdis une troupe légère

S'empresſent à l'envi de nous donner la main ,
Et pour être apperçus bordent notre chemin ?
Pourquoi , lorsqu'au Spectacle on nous voit dans nos loges ,
Tous ces ſaluts profonds , ces regards , ces éloges ?
De ces reſpects flatteurs quelle eſt la vanité ,
Si chez nous la Sageſſe , appui de la Beauté ,
Ne fait dire au Public , à l'aſpect d'une Femme :
Vous voyez un beau corps , qu'anime une belle ame ?
Qui d'entre nous , hélas ! n'aimeroit à paſſer
Le jour à ſe parer , & la nuit à danſer ,
Si les amuſemens , la danſe , les parures ,
Pouvoient de notre teint effacer les gravures ,
Conſerver nos attraits , & loin de notre front
Ecarter des hivers l'inévitable affront ?
Qui de nous des plaiſirs ſ'interdiroit l'uſage ,
Et voudroit ſ'abaiſſer juſqu'aux ſoins du ménage ?
On pourroit mettre alors des mouches & du fard ,
Et lancer ſans péché quelque tendre regard.
Mais puifqu'avec le tems nos attraits ſe terniſſent ,
Et que frifés , ou non , tous les cheveux blanchiſſent ;
Que malgré le ſecours d'un art trop impuiſſant ,
Le teint le plus uni ſe ride en vieillifſant ;
Que la virginité ne rend point immortelle ,
Qu'en pure perte enfin une Fille eſt cruelle ;
Uſons de tous nos droits au gré de nos deſirs ;
Et bravons les revers au milieu des plaiſirs.

Ma chère, croyez-moi, l'humeur douce & paisible
A pour persuader une force invincible ;
Mais les discours amers, les murmures, les cris,
Le ton fier & hautain aigrissent les esprits.
Pour se faire adorer, vainement une Belle
Roule amoureuxment une vive prunelle :
Les yeux seuls sont frappés de cet éclat trompeur ;
Mais le mérite a droit de captiver un cœur.

Ainsi parle Clarice, & n'est point applaudie :
Ce silence imprévu l'étonne & l'humilie,
Bélinde la regarde en fronçant le sourcil.
Peut-on, dit Talestris, à ce discours subtil,
Méconnoître une prude ? Aux armes, vite, aux armes,
Poursuivrait-elle ; sa voix appelle les allarmes.
A peine ce signal a fait retentir l'air,
Que l'œil étincelant, plus prompt que l'éclair,
Talestris au combat la première s'avance.
On se range en bataille ; & l'attaque commence.

Héroïnes, Héros, dans ce choc confondus,
A des cris enroués mêlent des cris aigus.
Le bruit des éventails & des robes froissées
Se mêle au craquement des balcines cassées.
L'arme que chacun d'eux fait briller en ses mains,
N'avoir jamais servi la fureur des Humains.
Vaillans comme les Dieux, comme eux invulnérables,
A milieu du péril ils sont inébranlables.

C'est ainfi que des Grecs le Chantre audacieux
Sur les murs d'Ilion fait combattre les Dieux,
Et de ces fiers Rivaux nous retraçant les haines,
Allume dans leurs cœurs les paffions humaines,
Vulcain fort à fa voix des antres de Lemnos,
Et du Xante effrayé vient embraser les flots.
Pallas eft oppofée au frère de Bellone;
Et le fils de Maya combat contre Latone.
L'Olympe retentit du bruit de leurs débats;
Jupiter prend la foudre; elle part en éclats;
Et la voûte des Cieux chancelle fur nos têtes.
Le Souverain des Mers foulève les tempêtes;
Les flots en mugiffant répondent à leurs cris,
Et laiffent entrevoir les gouffres de Thétis.
Les tourbillons errans fe heurtent, s'applatiffent;
De leurs chocs véhémens les Poles retentiffent.
Phébus à fes courfiers abandonne fon char.
Chaque Afre vagabond roule au gré du hazard.
Tous les Vents échappés de leur prifon obfcure,
De tumulte & d'horreur rempliffent la Nature.
La Terre eft ébranlée & fent fléchir fes gonds.
Les Chênes orgueilleux qui couronnent les monts,
Jufqu'à leurs troncs émus courbent leur tête altière.
L'Enfer ouvre fon fein aux traits de la lumière;
Le Stix fufpend fon cours; Pluton épouvanté
S'élance de fon trône en voyant la clarté.

Tandis qu'en ce combat leur valeur se déploie ,
Ombriel palpitant de fureur & de joie ,
Leur applaudit de l'aile , & du haut d'un miroir
Dans ce trouble croissant admire son pouvoir.
Les Sylphes appuyés sur les brins d'une aigrette ,
Portent de tous côtés une vue inquiète ,
Observent le péril , & dans les deux partis
Raniment des Guerriers les efforts ralentis.

Talestris cependant, respirant le carnage ,
S'ouvre à travers les morts un pénible passage.
Sa vue à deux Héros donne un trépas subit :
L'un est un Petit-Maitre , & l'autre un Bel-Esprit :
L'un expire en chanson , l'autre par métaphore.
Cruelle ! je suis mort , quoique je vive encore ,
Dit l'un : sur un fauteuil , il s'allonge pâmé.
L'autre chante ces mots , l'œil à demi-fermé :
Que vos yeux sur les cœurs ont un cruel empire !
Que leurs traits sont mortels ! . . . Il se tait , il expire.
Tel des chants les plus doux le Cygne avant sa mort ,
Du Méandre charmé fait retentir le bord.
De Plume , ce Guerrier de qui la renommée
De l'un à l'autre Pole en tous lieux est semée ,
Pour désarmer Doris s'avance plein d'orgueil :
Cloé qui marche à lui le blesse d'un coup d'œil ;
Le Palais retentit de ses cris de Victoire :
Mais de l'avoir blessé c'est assez pour sa gloire ;

A l'illustre Vaincu le doux Vainqueur sourit ;
Et ce souris flatteur à l'instant le guérit.

Cependant Jupiter du haut de l'Empirée
Elève dans les airs sa balance dorée ;
Il y met d'un côté l'esprit de nos Marquis ;
De l'autre , les cheveux que l'un d'eux a conquis.
La balance est d'abord chancelante , incertaine ;
Mais enfin l'esprit cède , & la Boucle l'entraîne.

Bélinde se présente , & lance au Ravisseur ,
Pour la première fois , un regard de fureur.
Le Marquis à ses coups vient s'exposer lui-même ;
Trop heureux de mourir des mains de ce qu'il aime.
Du premier coup de doigt il se voit renversé ;
De tabac dans ses yeux un torrent est versé ;
Le malin Ombriel dirige cette nue ;
Le Héros étourdi touffe , pleure , éternue ;
La salle en retentit. Cède au fort qui l'attend ,
S'écrie alors Bélinde ; en ses mains à l'instant
Brille une éguille d'or (1), précieuse antiquaille ;
Son bifaïeul jadis la portoit en médaille ;
Mais lorsque ce Héros descendit au cercueil ,
Sa veuve , pour orner sa ceinture de deuil ,
En Boucle transforma ce monument Gothique ;
Elle fit de la Boucle un grelot magnifique ,

(1) La généalogie de cette éguille est une critique de quelques endroits de l'Iliade ; & c'est-là , je crois , son plus grand mérite.

Qui de sa jeune enfant embellit le hochet ;
Le grelot à son tour fut mis dans le creuset ,
Et transformé lui-même en une longue éguille ,
Dont la veuve à sa mort fit présent à sa fille.
Long-tems à ses cheveux celle-ci la porta ;
Et par les droits du sang Bélinde en hérita.

Cesse , dit le Marquis , ennemie orgueilleuse ,
Cesse de t'applaudir de ma chute honteuse.
Un plus heureux que moi doit être ton vainqueur.
Non , l'aspect de la mort n'étonne point mon cœur :
Mais si je meurs , hélas ! tu me seras ravie :
Fais-moi brûler d'amour ; mais laisse-moi la vie :
Mes pleurs ne sauroient-ils fléchir ta cruauté ?
Rends la Boucle , répond l'implacable Beauté.
La voûte retentit de ses clameurs terribles.
Avec moins de fureur & de cris moins horribles ,
Le Barbare Othello demandoit ce mouchoir ,
La source de son crime & de son désespoir.

Mais que l'ambition est souvent abusée !
Que de vainqueurs , après une conquête aisée ,
Ont vu leurs vains lauriers arrachés de leur main !
Cette Boucle , le fruit d'un coupable larcin ,
Conservée un instant au prix de tant de peines ,
Disparoît & s'échappe à leurs recherches vaines.
Dans les mains d'un mortel ce trésor profané ,
A rester parmi nous n'étoit point destiné.

Tout ce qui sans retour est perdu sur la Terre ,
La Lune dans son sein le recueille & l'enferme.
Là dans des vases d'or on prend soin d'enfermer
L'esprit des Conquérans trop prompt à s'enflammer.
Dans un riche cristal est l'esprit des Poètes ,
Et celui des Marquis dans de petites boîtes ;
On y trouve des cœurs d'un même trait blessés ,
Qu'enchaînent d'un ruban les nœuds entrelassés.
Là sont des Courtisans les promesses stériles ,
Et les regards quêteurs des Coquettes habiles ;
Les pleurs d'un Héritier qui perd son bienfaiteur ,
La foi d'un Petit-Maitre & l'encens d'un Flateur.
Là pour les mouchérons on trouve des volières ;
L'Araignée & la Puce y vivent prisonnières.
On y voit un amas d'Insectes desséchés ,
Des Climats étrangers avec soin recherchés.
Là sont tous les trésors de nos Naturalistes ,
Et les raisonnemens de nos froids Nouvellistes.
On dit que ces cheveux à la Terre enlevés
Dans ce beau magasin sont aussi conservés.
Mais , croyez-en ma Muse ; à la voûte azurée
Elle vit attacher cette Boucle sacrée.
Seule elle l'aperçut ; une Divinité
Pouvoir seule observer son vol précipité.
C'est ainsi qu'autrefois le fortuné Procle
Seul au séjour des Dieux vit s'élever Romule.

Cette Boucle changée en Astre lumineux ,
Dans sa course enflammée étale ses cheveux ,
Et répand dans les airs la clarté la plus pure.
Jadis de Bérénice on vit la chevelure ,
Avec un moindre éclat , épancher ses rayons ;
Et tracer dans les Cieux de moins vastes sillons.
Les Sylphes qui de l'œil la suivoient dans sa route ,
Tandis qu'elle approchoit de la céleste voûte ,
La voyoient par degrés briller de feux plus vifs.
A contempler son cours nos Seigneurs attentifs
Dans le Pare , à l'envi , par de tendres cantiques ,
Viendront tous saluer ses rayons sympathiques.
Les Amans fortunés la prendront pour Vénus ;
Ils viendront l'implorer par des vœux à Tidis
Sur les tranquilles bords du Lac de Rosamonde.
Quand la sérénité régnera dans le Monde ,
Des yeux de Galilée empruntant le secours ,
Partridge (1) de cet Astre observera le cours ;
Et les doctes calculs de ce grand Astronome
Fixeront les destins de Louis & de Rome.

O toi ! dont cette perte excite les douleurs ,
Cesse , jeune Beauté , de répandre des pleurs.
De l'Olympe aujourd'hui l'ornement & la gloire ,
Cette Boucle à jamais consacra ta mémoire.

(1) Dans ses Almanacs , il prédisoit tous les ans la mort du Pape & de Louis XIV.

Ce qui te reste eneor de ces cheveux charmans ,
N'embellit tes attraits que pour quelques momens.
Après que de tes yeux les flèches invincibles
Auront causé la mort aux cœurs les moins sensibles ,
Tu dois mourir toi-même ; & quand un voile affreux
Aura fait éclipser ces Astres lumineux ,
Qu'on verra tes cheveux trainés dans la poussière ,
La Boucle avec éclat parcourant sa carrière ,
Remplira l'Univers de ton nom immortel ;
Et les Siècles futurs le liront dans le Ciel.



LE TEMPLE
DE
LA RENOMMÉE.



THE TEMPLE OF FAME.

IN that soft season, when descending show'rs
Call forth the greens, and wake the rising flow'rs;
When op'ning buds salute the welcome day,
And earth relenting feels the genial ray;
As balmy sleep had charm'd my cares to rest,
And love itself was banish'd from my breast,
(What time the morn mysterious visions brings,
While purer slumbers spread their golden wings)
A train of phantoms in wild order rose,
And join'd, this intellectual scene compose.

I stood, methought, betwixt earth, seas, and skies;
The whole creation open to my eyes:
In air self-balan'd hung the globe below,
Where mountains rise and circling oceans flow;
Here naked rocks, and empty wastes were seen,
There tow'ry cities, and the forests green:



LE TEMPLE DE LA RENOMMÉE.

DANS cette saison aimable , où de fécondes pluies invitent la verdure & les fleurs naissantes à sortir du sein de la terre , où la rose épanouie pare le triomphe de l'Aurore , où la terre reçoit avec ardeur les propices influences du soleil , un sommeil tranquille avoit calmé mes soucis ; l'amour même étoit banni de mon cœur. Quel tems peut produire des visions plus mystérieuses ? C'est alors que les songes les plus purs étendent sur nous leurs ailes dorées. Mille idées se présentèrent confusément à mon imagination ; & réunies , elles composèrent ce tableau intellectuel.

Il me sembloit que j'étois placé entre la Terre ; les Mers & les Cieux ; tout le système de l'Univers se découvroit à mes regards. Balancé dans les airs par son propre poids , le globe de la Terre étoit suspendu ; les montagnes s'élevoient sur sa surface ; le vaste Océan l'enveloppoit de ses ondes.

Here failing ships delight the wand'ring eyes ;
There trees , and inter-mingled temples rise :
Now a clear sun the shining scene displays ,
The transient landscape now in clouds decays.

O'er the wide Prospect as I gaz'd around ,
Sudden I heard a wild promiscuous sound ,
Like broken thunders that at distance roar ,
Or billows murm'ring on the hollow shore :
Then gazing up , a glorious pile beheld ,
Whose tow'ring summit ambient clouds conceal'd.
High on a rock of Ice the structure lay ,
Steep it's ascent , and slipp'ry was the way ;
The wondrous rock like Parian marble shone ,
And seem'd , to distant sight , of solid stone.
Inscriptions here of various names I view'd ,
The greater part by hostile time subdu'd ;
Yet wide was spread their fame in ages past ,
And Poets once had promis'd they should last.
Some fresh engrav'd appear'd of Wits renown'd ;
I look'd again , nor could their trace be found.
Critics I saw , that other names deface ,
And fix their own , with labour , in their place :
Their own , like others , soon their place resign'd ,
Or disappear'd , and left the first behind.

Ici je découvrois d'arides rochers , des vuides immenses , des Villes ornées de Tours & de vertes forêts ; là vogueoient des vaisseaux qui formoient un spectacle varié ; ici s'élevoient de concert les arbres & les temples : tantôt un beau Soleil embellissoit cette scène brillante ; tantôt ce tableau passager s'obscurcissoit & se perdoit dans un nuage.

Je contemplois fixement ces différens objets , lorsque tout-à-coup mon oreille est frappée d'un bruit confus , semblable aux éclats du tonnerre qui gronde au loin , ou au fracas des vagues mugissantes qui se brisent contre le rivage. Surpris , j'apperçois un édifice superbe , dont le sommet se perdoit dans les nues ; un rocher de glace lui servoit de fondement ; l'abord en étoit difficile & dangereux. Ce rocher merveilleux brilloit comme le beau marbre de Paros , & sembloit , dans l'éloignement , être d'une pierre solide. J'y remarquai les inscriptions de plusieurs noms : la plupart avoient été effacés par la main ennemie du tems. Cependant le bruit de ces noms avoit été répandu au loin dans les siècles passés ; & les Poëtes leur avoient promis une durée éternelle. Quelques caractères me parurent gravés nouvellement ; je voulus les considérer une seconde fois ; & je ne pus pas même en découvrir la trace. Je vis des Cri-

Nor was the work impair'd by storms alone,
 But felt th' approaches of too warm a sun:
 For Fame, impatient of extremes, decays
 Not more by Envy than excess of Praise.
 Yet part no injuries of heav'n could feel,
 Like crystal faithful to the graving steel:
 The rock's high summit, in the temple's shade,
 Nor heat could melt, nor beating storm invade.
 Their names inscrib'd unnumber'd ages past
 From time's first birth, with time itself shall last;
 These ever new, nor subject to decays,
 Spread, and grow brighter with the length of days.

So Zembla's rocks (the beauteous work of frost;
 Rife white in air, and glitter o'er the coast:
 Pale suns, unfelt, at distance roll away,
 And on th' impassive ice the lightnings play;
 Eternal snows the growing mass supply,
 Till the bright mountains prop th' incumbent sky:

tiques

riques qui bifoient les noms des autres , & y fubftituoient les leurs avec bien de la peine ; mais bientôt leurs propres noms difparoiffoient ; & l'on voyoit renaître à leur place ceux qu'ils avoient effacés. Ce n'étoient pas feulement les tempêtes qui altéroient ces infcriptions ; mais les rayons du Soleil trop ardent leur étoient auffi funeftes ; car la Renommée redoute les deux extrêmes ; l'envie & la louange outrée lui portent des coups également dangereux : cependant une partie de ces noms ne fouffroit aucune atteinte des injures de l'air , femblable au cryftal qui conférve fidèlement l'empreinte du burin. Le haut du rocher , que le Temple couvroit de fon ombre , étoit impénétrable aux chaleurs & aux tempêtes. Là des noms infcrits depuis des fiècles innombrables , depuis la naiffance des tems , fubfifteront autant que les tems mêmes : toujours nouveaux , ils ne font point fujets au changement ; leur éclat augmentera avec leur durée.

Tels les rochers de la Zemble , ces ouvrages merveilleux des frimats & des Aquilons , élèvent une cime blanche dans les airs , & brillent fur les côtes ; le Soleil pâle & fans force s'en éloigne ; & fes rayons impuiffans exercent en vain leur activité fur cette glace infenfible. Des neiges éternelles

As Atlas fix'd, each hoary pile appears,
The gather'd winter of a thousand years.

On this foundation Fame's high temple stands:
Stupendous pile! not rear'd by mortal hands.
Whate'er proud Rome or artful Greece beheld,
Or elder Babylon, its frame excell'd.

Four faces had the dome, and ev'ry face
Of various structure, but of equal grace:
Four brazen gates, on columns lifted high,
Salute the diff'rent quarters of the sky.
Here fabled Chiefs in darker ages born,
Or Worthies old, whom arms or arts adorn,
Who cities rais'd, or tam'd a monstrous race:
The walls in venerable order race.
Heroes in animated marble frown,
And Legislators seem to think in stone.

Westward, a sumptuous frontispiece appear'd,
On Doric pillars of white marble rear'd,

entretiennent ces masses énormes, dont chacune semble être un nouvel Atlas. Elles sont le produit accumulé de mille ans d'hiver.

Tels sont les fondemens sur lesquels est assis le Temple de la Renommée : édifice étonnant, & qui n'est pas l'ouvrage des foibles Mortels. Tout ce que l'orgueilleuse Rome, ce que la Grèce ingénieuse, ce que l'ancienne Babylone ont le plus admiré, est effacé par cette structure merveilleuse.

Le Temple a quatre faces (1) : chacune est d'une architecture différente, mais d'une égale beauté. Quatre portes de bronze soutenues par de hautes colonnes, regardent les quatre parties du Monde : là se voient ces anciens Chefs des Nations, nés dans des siècles plus obscurs, ces hommes révéérés qu'ont illustré les Armes ou les Arts, qui ont bâti des Villes, poli ou civilisé les hommes sauvages ; ils décorent les quatre murailles extérieures du Temple ; les Héros semblent encore épris de la gloire, dans le marbre qui les représente ; & les Législateurs paroissent y méditer des Loix.

A l'Occident se voit un frontispice magnifique,

(1) L'Auteur représente ces faces comme tournées vers les quatre points de l'horison, pour marquer que tous les Peuples de la Terre peuvent être également admis dans le Temple de la Renommée.

Crown'd with an architrave of antique mold ,
And sculpture rising on the roughen'd gold.
In shaggy spoils here Theseus was beheld ,
And Perseus dreadful with Minerva's shield :
There great Alcides stooping with his toil ,
Refts on his club , and holds th' Hesperian spoil.
Here Orpheus sings ; trees moving to the sound
Start from their roots , and form a shade around :

Amphion there the loud creating lyre
Strikes and beholds a sudden Thebes aspire !
Cithæron's echoes answer to his call ,
And half the mountain rolls into a wall :
There might you see the length'ning spires ascend ,
The domes swell up , the wid'ning arches bend ,
The growing tow'rs , like exhalations rise ,
And the huge columns heave into the skies.

The Eastern front was glorious to behold ,
With di'mond flaming , and Barbaric gold.
There Ninus shone , who spread th' Assyrian fame ,
And the great founder of the Persian name :

formé par des colonnes de marbre blanc qui sont d'ordre Dorique (1), & couronnées d'un architrave à l'anrique ; la sculpture est en relief sur un ormat. Là vous eussiez admiré Thésée couvert de la déponille d'une bête fauve , le terrible Persée armé du bouclier de Minerve : ici le grand Alcide , courbé sous le poids de ses travaux (2) , se repose sur sa massue , & tient les pommes d'or du Jardin des Hespérides : là Orphée chante ; sensibles aux accens de sa voix , les arbres quittent leurs places , s'approchent , & le couvrent de leur ombre.

Amphion fait entendre sa lyre miraculeuse ; à ses accords Thèbes paroît ; les échos du Cythéron répondent à sa voix (3) ; les rochers se détachent des montagnes voisines. De leurs masses vous pourriez voir s'élever des pyramides immenses , de vastes édifices paroître , des arcades se former , des tours monter comme les exhalaisons de la Terre , & de hautes colonnes s'élancer jusqu'aux Cieux.

La façade orientale brilloit du feu des diamans & de l'éclat de l'or. Là se présentoient Ninus qui répandit dans l'Univers la réputation de l'Assyrie , & Cyrus le Grand , fondateur de l'Empire des Perses.

(1) Cet Ordre étoit particulièrement consacré aux Héros.

(2) C'est la figure de l'*Hercule* du Palais *Farnèse*.

(3) Montagne de la *Béotie* dont *Thèbes* est la Capitale.

There in long robes the royal Magi stand,
Grave Zoroaster waves the circling wand,
The sage Chaldeans tob'd in white appear'd,
And Brachmans, deep in desert woods revet'd.
These stop'd the moon, and call'd th' unbody'd shades
To midnight banquets in the glimm'ring glades;
Made visionary fabricks round them rise,
And airy spectres skim before their eyes:
Of Talismans and Sigils knew the pow'r,
And careful watch'd the Planetary hour.
Superior, and alone, Confucius stood,
Who taught that useful science, to be good,

Auprès d'eux étoient les Mages avec leurs symarres traînantes (1) : le grave Zoroastre (2) traçant avec sa baguette des cercles mystérieux ; les sages Caldéens (3) en robes blanches , & les Brachmanes si révéérés dans le fond de leurs forêts. Ils arrêtoient la Lune dans son cours , appelloient les Ombres à leurs banquets nocturnes , faisoient paroître tout-à-coup des édifices phantastiques , & voltiger les Génies devant eux. Ils connurent la vertu des amulettes & des talismans ; ils observoient avec soin l'heure du coucher & du lever des Planètes. Seul & supérieur à tous les autres , se distinguoit Confucius , qui enseigna aux mortels la science utile d'être vertueux (4).

(1) Les Mages enseignoient autrefois les préceptes de la sagesse , & la connoissance des choses divines. La Magie, suivant *Platon* , n'étoit que *θεῖον δαιμόνιον* , le culte des Dieux. Suivant *Suidas* , les Mages étoient les Philosophes & les amis des Dieux.

(2) *Zoroastre* est regardé comme le premier Mage. Voyez les sentimens différens sur *Zoroastre* dans *Pline* , l. 3 , ch. 1 .

(3) Selon *M. Huet* , ce fut un Berger *Caldéen* qui enseigna aux *Egyptiens* & aux *Grecs* , l'origine & la formation de l'Univers.

(4) *Confucius* , le Législateur des *Chinois* , vivoit environ 544 avant J. C. Voyez le Livre IV. de l'Histoire de la *Chine* du Père *Martini* , & la Préface du R. P. *Couplet* Jésuite , sur *Confucius*.

But on the South, a long majestic race
Of Ægypt's Priests the gilded niches grace,
Who measur'd earth, describ'd the starry spheres,
And trac'd the long records of lunar years.
High on his car Sesostris struck my view,
Whom scepter'd slaves in golden harness drew:
His hands a bow and pointed jav'lin hold:
His giant limbs are arm'd in scales of gold.
Between the statues Obelisks were plac'd,
And the learn'd walls with Hieroglyphics grac'd.

Of Gothic structure was the Northern side,
O'erwrought with ornaments of barb'rous pride.
There huge Colosses rose, with trophies crown'd,
And Runic characters were grav'd around.

A l'exposition du Midi , la famille auguste & nombreuse des Prêtres d'Egypte étoit assise dans des niches dorées (1). Ce sont eux qui ont mesuré la Terre , qui ont décrit les Sphères étoilées , & qui ont tracé les périodes des Années lunaires. Sésostris étonnoit sur son char , traîné par des Rois esclaves , revêtus des marques de leur première dignité , & enharnachés d'or ; sa main étoit armée d'un arc & d'un javelot ; son corps gigantesque étoit couvert de lames d'or (2). Des obélisques audacieux étoient placés entre les statues ; & de savans hiéroglyphes ornoient les murs.

Le côté du Septentrion offroit une structure Gothique , surchargée d'ornemens barbares : ses hautes colonnes étoient couronnées de trophées ; & des caractères Runiques se lisoient à l'entour (3).

(1) Tout le monde sait que les Prêtres d'Egypte tenoient le premier rang après les Rois , & qu'ils étoient les dépositaires de la Religion & des Sciences. *Hérodote*, l. 2.

(2) *Hérodote*, Liv. II. décrit de cette manière la statue de *Sésostris* ; elle subsistoit encore de son tems. Sur ce même *Sésostris*, voyez *Diod. de Sicile*, l. 2.

Lucain en parle ainsi, Liv. 10.

Venit ad occasum mundique extrema Sesostris ,

Qui Pharios currus Regum cervicibus egit.

(3) C'étoient les lettres dont se servoient les anciens *Goths*, *Danois* & autres Peuples du Septentrion. Ces caractères étoient mystérieux , comme les hiéroglyphes des Prêtres *Egyptiens*.

There fate Zamolxis with erected eyes,
And Odin here in mimic trances dies.
There on rude iron columns, smear'd with blood,
The horrid forms of Scythian heroes stood,
Druids and Bards (their once loud harps unstrung)
And youths that dy'd to be by Poets sung.
These and a thousand more of doubtful fame,
To whom old fables gave a lasting name,
In ranks adorn'd the Temple's outward face;
The wall in lustre and effect like glass,
Which o'er each object casting various dyes,
Enlarges some, and others multiplies:
Nor void of emblem was the mystic wall,
For thus romantic Fame increases all.

Là est assis Zamolxis , les yeux élevés vers le Ciel (1) ; ici Odin se pâme & affecte des extases prophétiques (2). Des bafes de fer grossier , teintes de sang , portoient ces Héros cruels de la Scythie ; les Druides , les Bardes (leurs harpes autrefois si éclatantes étoient sans cordes) & les jeunes Héros qui s'étoient exposés à la mort , dans l'espérance d'être chantés par les Poètes (3). Ceux-ci & mille autres d'une réputation assez incertaine , & auxquels les vieilles Chroniques ont accordé un nom immortel , étoient rangés autour de la partie extérieure du Temple. La muraille transparente étoit encore chargée d'emblèmes , & formoit une glace qui par des rayons de lumières différemment réflé-

(1) *Zamolxis* , disciple de *Pythagore* , accompagna ce Philosophe dans son voyage en *Egypte* ; il enseigna le premier aux *Scythes* l'immortalité de l'ame. *Hérod. l. 4.*

(2) *Odin* ou *Woden* , le grand Législateur des *Goths* ; il étoit sujet à des accès d'épilepsie ; & il fit accroire à ses Sectateurs , que c'étoit alors que le Ciel lui inspiroit ses Loix. C'est à lui qu'on attribue l'invention des Caractères Runiques.

(3) Les sujets des Vers de ces anciens Poètes étoient le récit des actions hardies & martiales de leurs Guerriers , les éloges de leurs Braves qui avoient été tués dans les combats. On se régaloit ordinairement de ces chansons les jours de fêtes , ou dans les assemblées des jeunes gens , pour leur inspirer des sentimens de valeur.

The Temple shakes, the founding gates unfold,
Wide vaults appear, and roofs of fretted gold:
Rais'd on a thousand pillars, wreath'd around
With laurel-foliage, and with eagles crown'd:
Of bright, transparent beryl were the walls,
The freezes gold, and gold the capitals:
As heav'n with stars, the roof with jewels glows,
And ever-living lamps depend in rows.

Full in the passage of each spacious gate,
The sage Historians in white garments wait:
Grav'd o'er their seats the form of Time was found,
His scythe revers'd, and both his pinions bound.

Within stood Heroes, who thro' loud alarms
In bloody fields pursu'd renown in arms.
High on a throne with trophies charg'd, I view'd
The Youth that all things but himself subdu'd:

chis, aggrandissoit quelques objets, & en multiplioit d'autres : car c'est ainsi que la Renommée donne à toutes choses l'empreinte du merveilleux.

Le Temple s'ébranle ; les portes s'ouvrent avec un bruit éclatant ; des voûtes immenses s'offrent aux yeux ; des combles ornés d'or haché, sont portés par mille colonnes décorées de branches de lauriers, & surmontées par des Aigles. Les murs sont de bérils transparens, les frises d'or, aussi bien que les chapiteaux. Le nombre des étoiles qui embellissent le firmament, est moins grand que celui des pierres précieuses qui brillent aux voûtes de ce Temple : des lampes éternelles, suspendues de toute part avec ordre, versent des torrens de lumière.

A l'entrée de chaque porte sont placés les sages Historiens, vêtus de robes blanches : on voit gravée sur leurs sièges la figure du Temps ; mais sa faux est renversée ; & le destin lui rend ses ailes inutiles.

Plus avant sont les Héros, qui au milieu des alarmes ont cueilli des lauriers dans des champs ensanglantés. Je vis sur un Trône chargé de trophées, ce jeune Héros (1) qui vainquit tout l'Uni-

(1) *Alexandre* se fit représenter dans ses médailles avec des cornes sur la tête, se disant fils de *Jupiter Ammon*, qui étoit

His feet on sceptres and tiara's trod,
And his horn'd head bely'd the Libyan God.
There Cæsar, grac'd with both Minerva's, shone;
Cæsar, the world's great master, and his own:
Unmov'd, superior still in ev'ry state,
And scarce detested in his Country's fate.
But chief were those, who not for empire fought,
But with their toils their people's safety bought:
High o'er the rest Epaminondas stood:
Timoleon, glorious in his brother's blood;
Bold Scipio, saviour of the Roman state:
Great in his triumphs, in retirement great:

vers , excepté lui-même ; ses pieds fouloient les Sceptres & les Thiares (1) ; & sa tête ornée de cornes , annonçoit le fils prétendu du Dieu de Lybie (2). J'y vis aussi César favorisé par la savante & guerrière Pallas , inébranlable , toujours supérieur à tous les évènements ; César maître du Monde & de lui-même , & que la tyrannie n'a rendu qu'à peine odieux. Là tenoient le premier rang , ceux qui n'avoient point combattu pour conquérir des Empires , mais dont les pénibles travaux avoient procuré l'abondance & la sûreté à leurs peuples. Epaminondas étoit élevé au dessus de tous les autres ; à ses côtés étoient Timoléon (3) glorieusement

peint, dit *Quint-Curce*, liv. 4, sous la figure d'un béliet. *Jovis filium non tantum se, sed etiam credi volebat.* *Quint-Curce*, liv. 8.

(1) La Thiare étoit une Couronne particulière aux Princes *Asiatiques*.

(2) L'orgueilleux désir de passer pour le fils de *Jupiter Ammon*, le détermina à porter les cornes de ce Dieu, & à les faire graver sur ses médailles ; ce qui fut imité par quelques-uns de ses Successeurs.

(3) *Timoléon*, d'une des plus illustres familles de *Corinthe*, avoit un frère nommé *Timophane*, qu'il aimoit tendrement, & auquel il sauva la vie dans un combat, en exposant la sienne. Ce même frère s'étant rendu le Tiran de sa Patrie, *Timoléon* voulut le ramener à son devoir ; mais voyant que les remontrances & les menaces mêmes ne pouvoient vaincre la dureté

And wise Aurelius, in whose well-taught mind
With boundless pow'r unbounded virtue join'd,
His own strict judge, and patron of mankind.



Much-suffering heroes next their honours claim ;
Those of less noisy, and less guilty fame,
Fair Virtue's silent train : supreme of these
Here ever shines the godlike Socrates :
He whom ungrateful Athens could expell,
At all times just, but when he sign'd the Shell :
Here his abode the martyr'd Phocion claims,
With Agis, not the last of Spartan names :

ouvert

couvert du sang de son frère ; Le brave Scipion , conservateur de la République Romaine , grand dans ses triomphes , plus grand encore dans la retraite ; & le sage Marc - Aurèle , dont l'esprit éclairé par les lumières de la Philosophie , fut unir à un pouvoir illimité des vertus sans bornes , ce Juge si sévère à lui-même , & le père du Genre-humain (1).

D'autres Héros réclamoient les honneurs qui leur étoient dûs ; ils avoient acquis une gloire moins bruyante & moins coupable ; le cortège des vertus modestes marchoit sur leurs pas. A leur tête brilloit Socrate , ce mortel semblable à un Dieu : venoient ensuite Aristide , que l'ingrate Athènes condamna à l'exil (2) , & qui fut juste dans tous

de ce cœur livré à l'ambition , il fit assassiner son frère en sa présence par deux de ses amis & de ses proches. *Plutarque. Corn. Nep.*

(1) *Marc-Aurèle* régna vers l'an 161. de J. C. ; & ce Prince a été le meilleur de tous les Empereurs Romains : il nous a laissé un Livre de Réflexions morales , qui est admirable , & au-dessus de tout ce qui a jamais été fait en ce genre.

(2) *Themistocle* , jaloux de la réputation d'*Aristide* , aigrit l'esprit des Athéniens contre lui , & le fit condamner à l'exil. Dans cette sorte de jugement, les Citoyens donnoient leurs suffrages , en écrivant le nom de l'accusé sur une coquille , appelée en Grec *ostrakon*. Un Payfan , qui ne connoissoit pas mên-

Unconquer'd Cato shews the wound he tore ,
And Brutus his ill Genius meets no more.

But in the centre of the hallow'd choir ,
Six pompous columns o'er the rest aspire ;
Around the shrine itself of Fame they stand ,
Hold the chief honours , and the fane command.
High on the first, the mighty Homer shone ;
Eternal adamant compos'd his throne ;
Father of verse ! in holy fillets drest ,
His silver beard wav'd gently o'er his breast ;
Tho' blind , a boldness in his looks appears ;
In years he seem'd , but not impair'd by years.

les tems , excepté lorsqu'il écrivit lui-même son nom sur la coquille de l'Ostracisme ; Phocion , le Martyr de son amour pour sa patrie (1) ; Agis , cet illustre & infortuné Roi de Sparte (2) ; l'indomptable Caton y montre sa blessure qu'il déchire encore ; & Brutus n'y rencontre plus son mauvais Génie.

Au centre de ce Temple sacré , six colonnes s'élèvent avec pompe au-dessus de toutes les autres ; elles environnent le sanctuaire de la Renommée. Sur la première brilloit le grand Homère ; son trône étoit composé de diamans éternels. Illustre père de la Poésie ! je te vis revêtu d'une robe sacrée : ta barbe d'argent flotloit avec grace sur ton sein. Tout aveugle qu'il étoit , une noble hardiesse animoit sa physionomie : il paroissoit âgé ; & les années n'avoient point outragé sa verte vieil-

me *Aristide* , ne sachant point écrire , le pria de mettre le nom d'*Aristide* sur sa coquille. *Aristide* prit la coquille , y écrivit son nom & la lui rendit. *Plut. Corn. Nep.*

(1) *Phocion* déplut au Peuple *Athénien* , parce qu'il s'opposoit au désir que ce Peuple avoit de faire la guerre. Il fut condamné à mourir : *in quo* , dit *Cornelius Nepos* , *tantum fuit odium multitudinis , ut nemo ausus sit eum liber sepelire.*

(2) *Agis* , Roi de Sparte , fut mis à mort par son beau-père *Léonide*. Les détails de sa mort attendrissent & intéressent pour ce jeune Héros. *Plut.*

The wars of Troy were round the Pillar seen :
Here fierce Tydides wounds the Cyprian Queen ;
Here Hector glorious from Patroclus' fall ,
Here dragg'd in triumph round the Trojan wall :
Motion and life did ev'ry part inspire ,
Bold was the work , and prov'd the master's fire ;
A strong expression most he seem'd t'affect ,
And here and there disclos'd a brave neglect.

A golden column next in rank appear'd ,
On which a shrine of purest gold was rear'd ;
Finish'd the whole , and labour'd ev'ry part ,
With patient touches of unweary'd art :
The Mantuan there in sober triumph sat ,
Compos'd his posture , and his look sedate :
On Homer still he fix'd a rev'rend eye ,
Great without pride , in modest majesty.
In living sculpture on the sides were spread
The Latian Wars , and haughty Turnus dead ;
Eliza stretch'd upon the fun'ral pyre ,
Æneas bending with his aged fire :
Troy flam'd in burning gold , and o'er the throne
ARMS AND THE MAN in golden cyphers shone.

lesse. Autour de la colonne étoient gravées les guerres de Troye. Là le fier Diomède blesse la Reine de Cythère ; Hector se glorifie de la mort de Patrocle , & est lui-même ensuite traîné en triomphe autour des murs d'Ilion. Chacun de ces tableaux respiroit le mouvement & la vie ; l'ouvrage étoit hardi & caractérisoit tout le feu de l'Artiste : il sembloit n'avoir eu principalement en vue que la force de l'expression ; & l'on entrevoyoit çà & là les négligences audacieuses du génie.

Tout auprès , une autre colonne d'or servoit de base à un trône , qui étoit aussi de l'or le plus pur. L'ouvrage en étoit fini ; un ciseau savant & infatigable l'avoit travaillé. Ce trône étoit occupé par le Poète de Mantoue ; il jouissoit sagement de son triomphe ; son maintien étoit grave , & son regard tranquille. Grand sans orgueil , majestueux avec modestie , il avoit un œil respectueux sans cesse attaché sur Homère ; une sculpture vivante représentoit sur l'arrondissement de la colonne les guerres du Latium , le fier Turnus mordant la poussière , l'infortunée Didon étendue sur le fatal bucher , Enée courbé sous le poids de son père : Troye paroissoit toute en flammes sur un fond d'or éblouissant ; & sur le haut du trône se lisoit cette

Four swans sustain a car of silver bright,
With heads advanc'd, and pinions stretch'd for flight;
Here, like some furious prophet, Pindar rode,
And seem'd to labour with th' inspiring God.
Across the harp a careless hand he flings,
And boldly sinks into the sounding strings.
The figur'd games of Greece the column grace,
Neptune and Jove survey the rapid race.
The youths hang o'er their chariots as they run;
The fiery steeds seem starting from the stone;
The champions in distorted postures threat;
And all appear'd irregularly great.

Here happy Horace tun'd th' Ausonian lyre
To sweeter sounds, and temper'd Pindar's fire;

inscription gravée en caractères d'or : *Je chante les combats & ce Héros* (1).

Quatre Cygnes soutiennent un char d'argent ; leurs têtes sont avancées , & leurs ailes déployées , comme s'ils alloient prendre leur essor. Semblable à un Prophète inspiré, Pindare étoit monté sur ce char ; & il sembloit fatigué par le Dieu qui l'agitoit (2). Sans autre règle que l'impétuosité de son génie , il promenoit rapidement sa main sur la lyre ; pénétré d'un divin enthousiasme , il étonnoit par ses sons sublimes. Les Jeux de la Grèce étoient représentés sur la colonne. Neptune & Jupiter sont attentifs ; ils considèrent les chars qui s'élancent dans la Carrière Olympique ; leurs jeunes Conducteurs se penchent sur le timon ; les coursiers volent avec rapidité ; ils blanchissent le mors de leur écume. Les Champions prennent mille attitudes différentes ; la crainte & l'espérance les animent tour à tour. Tous ces objets paroissent grands & irréguliers.

Ici l'heureux Horace accoutume la lyre d'Ausonie à répéter des sons plus doux , & tempère le feu de

(1) *Arma , virumque cano* , *Æn.* I. 5.

(2) *Pindare* est représenté assis dans un char , par allusion aux courses de Chariots qu'il a célébrées dans ses Odes. Les Cygnes sont des emblèmes de la Poésie ; & l'essor qu'ils vont prendre marque la sublimité du génie de *Pindare*.

Pleas'd with Alcæus' manly rage t' infuse
The softer spirit of the Sapphic Muse.
The polish'd pillar diff'rent sculptures grace :
A work outlasting monumental brass ,
Here smiling Loves and Bacchanals appear ,
The Julian star , and great Augustus here.
The Doves that round the infant poet spread
Myrdes and bays , hung hov'ring o'er his head.

Here in a shrine that cast a dazzling light,
Sate fix'd in thought the mighty Stagirite :

Pindare. Il connut l'art d'unir, par un charmant accord, les mâles transports d'Alcée aux chansons tendres & passionnées de Sapho. Différens morceaux de sculpture décorent cette colonne, monument immortel dressé à la gloire de ce beau génie (1) ! On y voit la troupe riante des Amours, les fêtes de Bacchus, l'étoile de Jules, le grand Auguste, & les colombes, qui couvrant de leurs aîles Horace encore enfant, entrelacèrent sur sa tête des myrtes & des lauriers (2).

Plus loin étoit assis sur un trône qui jettoit une lumière éclatante, le Philosophe de Stagyre (3) :

- (1) *Exegi monumentum ære perennius ,
Quod non imber edax aut aquilo impotens
Possit diruere , aut innumerabilis
Annorum series , & fuga temporum.*

Hor. 3. Od. XXX.

- (2) Allusion à plusieurs Odes d'Horace, *Bacchum in remotis*, &c. *Micat inter omnes Julium Sidus*, &c. *Erycina ridens*, *quam Jocus circumvolat & Cupido*, &c.

*Me fabulosa Vulture in Appulo ,
Altriciis extrà limen Apulia ,
Ludo fatigatumque somno ,
Fronde novâ puerum palumbes*

Texere.

3. Od. IV. 9.

- (3) Aristote étoit de Stagyre, ville de Macédoine, au pied du Mont *Athos* ; outre ses autres Ouvrages Philosophiques, il a fait un Traité sur les Météores, sur les animaux & les Plantes. *Ashénée*, l. 9. p. 398.

His sacred head a radiant Zodiac crown'd,
And various Animals his sides surround :
His piercing eyes, erect, appear to view
Superior worlds, and look all Nature through.

With equal rays immortal Tully shone,
The Roman Rostra deck'd the Consul's throne :
Gath'ring his flowing robe, he seem'd to stand
In act to speak, and graceful stretch'd his hand.
Behind, Rome's Genius waits with Civic crowns,
And the great Father of his country owns.

These massy columns in a circle rise,
O'er which a pompous dome invades the skies :
Scarce to the top I stretch'd my aching sight,
So large it spread, and swell'd to such a height.
Full in the midst proud Fame's imperial seat
With jewels blaz'd, magnificently great :
The vivid em'ralsd there revive the eye,
The flaming rubies shew their sanguine dye,
Bright azure rays from lively sapphires stream,
And lucid amber casts a golden gleam.
With various-colour'd light the pavement shone,
And all on fire appear'd the glowing throne :
The dome's high arch reflects the mingled blaze,

il paroissoit plongé dans une profonde méditation ; un Zodiaque rayonnant couronnoit sa tête sacrée. Des animaux de toute espèce l'environnoient ; ses yeux perçans , élevés , semblent contempler les Mondes supérieurs , & percer jusqu'au sein de la Nature.

L'immortel Cicéron paroissoit avec une splendeur égale ; les *Rostres* Romains paroient le trône du Consul. Il rassembloit les plis de sa robe florissante & sembloit être debout , prêt à haranguer , étendant sa main avec grace ; le Génie de Rome le suit avec des couronnes civiques , & le reconnoît pour le Père de la Patrie.

Ces vastes colonnes forment un cercle , & servent de base à un Dôme pompeux , qui se perd jusques dans les nuages. Ma vue fatiguée s'étendoit à peine jusqu'à son faite. Rien n'en pouvoit mesurer ni la hauteur , ni le contour. Au milieu étoit le siège auguste de la fière Renommée : il étinceloit de pierres ; de vives émeraudes flattoient agréablement la vue ; des rubis ardents lançoient des flammes ; des saphirs dardoient des rayons azurés ; les topases éclatoient en sillons d'or. Le pavé du Temple étoit embelli par des reflets de lumière différemment colorée. Le trône paroissoit embrasé : tous ces feux admirablement confondus , réfléchis par le ceintre

And forms a rainbow of alternate rays.

When on the Goddess first I cast my sight,
Scarce seem'd her stature of a cubit's height :
But swell'd to larger size, the more I gaz'd ,
Till to the roof her tow'ring front she rais'd.
With her, the Temple ev'ry moment grew ,
And ampler Vista's open'd to my view :
Upward the columns shoot, the roofs ascend ,
And arches widen , and long ile extend.

Such was her form as ancient bards have told ,
Wings raise her arms , and wings her feet infold ;
A thousand busy tongues the Goddess bears ,
And thousand open eyes , and thousand list'ning ears.
Beneath , in order rang'd , the tuneful Nine
(Her virgin handmaids) still attend the shrine :
With eyes on Fame for ever fix'd , they sing ;
For Fame they raise the voice , and tune the string ;

du Dôme, formoient un arc-en-ciel des plus brillans. Mes yeux cherchèrent d'abord la Déesse ; à peine au premier coup d'œil me parut-elle haute d'une coudée ; plus je la considérois , plus elle sembloit s'aggrandir , jusqu'à ce que sa tête altière alla toucher la voûte (1) : le Temple paroissoit s'accroître avec elle ; ma vue s'égaroit dans des perspectives immenses. Les colonnes , les combles , les voûtes , les bas côtés du Temple , tout croissoit , se haussait , s'élargissoit , & s'étendoit.

Voici sa forme , telle qu'elle a été représentée par d'anciens Poètes. Des ailes sont attachées à ses épaules & à ses pieds : elle a mille langues sans cesse occupées , mille yeux continuellement ouverts , & mille oreilles toujours attentives (2). Plus bas étoient rangées par ordre les neuf Sœurs , les Dames d'atour : elles ne quittent point le sanctuaire de la Déesse ; les yeux toujours fixés sur la Renommée , elles chantent , elles consacrent à cette

(1) *Parva metu primò , mox sese attollit in auras ,
Ingrediturque solo , & caput inter nubila condit.*

Virg. *Æn.* IV. 176.

(2) *Monstrum horrendum , ingens , cui quot sunt corpore pluma ,
Tot vigiles oculi subter , (mirabile dictu)
Tot lingua , totidem ora sonant , tot subrigit aures.*

Virg. *ibid.* 181.

With time's first birth began the heav'nly lays,
And last, eternal, thro' the length of days.

Around these wonders as I cast a look,
The trumpet sounded, and the Temple shook,
And all the nations, summon'd at the call,
From diff'rent quarters fill the crouded hall:
Of various tongues the mingled sounds were heard:
In various garbs promiscuous throngs appear'd:
Thick as the bees, that with the spring renew
Their flow'ry toils, and sip the fragrant dew,
When the wing'd colonies first tempt the sky,
O'er dusky fields and shaded waters fly,
Or settling, seize the sweets the blossoms yield,
And a low murmur runs along the field.
Millions of suppliant crouds the shrine attend,
And all degrees before the Goddess bend;
The poor, the rich, the valiant, and the sage,
And boasting youth, and narrative old-age.
Their pleas were diff'rent, their request the same:
For good and bad alike are fond of Fame.
Some she disgrac'd, and some with honours crown'd:

Divinité leurs voix & leurs accords harmonieux : leurs célestes accens commencèrent avec la naissance des tems , & dureront pendant l'éternité des siècles.

Tandis que je considérois toutes ces merveilles , la trompette retenrit , & le Temple s'ébranla. Convoquées par cer appel , toutes les Nations accoururent des diverses parries du Monde. On entendit un son confus de plusieurs langues ; cette immense multitude étoit différemment habillée , & aussi nombreuse que les Abeilles , qui au retour du Printems renouvellent leurs travaux. D'abord ces colonies ailées prennent leur essor ; elles se répandent dans les plaines , & se reposant sur les fleurs , elles s'y enrichissent des parfums les plus délicieux ; & un léger bourdonnement agite l'air dans les campagnes. Un million de supplians de tout état & de tout rang environnent la Déesse , & se courbent humblement devant elle ; on y voit le pauvre , le riche , le héros , le philosophe , la présomptueuse jeunesse , & la vieillesse qui aime tant à raconter : leurs plaidoyers étoient différens ; mais leur requête étoit la même ; car les bons & les méchans sont également avides de Renommée : elle en disgracia quelques-uns ; elle en combla d'autres d'honneurs & de gloire : des mérites égaux eurent des succès différens. Telle

Unlike successes equal merits found.
Thus her blind sister, fickle Fortune, reigns,
And, undiscerning, scatters crowns and chains.

First at the shrine the Learned world appear,
And to the Goddess thus prefer their pray'r.
Long have we sought t' instruct and please mankind,
With studies pale, with midnight vigils blind :
But thank'd by few, rewarded yet by none,
We here appeal to thy superior throne :
On wit and learning the just prize bestow,
For Fame is all we must expect below.

The Goddess heard, and bade the Muses raise
The golden Trumpet of eternal Praise :
From pole to pole the winds diffuse the sound,
That fills the circuit of the world around :
Not all at once, as thunder breaks the cloud ;
The notes at first were rather sweet than loud :
By just degrees they ev'ry moment rise,
Fill the wide earth, and gain upon the skies.
At ev'ry breath were balmy odours shed,
Which still grew sweeter as they wider spread :
Less fragrant scents th' unfolding rose exhales,
Or spices breathing in Arabian gales.

son aveugle sœur, la volage & capricieuse Fortune distribue, sans aucun discernement, & les couronnes & les fers.

Le Peuple savant parut d'abord, & adressa cette prière à la Déesse. « Occupés du soin d'instruire & » de plaire, nous avons pâli nuit & jour sur les » Livres ; un petit nombre nous a su gré de nos » intentions ; mais personne ne nous a récompensés. Nous en appelons à ton trône supérieur ; » car la faveur de la Renommée est tout ce que » nous pouvons attendre ici-bas ».

La Déesse les entendit, & ordonna aux Muses d'entonner la trompette d'or de la gloire immortelle. D'un pôle à l'autre, les vents répandirent ces sons qui remplirent l'immensité de l'Univers, non tout-à-coup comme le tonnerre rapide fend la nue, mais par degrés. D'abord les sons furent plus doux qu'éclatans : ils se fortifient & augmentent à chaque instant ; ils s'étendent jusqu'aux bouts de la Terre, & s'élèvent vers les Cieux. Chaque fois que les Muses embouchoient la trompette, on respiroit des odeurs délicieuses qui parfumoient l'air à mesure qu'elles se répandoient plus au loin. Jamais les esprits de la rose épanouie, & les aromates portés sur les ailes des vents d'Arabie, ne donnèrent de parfums aussi exquis.

Next these the good and just, an awful train;
Thus on their knees address the sacred fane.
Since living virtue is with envy curs'd,
And the best men are treated like the worst,
Do thou, just Goddess, call our merits forth,
And give each deed th' exact intrinsic worth.
Not with bare justice shall your act be crown'd
(Said Fame) but high above desert renown'd:
Let fuller notes th' applauding world amaze,
And the loud clariion labour in your praise.

This band dismiss'd, behold another croud
Prefer'd the same request, and lowly bow'd;
The constant tenour of whose well-spent days
No less deserv'd a just return of praise.
But strait the direful Trump of slander sounds:
Thro' the big dome the doubling thunder bounds:
Loud as the burst of cannon rends the skies,
The dire report thro' ev'ry region flies,
In ev'ry ear incessant rumours rung,
And gath'ring scandals grew on ev'ry tongue.

Après eux humblement prosternée , la Troupe respectable des Bons & des Justes parla ainsi. « Puis-
» que la vertu est sans cesse exposée aux traits de
» l'envie , & que les meilleurs d'entre les hommes
» son traités comme les plus criminels , Déesse
» équitable , produis nos vertus à la lumière , &
» apprécie nos actions suivant leur exacte valeur...
» Vos actions , vos vertus , dit la Renommée , ne
» seront pas simplement couronnées par le stérile
» témoignage qu'elles ont été conformes aux loix
» de la Justice. Je veux qu'une gloire immortelle
» en soit la récompense ; que des sons plus har-
» monieux étonnent l'Univers & excitent ses ap-
» plaudissemens ; que les clairons & les trompettes
» éternisent vos noms , & retentissent de vos
» louanges ».

Ceux-ci congédiés, d'autres présentèrent la même requête en fléchissant le genou : c'étoient ceux qui, toujours uniformes dans leur conduite , avoient bien employé leurs jours , & qui ne méritoient pas moins un juste tribut d'éloges. Mais à l'instant l'horrible trompette de la Calomnie retentit avec un bruit effrayant dans toute l'étendue du Temple. Les funestes rapports volent de tous côtés. Sans cesse les oreilles sont frappées de différens bruits ; les impostures se rassemblent & s'accroissent dans

From the black trumpet's rusty concave broke
Sulphureous flames, and clouds of rolling smoke :
The pois'nous vapour blots the purple skies,
And withers all before it as it flies.

A troop came next, who crowns and armour wore,
And proud defiance in their looks they bore :
For thee (they cry'd) amidst alarms and strife,
We sail'd in tempests down the stream of life :
For thee whole nations fill'd with flames and blood,
And swam to empire thro' the purple flood.
Those ills we dar'd, thy inspiration own,
What virtue seem'd, was done for thee alone.
Ambitious fools ! (the Queen reply'd, and frown'd)
Be all your acts in dark oblivion drown'd ;
There sleep forgot, with mighty tyrants gone,
Your statues moulder'd, and your names unknown !
A sudden cloud straight snatch'd them from my sight,
And each majestic phantom sunk in night.

Then came the smallest tribe I yet had seen :

chaque bouche. De la concavité de cette fatale trompette , sortent des flammes de souffre & des nuages d'une fumée épaisse. Ces vapeurs empoisonnées ternissent la splendeur du Ciel , & souillent tout ce qu'elles rencontrent sur leur passage.

Vinrent ensuite ceux qui ont porté les Casques & les Sceptres. Le fier dédain est peint dans leurs yeux : « c'est pour toi , Déesse , s'écrièrent-ils ,
» qu'au milieu des combats & des allarmes nous
» avons tant de fois exposé nos jours aux hasards
» de la guerre ; c'est pour toi que nous avons désolé
» des Nations entières par la flamme & le carnage ,
» & que nous sommes parvenus aux Empires en
» traversant des fleuves de sang. Toi seule nous
» as fait entreprendre ces terribles exploits , qui
» avoient à nos yeux une apparence d'héroïsme &
» de vertu... Ambitieux , insensés que vous êtes ,
» replica la Déesse en fronçant le sourcil , que
» vous & vos actions soient ensévelies avec les
» tirans cruels dans les ténèbres de la nuit & du
» silence ; que vos statues soient mises en poudre ,
» & que vos noms mêmes soient condamnés à un
» éternel oubli » ! A l'instant un nuage épais les déroba à ma vue ; & ces phantômes imposans furent précipités dans les abîmes du néant.

Alors parut la Troupe la moins nombreuse que

Plain was their dress, and modest was their mien.
Great idol of mankind! we neither claim
The praise of merit, nor aspire to fame!
But safe in deserts from th' applause of men,
Would die unheard of, as we liv'd unseen,
'Tis all we beg thee, to conceal from sight
Those acts of goodness, which themselves requite.
O let us still the secret joy partake,
To follow virtue ev'n for virtue's sake.

And live there men, who slight immortal fame;
Who then with incense shall adore our name!
But, mortals! know, 'tis still our greatest pride
To blaze those virtues, which the good would hide.
Rise! Muses, rise! add all your tuneful breath,
These must not sleep in darkness and in death.
She said: in air the trembling music floats,
And on the winds triumphant swell the notes;
So soft, tho' high, so loud, and yet so clear,
Ev'n list'ning Angels lean'd from heav'n to hear:

j'eusse encore apperçue. Leur habillement étoit simple , & leur maintien modeste. « Fastueuse » Idole, disoient-ils, qui règne avec tant d'empire » sur l'esprit des foibles Mortels , nous ne reclaims pas ici les louanges que mérite la Vertu ; » nous n'aspirons point à la Renommée ; mais » nous désirons de mourir sans qu'on parle de nous , » comme nous avons vécu ignorés , & loin des » applaudissemens des hommes. Nous te supplions » de vouloir laisser dans l'oubli ces bonnes actions » qui se servent à elles-mêmes de récompense. » Permits que nous partagions sans cesse la joie » secrète d'aimer constamment la Vertu , pour le » seul amour de la Vertu même.

» Il est donc des hommes qui dédaignent l'immortelle Renommée ! Et qui alors adoreroit mon nom , & encenseroit mes autels ? Mais sachez , » Mortels , que ma plus grande gloire est toujours » de publier ces vertus , que les gens de bien voudroient tenir cachées. Muses, ceux-ci ne doivent » pas rester inconnus dans la nuit du silence ».

Elle dit , & des chants de victoire frappent aussitôt les airs : les vents les portent en triomphe jusqu'aux extrémités du Monde : ils sont si doux , si sublimes , si harmonieux , que les Anges même du haut des Cieux prêtèrent l'oreille pour les entendre.

To farthest shores th' Ambrosial spirit flies,
Sweet to the world, and grateful to the skies.

Next these a youthful train their vows express'd,
With feathers crown'd, with gay embroid'ry dress'd;
Hither, they cry'd, direct your eyes, and see
The men of pleasure, dress, and gallantry:
Ours is the place at banquets, balls, and plays,
Sprightly our nights, polite are all our days:
Courts we frequent, where 'tis our pleasing care
To pay due visits, and address the fair:
In fact, 'tis true, no nymph we could persuade,
But still in fancy vanquish'd ev'ry maid:
Of unknown Duchesses lewd tales we tell,
Yet, would the world believe us, all were well,
The joy let others have, and we the name
And what we want in pleasure grant in fame,

The Queen assents, the trumpet rends the skies,

Une céleste odeur d'ambroisie , agréable aux Mortels & aux Dieux , les accompagne dans route l'étendue de l'Univers.

Après eux une essain de jeunes gens présenta sa requête. Ils étoient couronnés de plumes ; & leurs habirs étaloient la richesse d'une magnifique broderie. « Jetez les yeux sur nous , s'écrièrent-ils ;
» vous voyez une jeunesse qui ne respire que l'a-
» mour , la volupté , la brillante parure , & l'ai-
» mable galanterie : notre place est aux Festins ,
» aux Bals & aux Spectacles : nos nuits sont ani-
» mées par les plaisirs , & nos jours consacrés aux
» beaux usages. Nous fréquentons les Cours : là
» nos plus chères délices sont de rendre nos hom-
» mages à de jeunes Beautés , & de soupirer au-
» près d'elles. Il est vrai que nous ne pouvons pas
» nous flatter d'en avoir attendri aucune ; en ré-
» compense , notre imagination ne trouva jamais
» de cruelles. Nous débitons l'histoire scandaleuse
» de quelque Duchesse que nous n'avons jamais
» connue ; mais si au moins l'on vouloir nous croire ,
» encore à la bonne heure. Que d'autres soient
» heureux en effet , il nous suffit de passer pour
» l'être. O Déesse , accorde nous en réputation , ce
» qui nous manque en plaisirs réels ».

La Renommée y consent ; & la trompette éclate

And at each blast a Lady's honour dies.

Pleas'd with the strange success, vast numbers prest
Around the s'hine, and made the same request :
What you (she cry'd) unlearn'd in arts to please,
Slaves to yourselves, and ev'n fatigu'd with ease,
Who lose a length of undeserving days,
Would you usurp the lover's dear-bought praise ?
To just contempt, ye vain pretenders, fall,
The people's fable, and the scorn of all.
Straight the black clarion sends a horrid sound,
Loud laughs burst out, and bitter scoffs fly round,
Whispers are heard, with taunts reviling loud,
And scornful hisses run thro' all the croud.

Last, those who boast of mighty mischiefs done,
Enslave their country, or usurp a throne :
Or who their glory's dire foundation laid
On Sov'reigns ruin'd, or on friends betray'd :
Calm, thinking villains, whom no faith could fix,
Of crooked counsels and dark politics :
Of these a gloomy tribe surround the throne,

dans les airs ; chaque son qu'elle rend , porte un coup mortel à l'honneur de quelque Belle.

Excitée par ce succès étonnant , une foule innombrable s'empressoit autour du sanctuaire pour y participer : « Que prétendez-vous ? s'écria la » Déesse , vous qui ignorez l'art de plaire , esclaves » de vous-mêmes , toujours ennuyés & fatigués à » force de mollesse : vous qui perdez vos jours » dans une oisiveté stérile , vous voudriez usurper » la louange & la gloire que je réserve à ceux qui » s'efforcent de mériter mes faveurs , qui leur » coûtent tant de peines & tant de soins ! Qu'un » juste mépris soit la récompense de vos vaines » prétentions ; soyez la fable des Peuples , & la » risée du Genre-humain ». Aussi-tôt la noire trompette rend des sons horribles. On entend de grands éclars de rire , des sarcasmes amers ; & le bruit ourrageant des sifflets assaille ces Malheureux de routes parts.

Enfin parurent les derniers , ceux qui se glorifient d'avoir commis d'illustres forfaits , d'avoir asservi leur Patrie , d'avoir usurpé des Couronnes , ou qui ont établi leur gloire funeste sur les débris des Trônes renversés , ou sur les désastres de l'amitié trahie : scélérats taciturnes & rêveurs , qui ne connaissent jamais la bonne foi , sombres politiques ,

And beg to make th' immortal treasons known,
The trumpet roars, long flaky flames expire,
With sparks, that seem'd to set the world on fire,
At the dread sound, pale mortals stood aghast,
And startled nature trembled with the blast.

This having heard and seen, some pow'r unknown
Strait chang'd the scene, and snatch'd me from the throne.
Before my view appear'd a structure fair,
Its site uncertain, if in earth or air;
With rapid motion turn'd the mansion round:
With ceaseless noise the ringing walls resound:
Not less in number were the spacious doors,
Than leaves on trees, or sands upon the shores;
Which still unfolded stand, by night, by day,
Pervious to winds, and open ev'ry way.
As flames by nature to the skies ascend,
As weighty bodies to the centre tend,
As to the sea returning rivers roll,
And the touch'd needle trembles to the pole:
Hither, as to their proper place, arise
All various sounds from earth, and seas, and skies,
Or spoke aloud, or whisper'd in the ear;
Nor ever silence, rest, or peace is here.
As on the smooth expanse of crystal lakes

auteurs des conseils pervers , il assiègent le trône , & supplient la Renommée d'immortaliser leurs perfidies , & de les annoncer à l'Univers. La trompette mugit , & lance des feux qui semblent embraser le Monde. Au bruit de ce son effroyable , les pâles Mortels demeurent immobiles ; & la Nature consternée tremble jusques dans ses fondemens.

Tout-à-coup une Puissance inconnue changea cette scène , & m'éloigna du trône avec violence. Mes yeux furent frappés du spectacle d'un nouvel édifice. Sa situation est si incertaine , qu'on ne fait s'il est placé sur la Terre , ou dans les Airs. Il tourne avec un mouvement rapide. Ses murs résonnent d'un bruit perpétuel ; ses portes immenses égalent le nombre des feuilles dans les forêts , & celui des grains de sable sur le rivage des mers. Elles sont sans cesse ouvertes , nuit & jour , & donnent passage à tous les vents. De même que la flamme par sa nature s'élève vers les Cieux , que les corps pesans tendent au centre de la Terre , que les fleuves courent s'abîmer au sein des Mers , que l'aiguille aimantée tourne vers le Pole ; ainsi partent de ce lieu , qui est leur séjour commun , tous ces bruits de la Terre , des Mers & des Cieux , ceux qui se débirent tout haut , ou les secrets que l'on se confie à l'oreille. Le silence , la paix , le repos n'a-

The sinking stone at first a circle makes ;
The trembling surface by the motion stirr'd,
Spreads in a second circle, then a third ;
Wide, and more wide, the floating rings advance ,
Fill all the wat'ry plain, and to the margin dance :

Thus ev'ry voice and sound, when first they break ;
On neigh'ring air a soft impression make ;
Another ambient circle then they move ;
That, in its turn, impels the next above :
Thro' undulating air the sounds are sent ,
And spread o'er all the fluid element.

There various news I heard of love and strife ,
Of peace and war , health, sickness, death, and life ,
Of loss and gain, of famine and of store ,
Of storms at sea, and travels on the shore ,
Of prodigies, and portents seen in air ,
Of fires and plagues, and stars with blazing hair ,
Of turns of fortune, changes in the state ,
The falls of fav'rites, projects of the great ,

bitèrent jamais dans cette demeure. Telle qu'une pierre en tombant forme d'abord un cercle sur l'onde tranquille d'un lac limpide ; la surface tremblante , ébranlée par ce mouvement , se partage en un second cercle , puis en un troisième ; ces anneaux flottans s'accroissent , se multiplient , couvrent la plaine liquide , & s'étendent jusqu'aux bords du bassin.

Ainsi dès sa naissance , chaque son , chaque voix fait une douce impression sur l'air voisin. Ce léger mouvement se communique ; de nouveaux cercles se succèdent à l'infini , s'entrelacent & s'enchaînent les uns aux autres : ces sons forment ainsi diverses ondulations dans l'air , & se répandent dans tout l'espace de ce fluide élément.

Là j'entendis les nouvelles diverses d'amour , de brouilleries , de paix , de guerre , de santé , de maladie , de mort , de vie , de pertes & de gains ; de famine , d'abondance , de tempêtes sur mer , de voyages sur la terre , de prodiges , de phénomènes effrayans vus dans l'air , de feux , de peste , de comètes menaçantes ; de jeux de la Fortune , de révolutions dans les Etats , de Favoris menacés d'une chute prochaine , de projets formés par les Grands , d'anciennes malversations & de taxes nou-

Of old mismanagements, taxations new :

All neither wholly false, nor wholly true.

Above, below, without, within, around,
 Confus'd, unnumber'd multitudes are found,
 Who pass, repass, advance, and glide away :
 Hosts rais'd by fear, and phantoms of a day :
 Astrologers, that future fates foreshew,
 Projectors, quacks, and lawyers not a few ;
 And priests, and party-zealots, num'rous bands
 With home-born lies, or tales from foreign lands ;
 Each talk'd aloud, or in some secret place,
 And wild impatience star'd in ev'ry face.
 The flying rumours gather'd as they roll'd,
 Scarce any tale was sooner heard than told ;
 And all who told it added something new,
 And all who heard it, made enlargements too,
 In ev'ry ear it spread, on every tongue it grew.
 Thus flying east and west, and north and south,
 News travell'd with increase from mouth to mouth.
 So from a spark, that kindled first by chance,
 With gath'ring force the quick'ning flames advance ;

vells.

velles. Le tout n'étoit ni entièrement vrai , ni entièrement faux (1).

On voyoit dans cet Edifice , au dessous , dedans , dehors & de toutes parts , une multitude confuse , innombrable de gens qui passoient , repassoient , s'avançoient , & puis tout-à-coup venoient à disparaître ; des Armées que la crainte enfante , & Phantômes d'un seul jour ; les Astrologues qui prédisent les destinées ; les Faiseurs de projets , les Empiriques , beaucoup de Gens de Loix , des Prêtres , les Fanatiques de toute espèce , les Enthousiastes , une foule d'oisifs Nouvellistes , dont la stérile occupation est de débiter des mensonges de leur façon , & d'accréditer des fables venues des Pays éloignés. Tous parloient haut , ou dans quelque coin écarté ; & une farouche impatience étoit peinte sur leurs visages. Ces bruits divers se recueilloient à mesure qu'ils étoient répandus. Une nouvelle n'étoit pas plutôt annoncée , qu'elle étoit publique. Tous ceux qui la répétoient y ajoutoient des circonstances ; ceux qui l'entendoient , l'amplifioient encore. Ainsi de bouche en bouche circuloient & croissoient toutes les nouvelles , de l'Orient

(1) *Tam pravi fœlique tenax quàm nuncia veri.*

Virg. *Æn.* IV. 188.

Till to the clouds their curling heads aspire,
And tow'rs and temples sink in floods of fire.

When thus ripe lies are to perfection sprung,
Full grown, and fit to grace a mortal tongue,
Thro' thousand vents, impatient, forth they flow,
And rush in millions on the world below.
Fame sits aloft, and points them out their course,
Their date determines, and prescribes their force:
Some to remain, and some to perish soon:
Or wane and wax alternate like the moon.
Around, a thousand winged wonders fly,
Born by the trumpet's blast, and scatter'd thro' the sky.

There, at one passage, oft you might survey,
A lie and truth contending for the way:
And long 'twas doubtful, both so closely pent,
Which first should issue thro' the narrow vent:
At last agreed, together out they fly,
Inseparable now, the truth and lie:

à l'Occident , du Nord au Midi ; semblables à une étincelle , qui d'abord allumée par le hasard , enfante des flammes , dont les tourbillons ondoyans montent jusqu'aux nues , & enveloppent dans des torrens de feu les Temples , & les plus hautes Tours.

Lorsque ces mensonges ont atteint le point de leur parfaite maturité , & qu'ils ont acquis les graces nécessaires pour être proférés par des bouches mortelles , impatiens ils s'échappent par mille portes , & se précipitent par millions vers la Terre. Elevée sur son trône , la Renommée dirige du doigt leur course , détermine leur date , & règle leur degré de force. Ceux-ci doivent subsister ; ceux-là doivent s'évanouir à l'instant , d'autres croître & décroître alternativement , comme la face de notre Lune. De toutes parts voltigent des merveilles produites par le souffle de la trompette , & dispersées dans l'immensité des Cieux.

Là vous eussiez pu voir , sur le même passage , une Vérité & un Mensonge qui se disputoient le pas : ils étoient serrés si étroitement , qu'on doutoit qui des deux trouveroit le premier une issue. A la fin ils s'accordent & prennent en même-tems leur essor. Maintenant inséparables , leur union est si intime , ils sont si bien confondus l'un dans

The strict companions are for ever join'd
And this or that unmix'd, no mortal e'er shall find.

While thus I stood, intent to see and hear,
One came, methought, and whisper'd in my ear :
What could thus high thy rash ambition raise ?
Art thou, fond youth, a candidate for praise ?

'Tis true, said I, not void of hopes I came,
For who so fond as youthful bards of Fame ?
But few, alas ! the casual blessing boast,
So hard to gain, so easy to be lost.
How vain that second life in others breath,
Th' estate which wits inherit after death !
Ease, health, and life, for this they must resign,
(Unsure the tenure, but how vast the fine !)
The great man's curse, without the gains, endure,
Be envy'd, wretched, and be flatter'd, poor :
All luckless wits their enemies profess,
And all successful, jealous friends at best.
Nor Fame I slight, nor for her favours call ;
She comes unlook'd for, if she comes at all.
But if the purchase cost so dear a price,
As soothing Folly, or exalting Vice :
Oh ! if the Muse must flatter lawless sway,
And follow still where fortune leads the way ;

l'autre , qu'aucun mortel ne pourra jamais les distinguer.

Tandis que ce merveilleux spectacle fixoit & mes regards & mon attention , il me parut que quelqu'un s'approcha de moi , & me dit à l'oreille :
« Quel motif pourroit allumer dans ton cœur une
» ambition téméraire ? Es-tu , jeune insensé , un
» des prétendants à la gloire ?

» Il est vrai , lui dis-je , que je ne suis point
» venu ici sans espérance ; car qui est plus amoureux de la Renommée , que les jeunes Poètes ?
» Mais hélas ! combien peu ils doivent se flatter
» de jouir de cette avantage si rare , obtenu si facilement , & si facile à perdre ! Combien est
» vaine cette seconde vie , qu'on cherche à se procurer dans la mémoire des hommes ! Combien
» est frivole cet héritage , auquel aspirent les bons
» Ecrivains après leur mort ! Il faut sacrifier à l'espérance de l'acquérir , des jours tranquilles , la santé , & la vie même. La possession de ce bien
» est incertaine ; mais quels chagrins n'entraîne-t-elle pas après elle ? Supporter les brusqueries
» des Grands qu'on importune , sans aucun avantage ; être enviés , quoique malheureux , & flattés
» dans l'indigence , voilà leur sort. Les esprits sans
» talent sont pour eux des ennemis déclarés ; &

Or if no basis bear my rising name ,
But the fall'n ruins of another's fame ;
Then teach me , heav'n ! to scorn the guilty bays ,
Drive from my breast that wretched lust of praise ,
Unblemish'd let me live , or die unknown :
Oh ! grant an honest fame , or grant me none !



» ceux qui jouissent d'une réputation & de quelque
» succès, ne sont rout au plus que des amis jaloux.
» Je ne méprise ni la Renommée, ni n'aspire à
» ses faveurs : si elle vient jamais, c'est par fut-
» prise. Toutefois si je ne puis mériter ses caresses,
» & l'avantage d'en jouir, qu'en flattant lâchement
» la fatuité & l'impertinence ; s'il faut que ma
» Muse prodigue son encens au vice, à la tiran-
» nie, ou que rampant en vile esclave, au gré de
» la Fortune, elle adore bassément ses caprices ; si
» les débris de la réputation des autres sont les
» degrés qui doivent me conduire au Temple de
» la Gloire ; si la Renommée enfin coûte si cher :
» ô Ciel ! donne moi le courage de dédaigner des
» lauriers criminels ; éteins dans mon cœur cette
» indigne soif de la louange ; permets que ma vie
» soit pure & innocente, & que je meure plutôt
» inconnu : que mon nom se lise parmi ceux des
» gens de bien, ou soit effacé de ton Temple ».



P R É F A C E (1).

JE gardois depuis dix ans cette Traduction du *Temple de la Renommée* de M. Pope, comme mon premier Ouvrage peu digne de l'impression ; mais pour prévenir la Version en Prose annoncée dans le *Mercur* , je laisse prendre à la mienne son droit d'aînesse , dans l'espoir que les Vers donneront aux François une idée plus juste de ce genre de Poésie. L'Auteur Anglois avoue lui-même qu'il en doit le sujet à la *Maison de Renommée* de Chaucer (2), mais qu'il en a totalement changé l'ordre & une partie des détails : il feint d'avoir vu ce monument dans un songe. Son imagination l'emporte dans les airs , & lui présente un superbe Edifice ; il en fait la description , & celle de la Renommée qui y préside & y décide de la réputation des Mortels épris de ses faveurs.

Les Anglois louent & critiquent beaucoup ce Poème. On reproche avec raison à M. Pope de s'abandonner trop au feu de son imagination , sans

(1) Nous avons suivi la dernière Edition des Œuvres de Madame du Bocage, où l'Auteur a fait des changemens & des corrections considérables, tant à la Préface qu'au Poème.

(2) Poète Anglois, qui vivoit dans le XIV siècle. Il fut surnommé *l'Homère Anglois*, à cause de ses beaux Vers.

égard à la vraisemblance , & d'avoir mis peu d'ordre dans son Ouvrage. Il répond qu'une fiction allégorique & idéale admet tout ce que le cerveau échauffé peut offrir dans un rêve agréable , & n'exige point une vraisemblance parfaite ; mais ses adverfaires mettent une grande différence entre un rêve extravagant , & une vision surnaturelle. Cette manière de voir, regardée des Anciens comme une inspiration divine , a le pouvoir de rassembler dans notre imagination (nos sens étant assoupis) des objets fantastiques & prodigieux , mais toujours raisonnables & probables. L'Auteur s'est aussi servi de l'autorité des Anciens pour répondre à ses Critiques. Aristote dit que la Fable est l'ame de la Poésie. Plus elle est morale , plus elle est utile ; c'est le fruit qu'on tire de l'allégorie , en usage dans tous les tems. A la vérité , on doit la varier & l'ajuster au génie & aux mœurs des diverses Nations ; c'est ainsi qu'elle a réussi dans les siècles les moins éclairés. Les Troubadours & Pétrarque qui prit d'eux l'idée de ses Poésies , s'en servirent avec succès. Boccace & Chaucer , dont ce Poème est tiré , les imitèrent : l'Arioste s'y livra à l'excès dans son *Orlando furioso* ; & quoiqu'il s'abandonnât trop à son génie , les Italiens le préférèrent au Tasse , qui en usa plus sagement , & qui s'appliqua à

suivre les règles des Anciens. Ces exemples prouvent que ce genre de fiction fut toujours en usage chez les meilleurs Poètes ; le trouver trop emblématique , c'est contredire le jugement & l'usage des plus grands Génies anciens & modernes. D'ailleurs l'allégorie convient particulièrement au tour d'esprit des Anglois ; la plupart de leurs Auteurs s'en servent ; le *Babillard* & le *Spéctateur* en sont remplis. M. Addison attribue au tempérament rêveur & mélancolique de ses Compatriotes, leur goût excessif pour les visions.

L'amour des hommes pour la vérité , leur fait chercher dans la Nature la représentation des objets qu'on leur décrit. On blâme à tort le rocher transparent qui soutient ce Temple , comme une idée chimérique à l'excès ; l'endroit de ce Poème qui le compare aux montagnes de glace , dont les Voyageurs du Nord font mention , donne de la réalité à cette fiction.

Dans la description des Statues qui ornent les faces extérieures du Temple , on a reproché avec plus de raison à M. Pope de décrire des choses que la Sculpture ne peut rendre sensibles , telles que la marche des arbres à la voix d'Orphée , les pierres qui s'arrangent au son de la lire d'Amphion , représenté bârissant les murailles de Thèbes. Com-

ment appercevoir ces mouvemens dans des figures immobiles, ni l'effet de l'écho du Mont Cythéron? Ces idées hardies plaisent pourtant à l'imagination du Lecteur ; & il oublie le manque de vraisemblance. Homère en faisant l'énumération des figures gravées sur le bouclier d'Achille , a décrit des mouvemens aussi impossibles à représenter.

L'Auteur a pris de Virgile le portrait de la Renommée : il devoit parler de sa trompette, souvent en usage dans ce Poème ; il accuse cette Déesse des mêmes injustices que sa sœur la Fortune. Je ne fais s'il établit bien leur parenté ; mais on ne voit pas assez la raison des fantaisies qu'il lui attribue. Les Peuples de toutes Nations & de différens genres de mérite , viennent lui demander de les rendre célèbres. Je ne comprends pas (à moins d'en accuser son caprice) pourquoi elle traite avec dédain des gens de bien , occupés du bonheur public. Je m'étonne aussi de l'applaudissement d'un moment donné à des Petits-Mairres ridicules , qu'elle siffle un instant après.

Les Guerriers, les Conquérans qui lui demandent les honneurs immortels, lui font horreur ; cependant son Temple en est rempli : Alexandre, César, & plusieurs autres y tiennent le premier rang ; il semble même bâti pour eux ; elle les y souffre

apparemment par nécessité, sans préférer leur mérite à tout autre. Celui des Philosophes & des Gens de Lettres paroît la toucher davantage ; par eux seuls, il est vrai, la réputation des Héros se répand & passe à la postérité.

On demanderoit encore pourquoi des gens vertueux, modestes, dont le seul désir est d'être ignorés, se présentent aux autels de la Renommée ; leur prière n'est point contradictoire ; les bonnes actions cachées sont quelquefois divulguées : d'ailleurs il faut supposer cette Déesse en pouvoir d'ensevelir les sublimes vertus, comme de les rendre publiques.

L'amour-propre des Femmes fut blessé, de n'en trouver aucune dans ce Temple, quoique les Historiens fassent mention de nombre d'Héroïnes dignes d'y briller, telles que Sémiramis, Clélie, Porcie, Zénobie, &c.

Le défaut le plus considérable du Poème, est le manque d'unité de dessin. Sur la fin de l'Ouvrage, le Temple qu'on vient de décrire disparoît ; un autre lui succède, dont le modèle est l'ingénieuse description qu'Ovide fait de la demeure de la Renommée : ce lieu où, sans un moment de repos ni de silence, tous les objets se rassemblent de toutes parts, semble n'avoir plus

de rapport au premier monument , qui est vraiment le Temple de Mémoire. Comment nommer celui-ci ? Je pouvois les confondre l'un dans l'autre , changer plusieurs endroits de ce Poème , y mettre plus d'ordre & plus d'unité ; mais je pense qu'un Traducteur ne sauroit être trop fidèle à son Original , & doit l'imiter autant qu'il lui est possible dans le tour de ses idées , & l'arrangement de son Ouvrage. Je crois cette Traduction aussi exacte qu'elle puisse être en vers ; je ne dois point y paroître , mais l'Auteur que je veux faire connoître dans une autre Langue. Beaucoup de gens prétendent qu'il faut s'approprier l'Ouvrage qu'on traduit , & lui donner la forme , à son gré , la plus convenable : ce n'est plus rendre dans notre Langue le caractère d'esprit des Etrangers ; c'est leur donner le sien. Un Peintre qui voudroit rapporter d'Italie en France les copies des meilleurs Maîtres , s'il changeoit l'ordonnance des Tableaux , & le goût des Draperies , pour en rendre le dessin plus régulier , & les ornemens plus conformes à nos usages , vous mettroit-il au fait de la manière & du génie des Ultramontains ? Rempliroit-il votre attente ? Un Auteur Tragique qui représente le caractère d'Oreste , le peindroit mal , s'il lui donnoit des expressions mo-

dérées, & l'habilloit à la Françoisé. Quoique les Anglois soient nos voisins, leur goût, leurs idées diffèrent beaucoup des nôtres. Mon projet est de suivre mon guide pas-à-pas. Si ce Poème paroît froid, ce sera la faute de mes Vers, non celle de M. Pope, dont les Ouvrages sont estimés de tous ceux qui savent l'Anglois, & connus des François par d'excellentes traductions.





LE TEMPLE
DE LA RENOMMÉE.

P O È M E

*Traduit en Vers François , par Madame
DU BOCAGE.*

DANS ce tems où les prés embellis par les fleurs
De la saison nouvelle annoncent les douceurs ,
Où de l'Astre du jour la chaleur vive & pure ,
Par ses rayons féconds ranime la Nature ;
Dans ce tems où tout semble inviter au repos ,
Le sommeil sur mes yeux répandit ses pavots :
Les soins & les désirs sortirent de mon ame ;
L'Amour même à mon cœur fit moins sentir sa flamme.
Ces tranquilles instans , précurseurs du réveil ,
Où nos sens reposés n'ont qu'un léger sommeil ,
Sont les tems destinés aux visions trompeuses :
Mille fantômes vains , des formes monstrueuses ,
Dispersés dans les airs , sans ordre rassemblés ,
Se jouèrent long-tems de mes esprits troublés.

Je me crus transporté loin des bornes du Monde ;
J'embrassois d'un coup d'œil les Cieux, la Terre & l'Onde,
Le Globe en équilibre, environné des Eaux,
L'immensité des Mers couverte de Vaisseaux,
Des Rochers escarpés, des Montagnes stériles,
Des Temples, des Forêts, des Campagnes, des Villes :
Le Soleil quelquefois embellissoit ces lieux ;
Un nuage souvent les déroboit aux yeux.

Sur ces divers objets je promenois ma vue,
Lorsqu'un bruit effrayant vint ébranler la nue :
Telle on entend la foudre éclater dans les airs,
Et dans les antres creux le murmure des Mers.
J'invoquois l'Eternel pour le rendre propice ;
Devant moi j'apperçois un superbe Edifice,
Dont l'orgueilleux sommet d'un obélisque orné,
De nuages épais sembloit environné.
Le Destin ordonna que sur un roc de glace,
Ce riche Monument eût à jamais sa place :
Si l'accès en paroît facile & séduisant,
Au sommet escarpé brille un chemin glissant.
Ce merveilleux Rocher à l'albâtre est semblable.
Sa matière solide en a l'éclat durable.
Autour de sa surface on voit des noms tracés,
Par le tems ennemi presque tous effacés.
Leur siècle adulateur, au Temple de Mémoire,
Vainement leur promet d'éterniser leur gloire.

Les

Les Critiques jaloux , avec art s'efforçoient
De remplir de leur noms les traits qu'ils effaçoient ;
Ces foibles traits bientôt à d'autres faisoient place ;
Et des noms effacés on revoyoit la trace.
Un Soleil trop brûlant , un Vent trop furieux ,
Nuisent également à l'éclat de ces lieux :
Ainsi la Renommée est autant ennemie
D'un éloge excessif , que des traits de l'envie :
Le fond de sa demeure est toujours respecté
Et du froid des Hivers & des feux de l'Été.
Comme on voit le cristal fidèle à la gravure ,
Des traits qu'on y traça conserver la figure ;
Sur ce Roc sourcilieux sont gravés divers noms ,
Dont l'empreinte a bravé l'envie & les poisons.
Chaque siècle au suivant en transmet la mémoire ;
Le tems n'a rien ravi de leur solide gloire :
Les ans même ont rendu plus grands & plus fameux
Les grands noms qu'à jamais chériront nos Neveux.

Tels on voit les Rochers de la nouvelle Zemble ,
(Ouvrage que le froid de tous les tems rassemble)
Elever dans les airs leurs éclatans frimats :
L'Astre du jour en vain éclaire ces climats ;
En dépit de ses feux , une neige éternelle
Sur ces Rochers glacés toujours se renouvelle ;
Et leur brillant sommet de loin paroît aux yeux
Elevé comme Atlas pour soutenir les Cieux.

Sur un pareil Rocher règne la Renommée,
Là, l'Univers jaloux de sa vaine fumée,
Par des soins assidus encense ses Autels.
Son Temple ne fut point l'ouvrage des Mortels.
Dans les siècles vantés, la Grèce ingénieuse,
L'antique Babylone & Rome ambitieuse,
Unissant la richesse à l'art des ornemens,
N'élevèrent jamais de si beaux Monumens.

Quatre faces du Dôme (1) où brille la sculpture,
Egales en beauté, différent en parure ;
Quatre portes d'airain d'un abord spacieux,
Regardent en s'ouvrant les quatre points des Cieux.
Là, sont représentés les Héros que les Fables,
Par leur antiquité nous rendent respectables,
Et ceux qui les premiers élevant des remparts,
Les armes à la main protégèrent les Arts.
L'enceinte du dehors richement revêtue
De ces hommes fameux conserve la Statue ;
Les Guerriers dans le marbre ont l'aspect menaçant,
Et les Législateurs le front réfléchissant.

(1) Le Dôme est d'une forme carrée ; les quatre faces ont des portes ouvertes aux quatre points des Cieux, pour marquer que les différentes Nations y sont admises. Le côté de l'Occident est d'Architecture Grecque ; l'Ordre Dorique est consacré aux Héros & aux Guerriers ; les Statues des faces extérieures du Temple représentent les plus anciens Héros célèbres dans les Armes & dans les Arts.

La façade où le soir Phœbus peint sa lumière ,
Des exploits de Thésée offre aux yeux la carrière :
Persée y brille armé du fameux bouclier
Dont Minerve jadis honora ce Guerrier.
Hercule (1) est appuyé sur sa lourde massue ;
Et ses divers travaux semblent fixer sa vue.
Orphée environné des fiers monstres des bois ,
Par les accens vainqueurs les rassemble à sa voix ;
Les arbres enchantés transportent leurs racines
Près des échos remplis de ses chansons divines.
A ses sons créateurs , par un nouveau pouvoir ,
Amphion voit ici les pierres se mouvoir :
Thèbes sort de la terre aux accords de sa lyre ;
Sur le Mont Cithéron Echo vient les redire ;
Les Rochers ébranlés par l'effort de ses sons ,
S'écroulent , & d'accord roulent dans les vallons.
De la Ville aussi-tôt les remparts s'établissent ;
Les voûtes , à son gré , se forment , s'arrondissent ;
Les colonnes , les tours s'élèvent à ses yeux ,
Comme on voit sur le soir s'élever vers les Cieux ,
Les épaisses vapeurs d'un vallon trop humide ,
Dont un soleil brûlant a pompé le fluide.

(1) Hercule est dans l'attitude de la fameuse Statue de l'Hercule Farnèse.

Le côté que l'Aurore éclaire à son lever ,
Montre un Temple qu'à Bel Ninus fit élever (1).
Cyrus au même rang brille parmi les Sages ;
A leurs augustes traits on reconnoît les Mages :
Zoroastre agité , sa baguette à la main ,
Dans des cercles divers , consulte le Destin.
Les Caldéens profonds dans l'art de la Magie ,
Apprennent à ses pieds la vaine Astrologie.
En de sombres déserts , des peuples respectés ,
Les Brachmanes trompeurs sont tous représentés ;
Leur magique pouvoir qu'enfanta l'imposture ,
Prétend à leurs désirs asservir la Nature ;
Pour arrêter la Lune ils ont des Talismans ;
Les morts à leur appel sortent des monumens ;
Et leurs regards perçans cherchent dans leurs retraites ,
Les différens aspects du Ciel & des Planètes.
En corrigeant les mœurs par des préceptes doux ,
Le seul Confucius l'emporte sur eux tous.

Des Prêtres de Memphis , dans des niches dorées ,
On découvre au Midi les Images sacrées ;

(1) Belus , pere de Ninus , fondateur du Royaume des Assyriens ; Cyrus , de celui des Perles.

Les Mages & les Caldéens s'appliquoient à la Magie & à l'Astronomie , presque la seule science des anciens Peuples de l'Asie ; Zoroastre y excella. Il nous est resté peu de chose de la morale & des écrits de ces Philosophes , excepté de Confucius , le grand Législateur des Chinois , qui vivoit il y a plus de 1000 ans.

Légitimateurs du Peuple, Interprètes des Dieux,
Ils mesurent la Terre, & contemplent les Cieux;
Le compas à la main ils décrivent des sphères,
Et partagent le tems en des Cycles Lunaires.
En pompe au milieu d'eux s'élève Sésostris;
De son faste éclatant mes yeux furent surpris;
Les Rois que la Fortune asservit à ses chaînes,
Traînoient un char vainqueur dont il guidoit les rênes (1).
Entre chaque Statue, on trouve sur ces murs,
Un savant obélisque orné de traits obscurs.

Le Temple vers le Nord enrichi de sculpture,
Où le travail & l'art étouffent la nature (2),

(1) La science des Prêtres de l'Egypte consistoit dans la Géométrie & l'Astronomie; ils conservoient avec soin les principaux faits de l'histoire sur des Obélisques. Leur plus grand Héros fut Sésostris: Diodore de Sicile, qui a conservé la mémoire de ses conquêtes, dit qu'il attela à son char les Rois qu'il avoit vaincus. La description de sa Statue, dans ces Vers, est prise sur celle qu'Hérodote dit avoir vue de son tems.

(2) Architecture convenable à cette partie du Monde; la science de ces Peuples est beaucoup plus obscure que celle des autres Nations. Zamolxis, Disciple de Pythagore, enseigna le premier l'immortalité de l'ame aux Scythes. Odin, Législateur des Goths, sujet à des accès de frénésie, persuada à ses Sectateurs qu'il recevoit dans ces momens l'inspiration de quelque Divinité, qui lui dictoit des Loix; l'invention des caractères Runiques lui est attribuée. Les Druïdes & les Bardes étoient Législateurs de ces Peuples célèbres par leurs sauvages vertus: ces Héros comptoient pour un deshonneur de mourir dans leurs lits, & couroient à une mort certaine, pour un nom à venir, dans l'espérance d'être célébrés par leurs Bardes.

Présente Zamolxis l'œil fixe & l'air rêveur ,
Le frénétique Odin expirant de fureur :
Les célèbres Guerriers sortis de la Scythie ,
Dans leurs sombres regards montrent leur barbarie ,
Des colonnes de fer par ordre , en double rang ,
Soutiennent ces Héros eneor souillés de sang .
En ces sauvages lieux paroissent les Druides ;
De leur Religion les Prêtres & les Guides .
Les Bardes , dont les vers , & les barbares chants
Célébrent les fureurs de ces fiers Conquérens ;
Mille jeunes Guerriers que l'amour de la gloire ,
Fit courir à la mort pour vivre dans l'Histoire ;
Et tant d'autres Héros , dont les faits plus douteux
Sont gardés par respect pour ces tems fabuleux .
Le lustre de ces murs , par l'effet de l'Optique ,
Pour rendre les objets est un verre magique ;
Leurs divers points de vue en changent la couleur ,
En augmentent l'éclat , le nombre & la grandeur :
Ces murs mystérieux ne sont par-tout qu'emblème ;
Et ce miroir trompeur porte tout à l'extrême .

Tandis que tant d'objets ravissent mes esprits ,
Le dedans du Palais s'offre à mes yeux surpris ;
Là des Historiens les savantes cohortes ,
Sous des vêtemens blancs , gardent le seuil des portes ;
Dans l'airain joint à l'or d'un travail achevé ,
Le Temps , sa faux en main , sur leurs bancs est gravé ;

Son dos chargé de faits qu'effacent les années,
Porte languissamment ses ailes enchaînées.
L'intérieur du Temple est rempli de Guerriers ;
Dans le bruit , dans le sang ils cueillent des lauriers.
Vainqueur de l'Univers , esclave de lui-même ,
L'invincible Alexandre y tient le rang suprême :
César maître du Monde , & maître de son cœur ,
Entre Minerve & Mars suit de près ce Vainqueur.
Les Mortels généreux , qui sans chercher la gloire ,
Pour le bonheur public chérissent la victoire ,
Tiennent le premier rang parmi tant de Héros ;
Tels qu'Epaminondas fameux dans le repos ,
Timoléon (1), vengeur & meurtrier d'un frère ,
Scipion des Romains le héros & le père ,
Bon Citoyen dans Rome & grand dans les combats ;
Tel fut Aurélius qui marcha sur ses pas :
Dans un rang souverain , à la vertu fidèle ,
Il fut son propre juge , & des Rois le modèle.
Près de lui sont placés les Héros malheureux ,
Dont les faits moins bruyans , ne sont pas moins fameux :
Au milieu d'eux Socrate obtient le rang suprême :

(1) Timoléon sauva la vie à son frere Timophane , dans une bataille entre les Argiens & les Corinthiens ; dès qu'il le vit devenir le Tyran de son Pays , & préférant le bien public aux liens du sang , il lui donna la mort.

Aristide (1) le Juste, injuste pour lui-même ,
Rejetant les conseils que dicte l'intérêt ,
De son bannissement vient de signer l'arrêt.
Agis (2) & Phocion demandent sans murmure ,
Qu'on répare les torts que leur fit l'imposture.
Le sévère Brutus livre un fils à la mort ;
Et Caton , par le fer , fuit un plus triste sort.

Dans le centre du Chœur six colonnes pompeuses
Portent des grands Auteurs les Images fameuses (3) :
Sur un Trône éternel formé d'un seul rubis ,
Au haut de la première , Homère règne assis :
Ce célèbre Vieillard , père de l'Harmonie ,
Dans le feu de ses traits montre encor son génie ;

(1) Aristide , surnommé le *Juste* par son intégrité , fut banni par l'Ostracisme : il étoit d'usage que chacun écrivit sur une écaille d'huître le nom du Citoyen qu'il vouloir exiler ; un Païsan qui ne savoit point écrire , s'adressa à lui , sans le connoître , pour le prier de lui rendre ce service. Aristide y signa son nom ; & par ce moyen il se condamna lui-même.

(2) Agis , Roi des Lacédémoniens , pour avoir voulu remettre en vigueur les Loix de Licurgue , fut étranglé en prison par Cléombrote. Phocion , Capitaine Athénien , d'une vertu sévère & grand guerrier , fut accusé faussement de trahison , & condamné à mort par le Peuple.

(3) Près du Trône de la Renommée sont placés les plus célèbres Auteurs de l'Antiquité ; leur attitude exprime leurs différens caractères , la sculpture de leur colonne marque les principaux sujets de leurs Ouvrages , & fait allusion à leur manière de penser.

Quoiqu'aveugle , ses yeux ont un air de fierté ,
 Et les ans l'ont vieilli sans l'avoir maltraité :
 Son Pilastre immortel représente en sculpture ,
 Des malheurs des Troyens la funeste aventure ;
 Le trait dont Diomède osa blesser Cypris ,
 Patrocle terrassé des coups qui l'ont surpris ;
 Et le fils de Thétis pour venger sa mémoire ,
 Sur l'intrépide Hector remportant la victoire.
 L'expression & l'art animent ces portraits ;
 Le feu des combattans est gravé dans leurs traits.

Le Pilastre suivant , sans éblouir la vue ,
 Soutient un riche Trône orné d'une Statue :
 L'ouvrage en est fini ; l'Artiste vigilant ,
 Sur l'or qu'il arrondit épuisa son talent.
 A son maintien modelle on reconnoît Virgile ;
 Au milieu du triomphe il montre un cœur tranquille :
 Charmé de son rival , sans en être envieux ,
 Sur le divin Homère il a toujours les yeux :
 Autour de sa colonne , on voit dans sa sculpture ,
 Didon sur le bucher qui meurt pour un parjure ;
 Les combats des Latins , la mort du Roi Turnus ,
 L'embrâsement de Troye , & le fils de Vénus ,
 Qui se sauve accablé sous le poids de son père.
 Sur le milieu du Trône est en gros caractère ,
 Ecrit en lettres d'or : *Je chante le Héros ,*
Qui des rives de Troye , après de longs travaux ,

Aborda le premier aux bords de Lavinie.

Plus loin , dans les accès de son bouillant génie ,
 Pindare au haut des airs guide un char radieux (1) ;
 Et son rapide vol semble aspirer aux Cieux :
 Sa harpe suit sa voix ; & sa main nonchalante
 Tire des sons hardis de la corde tremblante.
 Les courses & les jeux que la Grèce a vantés ,
 Autour de sa colonne étoient représentés :
 De jeunes Combattans , amoureux de la gloire ,
 Par des sentiers divers , y cherchent la victoire ;
 Au bout de la carrière ils tournent tous leurs pas ;
 Neptune & Jupiter animent leurs combats :
 L'un penché sur son char brille par la vitesse ;
 L'autre auprès du Vainqueur succombe avec noblesse :
 Le marbre rend l'effort de leurs bras menaçans ;
 Et leurs fougueux Coursiers y semblent bondissans.

Sur un pilier d'airain l'ingénieux Horace ,
 D'un favori de Pinde occupe ici la place (2) ;
 Il règle les écarts , & tempère les tons
 Dont le feu de Pindare animoit ses chansons :

(1) Pindare dépeint dans un char volant , par allusion au feu de son génie , & aux Jeux de la Grèce qu'il célébra. Neptune présidoit aux Jeux Isthmiques , Jupiter aux Olympiques.

(2) Ce qui est exprimé par ce Vers :

Exigi monumentum ære perennius.

Sa lire réunit, sans paroître forcée ,
 Aux doux sons de Sapho , les vers hardis d'Alcée (1).
 Sur son pilastre où l'art forma d'obliques rangs ,
 Brillent en traits heureux mille objets différens :
 D'un côté sont les ris , Glicère & la mollesse ;
 Ici César vainqueur , là le Dieu de l'ivresse.
 A l'abri d'un laurier joint au mirthe amoureux ,
 Le Poète entouré des Graces & des Jeux
 Enseigne la Sagesse & chante la Victoire.

Aristote en ces lieux jouit d'une autre gloire ;
 L'air pensif est empreint sur son front couronné :
 Des maisons du Soleil il est environné ;
 Et ses savans regards pénétrant la Nature ,
 De la terre & des cieux embrassent la structure.

En habit de Consul Cicéron au Barreau ,
 Du Dieu de l'Eloquence y porte le flambeau :
 Ses gestes , son maintien trompent si bien la vue ,
 Qu'on pense voir agir & parler sa Statue.
 Il est dans l'attitude où jadis au Sénat
 Il défendit le Peuple , & conserva l'Etat ;
 Et Mereure , dont l'art éleva sa colonne ,
 Admire ses talens , l'écoute & le couronne.

Sur ses piliers d'airain , un dôme merveilleux ,
 Par sa cime d'émail touche aux champs lumineux :

(1) Ce mélange exprime le caractère des Odes d'Horace , & fait allusion à ces mots :

Spiritus Græcæ tenuem camæna.

En vain , à son sommet les yeux veulent atteindre ,
Son immense circuit ne pourroit se dépeindre.
Ici la Renommée en tout tems tient sa cour,
L'or & les diamans ornent ce beau séjour.
Le plafond parsemé de pierres transparentes ,
Produit mille rayons de couleurs différentes ;
Et l'éclat de ces feux , réfléchi sur l'Autel ,
Aux ornemens pompeux donne un lustre immortel.
Ainsi brillent , la nuit , sur la voûte azurée ,
Les astres radieux dont elle est éclairée.
De ce séjour sacré l'Immortelle à l'instant
Sait & rend à la fois chaque fait important.
J'admirois de ces lieux le goût & la richesse ;
Sur un char tout-à-coup j'aperçois la Déesse :
Sa taille , qu'à mes yeux dérobe un jour trompeur ,
D'une coudée à peine égale la hauteur :
Mais sur ce rare objet plus je fixe la vue ,
Plus je vois s'allonger & grossir sa Statue.
Les divers ornemens qui couvrent son front ,
S'élèvent jusqu'au dôme , en touchent le plafond ;
Et le Temple splendide où règne l'Immortelle ,
Semble aux yeux s'élever & s'étendre avec elle.
Sa forme que j'admire a les bizarres traits
Dont la Fable jadis a chargé ses portraits.
Sous ses bras , sous ses pieds , ses ailes étendues
La portent sur la Terre , & l'élèvent aux Nues.

Elle a des yeux sans nombre à tout instant ouverts ,
Mille oreilles toujours pleines de bruits divers ;
Et de sa bouche il sort des langues innombrables.
Les neuf Sœurs entouroient ses genoux vénérables :
De tous tems la Déesse a couronné leurs chants ;
Et les siècles futurs entendront leurs accens.

Tandis que j'écoutois ces sons qui me ravirent ,
Les trompettes du Temple en tous lieux retentirent :
Des bouts de l'Univers , chaque Peuple à l'instant
Accourt , & vers l'Autel suit l'airain éclatant.
Les vêtemens divers , les mœurs & le langage ,
Composent un étrange & bizarre assemblage.
Vous voyez au Printems en bataillons épais ,
Les Abeilles dans l'air chercher l'ombrage frais :
La troupe ailée errante apperçoit l'onde pure ,
Fait de son vol bruyant retentir le murmure ,
Et sur les champs semés des plus belles couleurs ,
S'empresse de puiser le suc de mille fleurs.
Ainsi le Peuple en foule environne sans cesse
Le magnifique Trône où règne la Déesse.
Là , sans distinction , placés aux mêmes rangs ,
Sont l'Indigent , le Riche , & le Peuple , & les Grands ,
Et le Vieillard conteur , & la Jeunesse folle ;
Chacun plaide sa cause aux genoux de l'Idole.
Les hommes vertueux & les hommes pervers ,
Courant au même but , ont des chemins divers :

Du désir de la gloire en tout tems enflammée,
Leur ame, avec ardeur, cherche la Renommée :
Mais des uns, par son choix, les désirs sont remplis ;
Les autres dans l'oubli restent ensevelis.
Quelquefois dans son Temple, il est des injustices ;
De sa sœur la Fortune elle suit les caprices.
L'encens sur leurs Autels brûle en toutes saisons :
Mais, comme elle, en aveugle elle répand ses dons.

La foule des Savans remplit d'abord le Temple :
Nos immenses Ecrits des Auteurs sont l'exemple.
Déesse, disent-ils, prête-nous ton secours ;
Comment se sont passés nos nuits & nos beaux jours ?
A chercher les moyens & d'instruire & de plaire ;
Nos travaux assidus trouvèrent pour salaire
Le mépris outrageant, l'oubli, la pauvreté.
Nous demandons le prix par nos soins mérité.
Des talens, du savoir, quelle est la récompense ?
Les seuls dons qu'en ce lieu ta volonté dispense.

La Déesse avec joie accepte cet encens.
Les Muses, par son ordre, unissent leurs accens ;
Et de leur voix dans l'air l'odeur est plus charmante
Que l'Ambre d'Arabie, & la Rose naissante.
Animés par ces sons, les hommes vertueux,
Près des Autels, ainsi font entendre leurs vœux :
Par vos rares bienfaits, flatteuse Renommée,
La modeste Vertu fut toujours animée.

Quoi ! sans distinction , les bons joints aux pervers ,
Jouiront des honneurs , ou porteront des fers !
Dans ce Temple sacré la vertu reconnue ,
Au suprême bonheur est souvent parvenue.

Pour célébrer leurs noms , l'Immortelle à l'instant ,
Dans les airs parfumés , rend un son éclatant :
L'Univers étonné du son de la trompette ,
Applaudit à ce bruit , l'écoute & le répète.

Aussi-tôt , à ses pieds , de nouveaux aspirans ,
Dans un humble maintien se mettent sur les rangs.
L'amour du Bien public fut leur unique affaire.
Ces mortels animés du désir de bien faire ,
Du prix de leurs travaux attendent le retour.
Soudain la Médisance & sa nombreuse Cour ,
Avec un bruit pareil à celui du tonnerre ,
De traits envenimés empoisonnent la Terre :
Tout le monde paroît attentif à sa voix ;
Et l'éclat s'en répand en cent lieux à la fois.

Dans un maintien farouche , & d'un ton d'assurance ,
A son tour , dans le Temple , une autre Troupe avance :
Sur leurs fronts couronnés j'aperçus des lauriers ;
Leurs bras armés de fer portoient des boucliers.
Pour toi , s'écrioient-ils , Déesse , pour tes charmes ,
Nos travaux ont usé nos jours remplis d'alarmes.
Par-tout la flamme en main nous courions aux combats.
Sur une mer de sang , où régnoit le trépas ,

Notre espoir se flattoit d'étendre nos Empires :

Ces glorieux forfaits , toi seule les inspires.

Nos célèbres vertus n'ont d'autre objet que toi.

O ! Fous ambitieux , éloignez-vous de moi ,

Dit la Divinité ; que vos jours & leur nombre

Pour toujours détestés restent dans la nuit sombre ;

Que vos vains monumens soient détruits à jamais ,

Et vos noms oubliés aussi-bien que vos faits !

Soudain enveloppés d'une nuit imprévue ,

Ces phantômes brillans s'éclipsent à ma vue.

En leur place je vis de modestes mortels ,

Sans parure & sans art s'approcher des Autels ;

Peu de gens composoient cette marche tranquille.

Grande Idole du Monde , à toi tout est facile ,

Disoient-ils humblement ; nés sans prétentions ,

Dans l'espoir séduisant de partager vos dons ,

Nul de nous ne s'empresse à vous offrir hommage :

Vivre ignoré de tous est le désir du Sage.

Nous demandons pour prix de nos simples vertus ,

Ayant vécu cachés , de mourir inconnus.

Ne grave point nos noms sur ton Autel suprême ;

Nous avons fait le bien pour l'amour du bien même :

Laisse nos cœurs contents en jouir en secret.

O ! vous dont la vertu fut le premier objet ,

Vous vivrez pour toujours au Temple de Mémoire.

Chantez Muses , chantez ; leur triomphe est ma gloire.

Quels

Quels noms méritent mieux de percer l'avenir ?
Que les Vents à ma voix viennent se réunir ,
Dir la Divinité : soudain leur symphonie
Retentit dans les airs , les remplit d'harmonie ;
Le Ciel avec plaisir écoute ces concerts ;
Et leurs sons enchanteurs ravissent l'Univers.

Dans le Temple immortel où régnoit la Déesse ,
Vient à pas cadencés la bouillante Jeunesse.
Nous devons , disoit-elle , attirer vos regards ;
Notre air noble & galant mérite des égards.
Remarquez nos plumets , admirez nos dorures ;
C'est nous seuls dont le goût décide des Parures ,
Des Spectacles , des Bals , des Cadeaux & des Jeux.
Sans cesse nous cherchons le secret d'être heureux :
Nous avons fait un art des plaisirs de la Table ,
Du beau talent de plaire , & de paroître aimable.
Pour être plus connus , nous vivons à la Cour :
Là notre unique soin est l'intrigue & l'amour.
Nos jours sont pour les Grands , nos nuits sont pour les Belles ;
Si nos soins rarement réussissent près d'elles ,
Pour nous dédommager de nos mauvais succès ,
Nous nous plaignons par-tout d'être aimés à l'excès :
Nous nommons ces Beautés , même sans les connoître ;
Quand on nous croit heureux , nous nous figurons l'être ;
Laissez d'autres jouir de la réalité ;
Donnez-nous-en l'honneur sans l'avoir mérité.

La Déesse emboucha sa trompette effrayante ;
L'Univers en frémit : une voix médisante
Jusques sur la vertu répandit ses fureurs.
Cet étrange succès trompa les Spectateurs ;
De mille vœux pareils le bruit se fit entendre.
Quel encens sur l'Autel vient donc de se répandre ?
Dit la Divinité ; Peuple frivole & vain ,
Inutile au Public, vous travaillez en vain :
Ces faux airs , sans mérite , imitent l'art de plaire.
De vous même occupé , fatigué sans rien faire ,
Voulez-vous usurper le prix des vrais Amans ?
Ce bonheur désiré s'obtient par des tourmens.
Fuyez ces lieux sacrés ; & que votre prière
Soit la fable du Temple & de la Terre entière.
La trompette aussi-tôt rend mille sons perçans.
Le souris dédaigneux , les regards offensans ,
Les propos à l'oreille , & l'aveugle censure ,
Dans le Peuple malin s'augmentent sans mesure :
L'arrêt est applaudi par le bruit des sifflets.

Les Mortels dont l'orgueil couronne les forfaits ,
Arrivent les derniers aux pieds du Sanctuaire :
Ils fondent leur grandeur sur les maux du Vulgaire ,
Sur une ambition fatale à leur pays ,
Sur un Trône usurpé , sur des amis trahis ;
Gens sans foi , sans vertu , dangereux politiques ,
Pernicieux aux Rois , fléau des Républiques :

Ces traîtres espéroient que la Divinité
 Consacreroit leurs noms à l'immortalité.
 Dans la voûte à l'instant retentit le tonnerre ;
 On craint que les éclairs ne consument la Terre.
 Ces Peuples qu'effrayoit ce bruit tumultueux,
 Dans leur saisissement font des spectres hideux :
 La Nature en frémit , & paroît ébranlée.

Mon ame de mon corps s'étoit presque envolée ;
 Mes sens étoient émus par tant d'objets divers ,
 Tant de sons différens avoient frappé les airs ,
 Qu'à peine je sentis une force inconnue,
 Qui m'arracha du Trône & m'en ôta la vue.
 Soudain à mes regards s'élève un monument ;
 Je ne fais dans quel lieu , ni dans quel élément ,
 Si la Terre ou les Airs soutiennent sa structure ;
 Mais d'un cercle parfait il m'offre la figure :
 Il tourne sans relâche ; & le mur résonnant
 Me répond par échos & me parle en tournant.
 Les arbres au printems offrent moins de feuillages ;
 La Mer a moins de sable aux bords de ses rivages ,
 Que ce beau monument n'a d'accès différens :
 Les portes jour & nuit s'en ouvrent en tout tems ;
 Mille chemins directs à ses murs viennent tendre ;
 Les vents de toutes parts de loin s'y font entendre.
 Comme on voit vers les Cieux la flamme remonter ,
 Toujours les corps pesans au centre se porter ,

Les Rivières se rendre au vaste sein de l'Onde ,
La bouffole portée aux deux Poles du Monde ,
Après mille détours se fixer vers le Nord ;
Ainsi l'Air, en ce lieu , comme par un ressort ,
Porte & reçoit les sons envoyés de la Terre ,
Du sein de l'Océan & du lieu du Tonnerre.
Soit à voix haute ou basse , en jargon différent ,
Cet endroit est le centre où chaque mot se rend.
Le silence & la paix n'y trouvent jamais place.
Lancez des bords d'un Lac uni dans sa surface ,
Une pierre avec force au milieu de ses eaux ,
Vous verrez à l'instant des cercles inégaux ,
S'accroître par degrés jusqu'aux bords du rivage ;
Du son qui se répand , ces cercles sont l'image.
D'abord le lieu frappé reçoit l'impression ;
Elle s'étend dans l'air par ondulation ;
De l'espace voisin celui qui l'environne ,
La porte encor plus loin ; & tout l'air en résonne.

Là j'entendis parler & de haine & d'amour ,
De la Paix, de la Guerre , des intrigues de Cour ,
De disette , de maux , de biens & d'abondance ,
D'épargnes , de talens , de défauts , de dépense ,
De tempêtes sur Mer , de profits , de trésors ,
De Prodiges nouveaux , de Comètes , de Morts ,
De changemens d'Etat , de coups de la Fortune ,
De Favoris rentrés dans la classe commune ,

De Droits nial imposés, de Réglemens nouveaux :

Rien d'entièrement vrai, ni d'absolument faux. .

De toutes parts la foule entre & ressort sans cesse ;

L'un en passant renverse un Rival qui s'empresse ; .

L'autre avance, recule & s'éclipse à l'instant. .

L'Astrologue trompeur, le rusé Charlatan,

Le Fanatique en feu, le crédule Alchimiste,

L'homme de Loi pédant, l'ennuyeux Nouvelliste,

Tous les gens à projets fourmillent dans ces lieux : .

L'impatience ardente est peinte dans leurs yeux.

Les bruits semés dans l'un & dans l'autre hémisphère, ,

Là se disent tout haut, ici dans le mystère :

Avec empressement tous courent répéter ,

Les mensonges nouveaux qu'on vient de leur conter :

Chacun ajoute au bruit qu'il se plaît à répandre ;

Il augmente toujours à force de s'étendre.

Ainsi d'une étincelle on voit en un moment

Par la force de l'air naître un embrâsement.

Ces Contes par le tems quelquefois s'établissent ;

Changeant comme la Lune, ils croissent, s'affoiblissent :

Ont-ils acquis le droit de tromper les Humains ?

Ils s'assemblent en foule ; & ces mensonges vains ,

Aussi prompts que les Vents, aussi glissans que l'Onde ,

Tombent par millions dans l'enceinte du Monde.

Les uns sont destinés à percer l'avenir ;
D'autres au même instant doivent naître & finir.
Comme on voit en Été des Insectes paroître ,
Et mourir aussi-tôt qu'ils commencent à naître ,
La Renommée annonce en tous lieux à la fois ,
La force de ces bruits , & leur date & son choix.

Là , vous voyez souvent dans un étroit passage ,
Le mensonge s'unir à la vérité sage :
Quelque tems sur leurs droits l'avantage est douteux ;
A la fin rassemblés par d'invincibles nœuds ,
Ils volent dans les airs ; & leurs traits se confondent.
Sur leurs livres en vain les Savans se morfondent ,
Espérant quelquefois les trouver séparés ;
Pour toujours l'un de l'autre ils se sont emparés.

Tandis que mon esprit contemploit ces merveilles ,
Je crus ouïr quelqu'un criant à mes oreilles :
Jeune-homme ambitieux ! venez-vous aux Autels
Dans l'espoir d'obtenir les honneurs immortels ?

A ces mots je répons , avec un cœur sincère :
Un nom dans l'avenir est un prix que j'espère ;
La Renommée a droit de charmer tous les cœurs ;
Mais nul n'est plus épris de ses rares faveurs ,
Qu'un nouvel Habitant de la double Colline.
Hélas ! qui peut savoir le rang qu'on lui destine.

Les lauriers immortels s'obtiennent rarement ;
On les cueille avec peine ; on les perd aisément.
Que survivre à soi-même est un foible avantage !
Des plus illustres Morts c'est pourtant l'héritage :
Nous y sacrifions la vie & la santé ,
Nos plaisirs , la fortune & la tranquillité.
Le prix est incertain , & le dessein est vaste ,
D'abord pour parvenir il faut louer le faste ,
Souffrir sans murmurer les caprices des Grands ,
Les flatter sur l'esprit , le mérite , les rangs .
Si vous réussissez , l'impitoyable envie ,
Par ses poisons secrets , troublera votre vie ;
Les Auteurs méprisés s'armeront contre vous ;
Et vos plus chers amis en deviendront jaloux .

Sans dédaigner tes dons , flatteuse Renommée ,
De l'éclat qui les suit , mon ame est moins charmée :
Si jamais tes lauriers environnent mon front ,
Je les aurai sans soins & sans souffrir d'affront .
Quoi ! je louerois les sots ! j'encenserois le vice !
Ah ! si vous ordonnez d'approuver l'artifice ,
De flatter en aveugle , & de suivre les loix
Des heureux que le Sort illustre par son choix ;
Ou s'il faut de mon nom établir ma mémoire
Sur la chute d'un autre , en détruisant sa gloire ,

Enseignez-moi, Déesse, à mépriser des dons
Qu'on ne peut obtenir que par des trahisons :
Attachez de mon cœur la soif d'une autre Vie ;
Que je vive sans tache, ou que mon nom s'oublie :
Donnez-moi les honneurs qu'on doit aux Gens de bien ;
Ou laissez-moi paisible, & ne m'accordez rien.



É P I T R E
D' H É L O Ï S E
A A B A I L A R D.



A B R É G É

D E

LA VIE D'ABAILARD.

PIERRE Abailard, un des plus grands ornemens de la Province de Bretagne & du douzième siècle, naquit en 1079, d'une famille noble, au bourg de Palais, à quatre lieues de Nantes. Il cultiva les Lettres dès sa jeunesse, & vint étudier dans la Capitale de la France sous Guillaume de Champeaux, savant Théologien. La réputation du Disciple éclipsa bientôt la gloire, & blessa l'orgueil du Maître. Il fit connoissance avec une jeune personne appelée Héloïse, ou Louïse. Abailard donne à ce nom une origine plus sublime : il vient, selon lui, de l'Hébreu *Héloï*, qui signifie divinité. Quoiqu'il en soit, elle étoit, suivant les uns, de la Maison de Montmorency, selon d'autres, nièce & même fille naturelle de Fulbert, Chanoine de Paris ; c'étoit un prodige de génie & de beauté. Ces deux personnes, si supérieures à leur siècle par les lumières de leur esprit & par la sensibilité de leur ame, se virent, s'aimèrent, se le dirent, se le jurèrent, & prirent des mesures pour se livrer sans contrainte à leur passion.

Héloïse demouroit avec Fulbert , Prêtre aussi simple qu'avare , qui accepta , sans hésiter , la demande que lui fit Abailard , de prendre un logement chez lui , de lui payer une pension , & d'instruire sa nièce. Fulbert porta la complaisance jusqu'à permettre au Précepteur d'entretenir Héloïse le jour & la nuit , & même de la châtier , si elle étoit indocile à ses leçons. Ces Amans profitèrent de cette liberté , & vécurent heureux dans les bras de l'amour. Mais ce commerce secret transpira , & devint public ; l'Oncle seul l'ignoroit , & ne l'apprit que par des chansons qu'il chantoit avec d'autres , & dont il découvrit enfin le sujet : il maltraita sa Nièce & chassa Abailard.

Cependant Héloïse étoit grosse ; elle en avertit son Amant qui la fit enlever , & l'envoya chez une de ses sœurs en Bretagne , où elle accoucha d'un fils qu'on nomma Astrolèbe , & qui , probablement , vécut peu. Cet événement mit le comble à la douleur & à la colère du Chanoine. Abailard , pour l'appaiser , promit d'épouser Héloïse ; mais , par un excès d'amour singulier , aimant mieux être la maîtresse que la femme d'Abailard , elle résista long-tems , & consentit enfin à ce mariage qu'on résolut de tenir secret , parce que , divulgué , il

auroit fait perdre à Abailard ses écoliers , & surtout un Canonicaire , dont il avoit été pourvû en arrivant à Paris. Pour faire prendre le change , il mit Héloïse au Couvent d'Argenteuil , où elle portoit l'habit de Religieuse , comme si elle l'avoit été réellement. Fulbert croyant qu'on le trompoit encore , forma & fit exécuter ce projet affreux que tout le monde fait , où l'Amant cessa d'être homme. Des scélérats introduits la nuit chez le malheureux Abailard , le réduisirent à l'état d'Origène. Fulbert ne fut puni que par la confiscation de ses biens & la perte de ses bénéfices ; mais les deux Assassins subirent la peine du Talion.

Il n'est pas possible d'exprimer la douleur d'Héloïse , lorsqu'elle apprit cette horrible nouvelle. Abailard guéri de sa blessure , alla cacher sa honte dans le Cloître de Saint Denis , y prit l'habit de Religieux , & engagea Héloïse à suivre son exemple. En prononçant les vœux solennels , elle renoua de ses mains , & baignoit de ses larmes le dernier billet d'Abailard , dans lequel il lui juroit un amour éternel. « Je portois , dit-elle , en allant à l'Autel ,
» le cœur de mon Amant & le mien ; & mon
» sacrifice immoloit l'un & l'autre ».

Quelque tems après leur séparation , une lettre

d'Abailard , adressée à un ami , & qui contenoit l'histoire de ses malheurs , tomba entre les mains d'Héloïse. Cet écrit réveilla toute sa tendresse , & occasionna les fameuses lettres qui nous restent d'eux , & peignent si vivement les combats de la nature & de la grace.

Après bien des chagrins , des persécutions & des traverses , les deux Amans se réunirent au Paraclet , nom qu'Abailard avoit donné à une espèce d'Hermitage qu'il avoit bâti en Champagne près de Nogent-sur-Seine , dans le Diocèse de Troye. Cet endroit devint dans la suite une Abbaye , dont Héloïse fut la première Supérieure. Abailard y passoit une partie de l'année ; mais la calomnie les poursuivit jusques dans cette solitude : les deux époux furent obligés de se dire un éternel adieu. Abailard mourut dans le Prieuré de Saint Marcel , près Châlons-sur-Saône , le 21 Avril 1142 , âgé de soixante-trois ans. Son corps fut envoyé à Héloïse , qui l'enterra au Paraclet. Héloïse mourut au même âge , l'an 1164 , & fut inhumée , suivant sa dernière volonté , dans le tombeau de son Mari. Ils ont laissé l'un & l'autre des monumens chers & immortels de leur esprit , de leur érudition , de leur goût , de leur tendresse , de

leurs infortunes , de leurs foiblesses & de leur pénitence. L'Épître de Pope en est une imitation amplifiée & Poétique.





E L O I S A

T O

A B E L A R D.

I N these deep solitudes and awful cells,
Where heav'nly-pensive contemplation dwells,
And ever-musing melancholy reigns;
What means this tumult in a Vestal's veins?
Why rove my thoughts beyond this last retreat?
Why feels my heart its long-forgotten heat?
Yet, yet I love!

From Abelard it came,
And Eloïsa yet must kiss the name.
Dear fatal name! rest ever unreveal'd,
Nor pass these lips in holy silence seal'd:
Hide it, my heart, within that close disguise,
Where mix'd with God's, his lov'd Idea lies:

O write it not my hand—the name appears
Already written—wash it out, my tears!

ÉPITRE



É P I T R E D' H É L O Ï S E

A A B A I L A R D.

DANS cette solitude paisible , séjour où la contemplation tourne constamment ses regards vers le Ciel , lieux où regne un silence si profond , quels mouvemens tumultueux s'élèvent dans le sein d'une Vestale ? Pourquoi mes pensées s'égarent-elles au-delà de cette retraite sacrée ? Pourquoi mon cœur ressent-il des feux si long-tems oubliés ? Ah ! j'aime encore !

Oui , cette Lettre vient de lui. C'est le nom d'Abailard qu'Héloïse doit baiser encore une fois. Nom cher & fatal , je ne veux plus te prononcer : ne passe plus sur ces lèvres que la Religion a consacrées au silence : reste à jamais renfermé dans mon cœur , où l'idée trop chérie d'Abailard est mêlée avec celle de Dieu.

O ma main ! arrête , & ne trace pas ce nom.... mais je viens de l'écrire.... effacez-le , mes larmes.

Tome II.

Q

In vain loft Eloifa weeps and prays,
Her heart still dictates, and her hand obeys.

Relentless walls ! whose darksome round contains
Repentant sighs, and voluntary pains :
Ye rugged rocks, which holy knees have worn :
Ye grotts and caverns shagg'd with horrid thorn !
Shrines ! where their vigils pale ey'd virgins keep,
And pitying saints, whose statues learn to weep !
Tho' cold like you, unmov'd and silent grown,
I have not yet forgot myself to stone.
All is not Heav'n's while Abelard has part,
Still rebel nature holds out half my heart :
Nor pray'rs nor fasts its stubborn pulse restrain ;
Nor tears for ages taught to flow in vain.

Soon as thy letters trembling I unclofe,
That well-known name awakens all my woes.
Oh name for ever sad ! for ever dear !
Still breath'd in sighs, still usher'd with a tear.
I tremble too, where'er my own I find,
Some dire misfortune follows close behind.
Line after line my gushing eyes o'erflow,
Led thro' a sad variety of woe :
Now warm in love, now with'ring in my bloom ;
Loft in a convent's solitary gloom !

En vain la malheureuse Héloïse a recours aux pleurs & à la prière : son cœur dicte toujours ; & sa main obéit.

O murs ! dont la sombre enceinte renferme des tourmens volontaires , & retentit des soupirs de la pénitence ; rochers que de pieux genoux ont usés ; cavernes hérissées d'épines ; autels , où les Vierges au teint pâle veillent sans cesse ; statues des Saints , qui m'apprenez à déplorer mes égaremens , votre vue & mon long silence ne m'ont point rendue insensible comme vous. En vain le Ciel me rappelle à lui ; tandis que je prie , la nature toujours rebelle occupe la moitié de mon cœur ; mes prières , mes jeûnes , mes pleurs , ne peuvent éteindre , ni même affoiblir le feu qui me dévore.

Aussi-tôt que ma main tremblante eut ouvert ta Lettre , ô mon cher Abailard ! ton Nom qui s'offrit d'abord à mes regards , réveilla en moi le sentiment de tous mes malheurs : Nom toujours infortuné , toujours chéri , que mes soupirs répètent sans cesse , & que j'arrose encore de mes pleurs. Je tremble toutes les fois que je trouve le mien , fûre que quelque infortune le suivra de près. Mes yeux noyés de larmes parcoururent ta Lettre de ligne en ligne , & n'apperçoivent jusqu'au bout qu'une longue fuite de malheurs. Tantôt je m'y vois brû-

There stern Religion quench'd th' unwilling flame.
There dy'd the best of passions, Love and Fanie.

Yet write, oh write me all, that I may join
Griefs to thy griefs, and echo sighs to thine.
Nor foes nor fortune take this pow'r away:
And is my Abelard less kind than they?

Tears still are mine, and those I need not spare;
Love but demands what else were shed in pray'r:
No happier task these faded eyes pursue:
To read and weep is all they now can do.

Then share thy pain, allow that sad relief:
Ah, more than share it, give me all thy grief.

Heav'n first taught letters for some wretch's aid,
Some banish'd lover, or some captive maid:
They live, they speak, they breathe what love inspires,
Warm from the soul, and faithful to its fires,
The virgin's wish without her fears impart,
Excuse the blush, and pour out all the heart,

lante de l'amour le plus tendre ; tantôt flétrie à la fleur de l'âge par la barbarie du sort ; enfin perdue dans l'obscur solitude d'un Couvent, où l'austère Religion doit éteindre la flamme la plus vive. Ici doivent mourir les plus nobles passions ; l'amour & la gloire.

Ecris-moi cependant , cher Abailard , écris-moi tout ce que ton cœur ressent encore : que j'unisse mes douleurs aux tiennes ; & que je te rende sours pour sours ; cette consolation ne peut m'être ôtée , ni par la fortune , ni par nos ennemis ; & mon Abailard feroit-il plus cruel qu'eux ?

Mes larmes sont à moi , & je ne les ménagerai pas. Je donnerai à l'amour celles que j'aurois versées dans la prière : ces yeux languissans n'ont rien de mieux à faire.... lire & pleurer sera leur occupation éternelle. Partage donc avec moi tes peines ; accorde-moi cette triste consolation : fais plus encore , rejette-les toutes sur moi.

Le Ciel n'inspira d'abord l'invention des Lettres , que pour le soulagement des malheureux , pour quelque Amant proscrit , ou une Amante captive. Elles vivent , parlent , & expriment ce que l'amour a de plus tendre : par leur moyen les desirs d'un jeune cœur se communiquent sans craindre ; l'ame se déploie toute entière aux yeux de l'objet aimé ;

Q 3

Speed the soft intercourse from soul to soul,
And waft a sigh from Indus to the pole.

Thou know'st how guiltless first I met thy flame ;
When Love approach'd me under friendship's name :
My fancy form'd thee of angelic kind ,
Some emanation of th' all-beauteous mind.
Those smiling eyes, attempt'ing ev'ry ray ,
Shone sweetly lambent with celestial day.
Guiltless I gaz'd , heav'n listen'd while you sung :
And truths divine came mended from that tongue.

From lips like those what precept fail'd to move ?
Too soon they taught me 'twas no sin to love :
Back thro' the paths of pleasing sense I ran ,
Nor wish'd an Angel whom I lov'd a man.
Dim and remote the joys of saints I see :
Nor envy them that heav'n I lose for thee.

How oft , when press'd to marriage, have I said ,
Curse on all laws but those which love has made ?
Love, free as air , at sight of human ties ,
Spreads his light wings, and in a moment flies.

l'absence est trompée ; & franchissant la distance des lieux , un soupir passe de l'Indus jusqu'au Pôle :

Tu fais avec quelle innocence j'allai d'abord au devant de ton amour , qui se déguisoit sous le nom de l'amitié : mon imagination te prêtoit une forme angélique ; tes yeux brilloient d'une flamme douce , pareille à un rayon céleste. Croyant pouvoir t'admirer sans crainte , je t'aimois sans remords. Quand tu chantois les louanges du Seigneur , les Cieux me sembloient attentifs aux accens de ta voix ; & lorsque tu annonçois les vérités divines , elles me paroissoient s'embellir en passant par ta bouche.

Quels préceptes pouvoient manquer de persuader , quand tu les donnois ! Tu m'enseignas trop aisément , qu'aimer n'étoit pas un crime. Bientôt je m'abandonnai à la séduction de mes sens , & ne souhaitai plus de voir comme un Ange , celui que j'aimois comme homme. Je ne vis plus que dans un lointain obscur la félicité des Esprits célestes , &c. je cessai de leur envier ce Ciel que je perdois pour toi.

Combien de fois , hélas ! ai-je dit en moi-même , quand mes Parens me pressoient de choisir un Epoux : Ah ! je tiens pour cruelles toutes les loix que l'amour n'a point dictées ! L'amour aussi libre qu'un habitant de l'air , à la vue des nœuds de

Let wealth, let honour, wait the wedded dame,
August her deed, and sacred be her fame :
Before true passion all those views remove :
Fame, wealth, and honour! what are you to Love ?
The jealous God, when we profane his fires,
Those restless passions in revenge inspires,
And bids them make mistaken mortals groan,
Who seek in love for aught but love alone.

Should at my feet the world's great master fall,
Himself, his throne, his world, I'd scorn 'em all :
Not Cæsar's empress would I deign to prove :
No, make me mistress to the man I love :
If there be yet another name more free,
More fond than mistress, make me that to thee !
Oh! happy state! when souls each other draw,
When love is liberty, and nature, law :
All then is full, possessing and possessed,
No craving void left aking in the breast :
Ev'n thought meets thought, ere from the lips it part,
And each warm wish springs mutual from the heart.

l'Hymen , étend ses ailes légères , & s'envole à l'instant. Que les richesses & les honneurs combient les désirs de celle qui consent à porter le joug du mariage : que son nom soit respecté , & sa réputation sans nuage ; j'y consens. Toutes ces apparences de bonheurs s'évanouissent devant une véritable passion. Réputation , richesses , honneurs , qu'êtes-vous en comparaison de l'amour ! Ce Dieu jaloux , quand on le néglige , inspire par vengeance des passions inquiètes aux Mortels qui profanent ses feux , & cherchent en lui un autre bonheur que lui-même.

Quand je vetrois tomber à mes pieds le Maître du Monde , qu'il m'offriroit son Trône & l'Univers , je mépriserois ses présens. Je ne voudrois pas être la femme de César : trop heureuse , pourvu que je sois la Maîtresse de celui que j'aime ; & s'il est encore un titre plus libre & plus doux , je le prendrai pour lui seul. Quelles délices quand deux ames , unies l'une à l'autre , s'aiment librement , & ne connoissent d'autre loi que celle de la nature ! Un seul objet remplit alors le cœur tout entier : on possède , on est possédé à son tour. Les idées de deux Amans sont les mêmes , & se rencontrent , avant que leurs lèvres se soient ouvertes : les mêmes désirs se lisent dans leurs regards.

This sure is bliss (if bliss on earth there be)

And once the lot of Abelard and me.

Alas how chang'd ! what sudden horrors rise !

A naked Lover bound and bleeding lies !

Where, where was Eloïse ? her voice, her hand,

Her ponyard had oppos'd the dire command.

Barbarian, stay ! that bloody stroke restrain :

The crime was common, common be the pain.

I can no more, by shame, by rage suppress'd,

Let tears, and burning blushes speak the rest.

Canst thou forget that sad, that solemn day,

When victims at yon altar's foot we lay ?

Canst thou forget what tears that moment fell,

When, warm in youth, I bade the world farewell ?

As with cold lips I kiss'd the sacred veil,

The shrines all trembled, and the lamps grew pale :

Heav'n scarce Believ'd the Conquest it survey'd,

And Saints with wonder heard the vows I made.

Yet then, to those dread altars as I drew,

Not on the Cross my eyes were fix'd, but you :

C'est-là une félicité parfaite , & telle étoit autrefois celle d'Abailard & la mienne.

Hélas ! que notre sort a changé ! Quelles horreurs se retracent tout-à-coup à mon imagination ? Que vois-je ? Mon Amant nud , lié , & couvert de sang paroît à mes yeux Où étoit Héloïse dans ce moment affreux ? Ses cris , ses efforts se feroient opposés à ces horreurs. Barbares , arrêtez... retenez votre main sanguinaire : détournez votre rage sur moi seule ; ou du moins , puisque nous avons tous deux commis le même crime , que tous deux en soient punis... La douleur m'accable & me trouble... Par pitié , par pudeur , cessez... mes sanglots redoublés , & ma rougeur brûlante , m'ôtent la force d'achever.

Pourrois-tu avoir oublié ce jour triste & solennel , où , comme deux victimes qui attendoient le coup fatal , nous étions aux pieds des Autels. Que de larmes coulèrent de mes yeux dans ces cruels momens ! A la fleur de la jeunesse , je disois un adieu éternel au Monde ; je baisois le Voile sacré avec des lèvres glacées d'effroi. Les Autels tremblèrent ; les flambeaux pâlirent ; le Ciel crut à peine la conquête qu'il faisoit ; & les Anges entendirent avec étonnement les vœux que je pronçois. Je m'avançois cependant vers ce Sanc-

Not grace, or zeal, love only was my call,
And if I lose thy love, I lose my all.

Come! with thy looks, thy words, relieve my woe:
Those still at least are left thee to bestow.
Still on that breast enamour'd let me lie,
Still drink delicious poison from thy eye.
Pant on thy lip, and to thy heart be press'd:
Give all thou canst—and let me dream the rest.

Ah no! instruct me other joys to prize,
With other beauties charm my partial eyes,
Full in my view set all the bright abode,
And make my soul quit Abelard for God.

Ah think at least thy flock deserves thy care,
Plants of thy hand, and children of thy pray'r.
From the false world in early youth they fled,
By thee to mountains, wilds, and deserts led.
You rais'd these hallow'd walls: the desert smil'd,
And Paradise was open'd in the Wild.

tuaire redoutable : ce n'étoit plus sur la Croix que mes yeux étoient fixés , mais sur toi seul. Le zèle de la Religion , ni la grace , ne faisoient point ma vocation : c'étoit un amour malheureux ; & je ne me perdois ainsi toute entière , que parce que je perdois mon Amant.

Viens donc , soulage mes douleurs par tes regards & par tes discours ; on t'en a laissé l'usage. Que ma tête se repose encore sur ton sein ; que je boive à longs traits le délicieux poison que j'ai pris dans tes yeux ; que je retrouve ce poison sur tes lèvres. Donne ce qui est en ton pouvoir ; & laisse-moi imaginer le reste.

Mais non : que ces pensées criminelles s'évanouissent pour jamais : viens plutôt m'instruire de mon devoir , & me parler de félicités plus durables. Dessille mes yeux ; peins-moi tout l'éclat de la gloire céleste ; & fais que mon ame t'oublie pour son Dieu.

Que si tu te refuses à mes vœux , songe du moins que mes fidèles Compagnes méritent tes soins. C'est ton troupeau ; ce sont des plantes cultivées par tes mains , des enfans de tes prières. Elles ont quitté ce Monde trompeur dans une tendre jeunesse ; & tu les conduisis dans cette paisible re-

No weeping orphan saw his father's stores
Our shrines irradiate, or emblaze the floors :
No silver saints, by dying misers giv'n,
Here brib'd the rage of ill requited heav'n :
But such plain roofs as piety could raise,
And only vocal with the Maker's praise.

In these lone walls (their days eternal bound)
These moss-grown domes with spiry turrets crown'd,
Where awful arches make a noon-day night,
And the dim windows shed a solemn light :
Thy eyes diffus'd a reconciling ray,
And gleams of glory brighten'd all the day.
But now no face divine contentment wears,
'Tis all blank sadness, or continual tears.
See how the force of others pray'rs I try,
(O pious fraud of am'rous charity !)
But why should I on others pray'rs depend ?

traite dont tu avois élevé les murs sacrés (1). Par toi ce désert fut embelli; & le Paradis parut ouvert dans cette affreuse solitude. Là aucun Orphelin en pleurs ne voit les trésors de son père orner les Autels, ni enrichir les parvis de ce Temple : on n'y remarque point des tableaux magnifiques, ni des statues précieuses, données par des Pécheurs mourans : tribut d'un aveugle désir d'acquérir un Ciel, perdu sans doute par les moyens employés pour l'obtenir. Les voûtes de ce saint édifice sont aussi simples que la piété qui l'habite : elles en retentissent mieux des louanges du Créateur.

Si tu te transportois dans cette retraite solitaire où nous devons passer nos jours ; si tu venois sous ces dômes couronnés de pyramides, dont les voûtes respectables seroient environnées d'une nuit éternelle, sans les vitres obscures qui laissent passer quelques foibles rayons de lumière ; tes yeux dissiperoient ces noires ténèbres ; & des rayons de gloire brilletoient autour de toi : mais maintenant aucun objet consolant ne s'y présente ; tout y est plongé dans une profonde tristesse : on n'y entend que des gémissemens ; on n'y voit couler que des pleurs.

(1) Le Paraclet. Abailard avoit fondé ce Monastère.

Come thou, my father, brother, husband, friend!
Ah let thy handmaid, sister, daughter move,
And all those tender names in one, thy love!
The darksome pines that o'er yon rocks reclin'd
Wave high, and murmur to the hollow wind,
The wand'ring streams that shine between the hills,
The grots that echo to the tinkling rills,
The dying gales that pant upon the trees,
The lakes that quiver to the curling breeze;
No more these scenes my meditation aid,
Or lull to rest the visionary maid.
But o'er the twilight groves and dusky caves,
Long-sounding isles, and intermingled graves,
Black Melancholy sits, and round her throws
A death-like silence, and a dread repose:
Her gloomy presence saddens all the scene,
Shades ev'ry flow'r, and darkens ev'ry green,
Deepens the murmur of the falling floods,
And breathes a browner horror on the woods.

Yet here for ever, ever must I stay:
Sad proof how well a lover can obey!
Death, only death, can break the lasting chain:

Viens

Viens donc , ô mon père , mon frère , mon époux , mon ami ; que ton esclave , ta sœur , ta fille , puisse encore , en faveur de tous ces noms , exciter ta pitié pour elle. Rien ne sauroit plus me porter à la méditation , ni fixer mes désirs inquiets : je ne suis plus même touchée de ce plaisir simple & ravissant que donne le spectacle de la Nature ; ces pins plantés sur la pente des rochers , & dont le vent agite sourdement les feuillages sombres ; ces ruisseaux qui serpentent , en se précipitant des montagnes ; ces eaux qui font retentir de leur murmure les grottes profondes ; ces lacs dont le souffle des aquilons ride la surface : tous ces objets autrefois si charmans pour moi , ne me procurent aucun repos , & me laissent en proie à toutes mes inquiétudes. La noire mélancolie habite ces bois , ces cavernes , & ces voûtes qui ne couvrent que des tombeaux. Elle répand autour d'elle le silence de la mort ; sa présence lugubre afflige cette scène autrefois si riante , ternit l'éclat des fleurs , obscurcit la verdure , & rend terrible le bruit des ondes qui se précipitent en murmurant. On ne ressent plus par-tout qu'une secrète horreur.

Je dois cependant rester ici pour jamais : monument triste & fatal de l'obéissance d'une Amante ! La mort , la seule mort , peut rompre la chaîne

Tome II.

R

And here, ev'n then, shall my cold dust remain,
 Here all its frailties, all its flames resign,
 And wait till 'tis no sin to mix with thine.

Ah wretch ! believ'd the spouse of God in vain,
 Confess'd within the slave of love and man.
 Assist me, heav'n ! but whence arose that pray'r ?
 Sprung it from piety, or from despair ?
 Ev'n here, where frozen chastity retires,
 Love finds an altar for forbidden fires.
 I ought to grieve, but cannot what I ought :
 I mourn the lover, not lament the fault :
 I view my crime, but kindle at the view,
 Repent old pleasures, and solicit new :
 Now turn'd to heav'n, I weep my past offence,
 Now think of thee, and curse my innocence.

Of all affliction taught a lover yet,
 'Tis sure the hardest science to forget !
 How shall I lose the sin, yet keep the sense,
 And love th' offender, yet detest th' offence ?
 How the dear object from the crime remove,
 Or how distinguish penitence from love ?

Unequal task ! a passion to resign,
 For hearts so touch'd, so pierc'd, so lost as mine.

qui m'y attache ; j'y laisserai toutes mes foiblesses ; & j'y sentirai éteindre mon ardeur : mes cendres froides y seront déposées ; & j'attendrai qu'il me soit permis de les mêler avec les tiennes.

Ah malheureuse ! on te croit l'épouse d'un Dieu ; & tu n'es encore que l'esclave de l'amour & d'un homme : ô Ciel ! daigne me secourir. Mais d'où part cette prière ? Vient-elle d'un mouvement de piété ou de désespoir ? Quoi ! dans ce lieu même , asile de la chasteté , l'amour trouve-t-il un autel où brûlent ces feux coupables ? Je dois me repentir ; mais puis-je faire ce que je dois ? Je regrette l'Amant ; & je ne gémis pas du crime : je le vois ce crime , je le blâme , & je l'aime encore en le condamnant. Je me repens des plaisirs où je me suis livrée ; mais j'en sollicite de nouveaux : tantôt les yeux levés vers le Ciel , je pleure mon offense ; tantôt je songe à toi ; & je renonce à l'innocence où je croyois aspirer.

Pourrois-je t'oublier & hair ma foiblesse ? La cause en est toujours en moi. Dès que je veux la détruire , je sens que j'en aime l'auteur. Comment séparer du crime l'objet que l'on chérit ? L'amour & le repentir se confondent toujours.

Quelle entreprise pour un cœur aussi touché , aussi pénétré , aussi éperdu que le mien ! Quoi !

Ere such a soul regains its peaceful state,
 How often must it love, how often hate!
 How often hope, despair, repent, regret,
 Conceal, disdain, — do all things but forget.
 But let heav'n seize it, all at once 'tis fir'd:
 Not touch'd, but rapt; not vaken'd, but inspir'd!
 Oh come! oh teach me nature to subdue,
 Renounce my love, my life, myself—and you.
 Fill my fond heart with God alone, for he
 Alone can rival, can succeed to thee.

How happy is the blameless Vestal's lot?
 The world forgetting, by the world forgot:
 Eternal sun-shine of the spotless mind!
 Each pray'r accepted, and each wish resign'd:
 Labour and rest, that equal periods keep:
 "Obedient slumbers that can wake and weep:"
 Desires compos'd, affections ever even:
 Tears that delight, and sighs that waft to heav'n.
 Grace shines around her with serenest beams,
 And whispering Angels prompt her golden dreams.
 For her th' unfading rose of Eden blooms,
 And wings of Seraphs shed divine perfumes,
 For her the Spouse prepares the bridal ring,
 For her white virgins Hymeneals sing,

vaincre une passion si puissante ! Avant que mon ame ait pureprendre sa tranquillité, quels combars entre l'amour & le devoir n'a-t-elle pas à essuyer ? Combien de fois doit-elle se repentir, retomber, regretter son Amant, le dédaigner, faire tout, excepté de l'oublier ? Mais non, c'en est fait ; je n'ai plus rien à craindre ; tout est consommé. Viens donc, mon Père, viens m'enseigner à vaincre la nature, à renoncer à mon amour, à la vie, à moi.... & à toi-même. Remplis mon cœur de Dieu ; lui seul peut t'y remplacer.

Ah ! mille fois heureuse la destinée d'une Vierge qui s'est consacrée à lui ! Elle oublie le monde qui l'a oubliée à son tour ; & elle goûte les douceurs d'un calme profond. Son humble résignation fait que tous ses vœux sont exaucés. Le travail & le repos partagent & remplissent son tems : un sommeil paisible lui laisse la liberté de veiller & de prier. Ses désirs sont réglés, & ses affections toujours les mêmes : ses larmes sont ses délices ; & ses prières pénètrent les Cieux ; les rayons de la grace l'environnent sans cesse ; les Anges qui veillent autour d'elle durant son sommeil, lui procurent les songes les plus doux & les plus purs ; pour elle l'Epoux prépare l'anneau nuptiale : des Vierges revêtues de blanc, chantent des hymnes

To sounds of heav'nly harps she dies away,
And melts in visions of eternal day.

Far other dreams my erring soul employ,
Far other raptures, of unholy joy:
When at the close of each sad, sorrowing day,
Fancy restores what vengeance snatch'd away,
Then conscience sleeps, and leaving nature free,
All my loose soul unbounded springs to thee.
Oh curst, dear horrors of all-conscious night!
How glowing guilt exalts the keen delight!
Provoking Dæmons all restraint remove,
And stir within me ev'ry source of love.
I hear thee, view thee, gaze o'er all thy charms,
And round thy phantom glue my clasping arms,
I wake: — no more I hear, no more I view,
The phantom flies me, as unkind as you.
I call aloud, it hears not what I say:
I stretch my empty arms, it glides away.
To dream once more I close my willing eyes:
Ye soft illusions, dear deceits, arise!

Alas, no more, methinks we wand'ring go
Thro' dreary wastes, and weep each other's woe;
Where round some mould'ring tow'r pale ivy cteeps,
And low-brow'd rocks hang nodding o'er the deeps,

à son honneur : les roses d'Eden qui ne se fanent jamais , fleurissent pour lui être présentées ; & les ailes des Séraphins répandent sur elle les parfums les plus exquis. Elle meurt enfin au son des harpes célestes , & expire à la vue du bonheur qui l'attend.

D'autres songes , & des ravissemens bien différens , égarent mon ame incertaine. Quand à la fin de chaque triste journée , mon imagination te retrace tel que je t'ai connu , ma conscience se tait alors ; & laissant parler la nature , mon cœur tout entier revole vers toi. Je déteste & j'aime cependant le souvenir de cette nuit , où mes premières faveurs.... Je t'entends , je te vois ; mes mains empressées embrassent ton fantôme pour le retenir. Je m'éveille , je n'entends & ne vois plus rien. Le fantôme me fuit , aussi cruel que toi-même ; je le rappelle , & ne suis point entendue ; j'étends mes bras , & ne saisis qu'une ombre fugitive ; je referme les yeux pour ramener ce songe ravissant : revenez , douces illusions , prestiges séducteurs!...

Hélas ! en vain je te revois ; mais c'est pour errer ensemble dans d'arides déserts , & pour pleurer nos malheurs. Soudain tu montes sur une tour à demi détruite par la main du tems , autour de

Sudden you mount, you beckon from the skies:
Clouds interpose, waves roar, and winds arise.
I shriek, start up, the same sad prospect find,
And wake to all the griefs I left behind,

For thee the fates, severely kind, ordain
A cool suspense from pleasure and from pain:
Thy life a long dead calm of fix'd repose:
No pulse that riots, and no blood that glows.
Still as the sea, ere winds were taught to blow,
Or moving spirit bade the waters flow:
Soft as the slumbers of a saint forgiv'n,
And mild as op'ning gleams of promis'd heav'n.

Come, Abelard! for what hast thou to dread?
The torch of Venus burns not for the dead.
Nature stands check'd, Religion disapproves;
Ev'n thou art cold — yet Eloisa loves,

laquelle rampe le triste lierre, ou sur des rochers dont la cime fourcilleuse est suspendue au-dessus de la mer. Là tu sembles me parler du haut des Cieux : mais les nuages nous séparent, les vagues mugissent, & les vents furieux grondent. Je frissonne d'horreur ; le sommeil me quitte brusquement : je me retrouve au milieu des tristes objets qui m'environnent toujours, & en proie à des tourmens qui me suivent par-tout.

Le Destin a tempéré sa rigueur à ton égard d'un mélange de bonté : il ne t'a réduit qu'à une absence insensible de plaisirs & de peines. Ta vie est un calme profond : aucunes passions n'agitent ton cœur ; semblable maintenant à ce que la mer est, avant que les aquilons orageux reçoivent l'ordre de la troubler : ton état est paisible comme le sommeil d'un Saint, à qui les péchés sont pardonnés, & dont le salut n'a plus d'épreuves à attendre.

Viens donc, cher Abailard ; qu'aurois-tu à craindre ? Le flambeau de l'amour ne brûle point pour les Morts : le danger d'aimer ne subsiste plus pour toi. La Nature garde le silence ; la Religion menace ; & la froide indifférence règne dans ton cœur. Cependant Héloïse t'aime encore. O flamme à jamais durable, & toujours désespérée ! sem-

Ah hopeless, lasting flames, like those that burn
To light the dead, and warm th' unfruitful urn.

What scenes appear where'er I turn my view ?
The dear Ideas, where I fly, pursue,
Rise in the grove, before the altar rise,
Stain all my soul, and wanton in my eyes.
I waste the Matin lamp in sighs for thee,
Thy image steals between my God and me,
Thy voice I seem in ev'ry hymn to hear,
With ev'ry bead I drop too soft a tear.
When from the censer clouds of fragrance roll,
And swelling organs lift the rising soul,
One thought of thee puts all the pomp to flight,
Priests, tapers, temples, swim before my sight :
In seas of flame my plunging soul is drown'd,
While Altars blaze, and Angels tremble round.

While prostrate here in humble grief I lie,
Kind, virtuous drops just gath'ring in my eye,
While praying, trembling, in the dust I roll,

blable aux lampes sépulcrales , qui communiquent à des urnes une chaleur inutile , & qui ne brûlent que pour éclairer les Morrs.

Quelles nouvelles scènes viennent s'offrir encore ! Par-tout où je tourne les yeux , par-tout où je porte mes pas , ces images chères & dangereuses me poursuivent. Soit que je pleure sur les tombeaux , soit que je prie aux pieds des Autels , elles fascinent mes yeux , & jettent le trouble dans mon ame. Ton image est toujours dans mon cœur entre le Ciel & moi : si j'entends chanter une hymne , je crois reconnoître ta voix : chaque mot dans mes prières est accompagné de larmes. Tandis que des nuages d'encens s'élèvent dans l'air , & que l'orgue remplit l'oreille de ses sons harmonieux , une seule pensée qui te retrace à mon esprit , me ramène à toi , & détruit toute cette pompe. Prêtres , flambeaux , temple , tout s'évanouit pour moi ; & au moment même que les Autels éclatent de mille feux , & que les Anges qui les environnent , sont saisis d'un saint respect , je me trouve noyée dans une mer de passions ardenres.

Mais , dans le tems que charmée de verser des larmes de pénitence , je me prosterne devant le trône de Dieu ; dans le tems que j'invoque ce

And dawning grace is op'ning on my soul :
 Come , if thou dar'st , all charming as thou art !
 Oppose thyself to heav'n , dispute my heart :
 Come , with one glance of those deluding eyes
 Blot out each bright Idea of the skies :
 Take back that grace , those sorrows , and those tears ,
 Take back my fruitless penitence and pray'rs ,
 Snatch me , just mounting , from the blest abode :
 Assist the fiends , and tear me from my God !

No , fly me , fly me , far as Pole from Pole :
 Rise Alps between us ! and whole oceans roll !
 Ah , come not , write not , think not once of me ,
 Nor share one pang of all I felt for thee.
 Thy oaths I quit , thy memory resign :
 Forget , renounce me , hate what'er was mine.
 Fair eyes , and tempting looks (which yet I view !)
 Long lov'd , ador'd ideas , all adieu !
 Oh Grace serene ! oh virtue heav'nly fair !
 Divine oblivion of low-thoughted care !
 Fresh blooming hope , gay daughter of the sky !
 And Faith , our early immortality !
 Enter , each mild , each amicable guest ,
 Receive , and wrap me , in eternal rest !
 See in her cell sad Eloisa spread ,
 Prompt on some tomb , a neighbour of the dead.

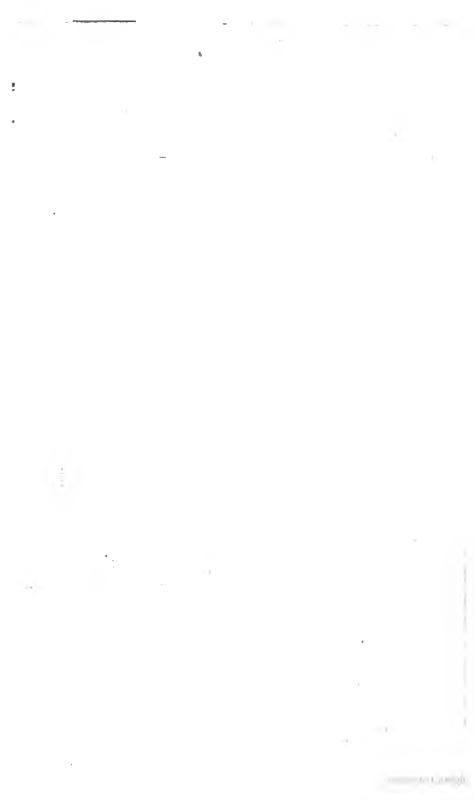
Dieu avec la plus humble ferveur, & qu'une grace victorieuse est prête à descendre de mon ame, viens, si tu l'oses, tout charmant que tu me paroïs, viens t'opposer aux décrets du Ciel. Dispute-lui mon cœur : viens avec tes regards séducteurs effacer à mes yeux l'image des félicités célestes, arrêter le cours de la grace, & rendre ma repentance infructueuse. Ecarte-moi de la route des Cieux ; viens, & m'arrache des bras de Dieu même.

Que dis-je ? malheureuse ! fais-moi plutôt, fais-moi : que des montagnes s'élèvent entre nous, & que des mers nous séparent : ne reviens plus ; ne m'écris point ; ne pense pas même à moi ; surtout ne partage aucun des tourmens que je ressens pour toi. Je dégage Abailard de tout serment, & ne veux plus même me souvenir de lui. Qu'il travaille donc à détester tout ce qui peut avoir quelque rapport avec moi... Regards séduisans, que je ne me rappelle que trop encore ; douces idées où j'aimois tant à m'arrêter, je vous dis adieu pour jamais. Et toi, grace divine, vertu céleste, tranquille oubli des soins de ce monde profane, espérance toujours renaissante, fille du Ciel & mère de la joie ; Foi, qui fais jouir d'une immortalité anticipée, venez, entrez tous dans

In each low wind methinks a Spirit calls,
And more than Echoes talk along the walls,

Here, as I watch'd the dying lamps around,
From yonder shrine I heard a hollow sound.
« Come, sister, come ! (it said, or seem'd to say)
» Thy place is here, sad sister, come away !
» Once like thyself, I trembled, wept, and pray'd ,
» Love's victim then, tho' now a fainted maid :
» But all is calm in this eternal sleep :
» Here grief forgets to groan, and love to weep .
» Ev'n superstition loses every fear :
» For God , not man , absolves our frailties here. »

I come, I come ! prepare your roscate bow'rs,
Celestial palms, and ever-blooming flow'rs.
Thither, where sinners may have rest, I go,
Where flames refin'd in breasts seraphic glow :





Dr. J. W. C. C. C. C. C.

visum per i. K. vanderhorst de Alred. des Arts de Lumb. et

Viens trille sœur viens ta place est ici.



mon cœur ; demeurez-y comme des hôtes doux & aimables : recevez & plongez-moi dans un repos inaltérable. La triste Héloïse, étendue sur une tombe, vous désire & vous attend. Qu'entends-je ? Est-ce le souffle des vents qui murmurent autour de moi, ou une voix qui retentit aux environs de ces murs, & qui m'appelle ? Je crois déjà l'avoir entendue plus d'une fois.

« Une nuit, que je gardois les lampes qui brûlent
» dans ce Temple autour des sépulcres, il me sembla
» au moment qu'elles étoient prêtes à s'éteindre,
» qu'une voix lugubre sortoit du fond du tombeau :
» Viens, triste sœur, me disoit-elle, viens, ta place
» est ici ; viens-y fixer ton séjour éternel. Je fus
» autrefois, comme toi, victime de l'amour ; je
» tremblois, je versois des larmes, & je priois
» comme toi. Je n'ai trouvé de calme que dans ce
» long sommeil. Ici les malheureux cessent de se
» plaindre ; & les Amans n'y répandent plus de
» pleurs ; la superstition même y perd toutes ses
» craintes ; car Dieu, plus indulgent que les hommes,
» nous y pardonne nos faiblesses.

Je viens ! je viens. Que les Anges me préparent leurs berceaux odoriférans, leurs palmes célestes, & leurs fleurs toujours nouvelles. Je vais où les Pécheurs peuvent trouver du repos, & où les

Thou , Abelard ! the last sad office pay ,
And smooth my passage to the realms of day :
See my lips tremble , and my eye-balls roll ,
Suck my last breath , and catch my flying soul !
Ah nò—in sacred vestments may'st thou stand ,
The hallow'd taper trembling in thy hand ,
Present the Cross before my lifted eye ,
Teach me at once , and learn of me to die !
Ah then , thy once-lov'd Eloïsa see !
It will be then no crime to gaze on me.
See from my cheek the transient roses fly !
See the last sparkle languish in my eye !
'Till every motion , pulse , and breath be o'er :
And ev'n my Abelard be lov'd no more.

Oh Death all-cloquent ! you only prove
What dust we doat on , when 'tis man we love.

Then too , when fate shall thy fair frame destroy ;
(That cause of all my guilt , and all my joy)
In trance extatic may thy pangs be drown'd ,
Bright clouds descend , and Angels watch thee round ;

Saints

les Saints n'éprouvent qu'un feu pur & céleste. Cher Abailard , rends-moi les derniers devoirs ; adoucis-moi le passage de ce monde dans le sein de Dieu ; vois mes lèvres tremblantes ; ferme mes yeux déjà immobiles ; & reçois mon dernier soupir avec mon ame qui s'envole. Non , non que je te voye revêtu de tes vêtemens sacrés , le cierge dans ta main tremblante. Présente la croix à mes yeux levés vers le Ciel ; enseigne-moi , & apprends en même tems de moi à mourir. Considère alors cette Héloïse que tu as tant aimée : ce ne sera plus un crime de la regarder. Vois les roses de mon teint se flétrir , & la dernière étincelle de la vie s'éteindre dans mes yeux ; prends ma main , & presse-la jusqu'à ce que , perdant tout sentiment , je cesse de respirer , & même d'aimer mon Abailard.

Que tu es éloquente , ô mort ! il n'appartient qu'à toi de prouver & de faire sentir la folie d'une passion qui a un peu de poussière pour objet.

Le tems viendra où ces traits , qui ont eu tant de pouvoir sur moi , seront effacés. Que les peines que fait souffrir le passage terrible de la vie à la mort , soient alors suspendues à ton égard par des ravissmens célestes ! Que les Anges , éclatans

From op'ning skies may streaming glories shine ,
And Saints embrace thee with a love like mine.

May one kind grave unite each hapless name ,
And graft my love immortal on thy fame !
Then , ages hence , when all my woes are o'er ,
When this rebellious heart shall beat no more ,
If ever chance two wand'ring lovers brings
To Paraclete's white walls and silver springs ,
O'er the pale marble shall they join their heads ,
And drink the falling tears each other sheds ,
Then sadly say , with mutual pity mov'd ,
" Oh may we never love as these have lov'd ! "

From the full choir when loud Hosannas rise ,
And swell the pomp of dreadful sacrifice ,
Amid that scene if some relenting eye
Glance on the stone where our cold relics lie ,
Devotion's self shall steal a thought from heav'n ,
One human tear shall drop , and be forgiv'n .

And sure if fate some future bard shall join
In sad similitude of griefs to mine ,
Condemn'd whole years in absence to deplore ,

de lumière , descendent du Ciel , & veillent autour de toi ; que des rayons de gloire partent des Cieux ouverts ; que les Bienheureux s'avancent pour te recevoir , & t'embrassent avec une tendresse égale à la mienne !

Puisse un même tombeau réunir nos deux noms , & rendre mon amour aussi immortel que ta renommée ! Alors , si dans les siècles à venir , deux Amans voyageant ensemble viennent par hasard visiter les murs & les sources du Paraclet , ils inclineront leurs têtes en les approchant l'une de l'autre pour lire l'inscription de notre sépulcre ; & buvant mutuellement les larmes qui couleront de leurs yeux , ils diront , touchés de la plus vive compassion : Ah ! fasse le Ciel que nous n'aimions jamais aussi malheureusement qu'eux !

Comment ne feroient-ils pas attendris ? Celui qui , au moment même de la pompe la plus solennelle du redoutable Sacrifice , jettera un regard sur la tombe qui couvrira nos froides cendres , sentira son cœur s'émouvoir : sa pensée pour un instant se détournera du Ciel ; ses yeux se rempliront de larmes ; & sa douleur lui sera pardonnée.

Si le Destin faisoit jamais ressentir à quelque Poète des maux pareils aux miens , & qu'il fût condamné à pleurer des années entières l'absence

And image charms he must behold no more ,
Such if there be , who loves so long , so well ,
Let him our sad , our tender story tell :
The well-fung woes will sooth my pensive ghost ,
He best can paint 'em who shall feel 'em most.



d'un objet chéri, & à se retracer toujours l'image des charmes qu'il ne pourroit plus revoir ; pourvu qu'il ait aimé aussi long-tems & aussi fortement que moi, qu'il écrive notre funeste & tendre Histoire. Celui qui sera le plus sensible à nos malheurs, les chantera le plus dignement.



—

L E T T R E
D' H É L O Ï S E
A A B A I L A R D ;

*Traduction libre par feu M. COLARDEAU ,
de l'Académie Française.*

AVIS DE L'ÉDITEUR.

HÉLOÏSE & *Abailard* vecurent au douzième siècle. Les charmes de leur esprit les rendirent célèbres ; & leur malheureuse passion les rend encore intéressans. Ces deux Amans éprouvèrent la disgrâce la plus cruelle. L'illustre *M. Pope* a rassemblé dans une seule Lettre les principaux évènements de la vie de ces deux Infortunés. Celle-ci est plus imitée que traduite. L'Auteur a cru ne point devoir s'assujettir au sens littéral du Poète Anglois , toute Traduction trop servile étant froide & languissante. Il a tâché d'éviter ce défaut , en ne s'attachant qu'à rendre , autant qu'il a pu , les beautés de l'Original.

Il y a eu plusieurs Copies manuscrites de cet Ouvrage répandues dans le Public ; mais toutes , pour la plupart , ont été tronquées , & n'ont pas été aussi complètes que celle-ci , qui est la seule que l'Auteur avoue.



É P I T R E
D' H É L O Ï S E
A A B A I L A R D.

*Héloïse est supposée dans sa Cellule , occupée à lire
une Lettre d'Abailard , & à y faire réponse.*

DANS ces lieux habités par la simple innocence ,
Où règne , avec la paix , un éternel silence ,
Où les cœurs , asservis à de sévères loix ,
Vertueux par devoir , le sont aussi par choix ;
Quelle tempête affreuse , à mon repos fatale ,
S'élève dans les sens d'une foible Vestale !
De mes feux mal éteints , qui ranime l'ardeur ?
Amour , cruel Amour ! renais-tu dans mon cœur ?
Hélas ! je me trompois ; j'aime , je brûle encore.
O nom cher & fatal ! Abailard !.... je t'adore.
Cette Lettre , ces traits , à mes yeux si connus ,
Je les baise cent fois , cent fois je les ai lus.
De sa bouche amoureuse Héloïse les presse !
Abailard ! cher Amant ! mais quelle est ma foiblesse !

Quel nom , dans ma retraite , osé-je prononcer !
Ma main l'écrit . . . Eh bien ! mes pleurs vont l'effacer.
Dieu terrible , pardonne ; Héloïse soupire.
Au plus cher des Epoux tu lui défends d'écrire :
A tes ordres cruels Héloïse souscrit
Que dis-je ? mon cœur dicte . . . & ma plume obéit.
Prisons où la vertu , volontaire victime ,
Gémit & se repent , quoiqu'exempte de crime ;
Où l'homme , de son être imprudent destructeur ,
Ne jette vers le Ciel que des cris de douleur ;
Marbres inanimés , & vous , froides reliques ,
Que nous orçons de fleurs , qu'honorent nos cantiques ;
Quand j'adore Abailard , quand il est mon Epoux ,
Que ne suis-je insensible & froide comme vous ?
Mon Dieu m'appelle en vain du trône de sa gloire :
Je cède à la nature une indigne victoire.
Les cilices , les fers , les prières , les vœux ,
Tout est vain ; & mes pleurs n'éteignent point mes feux.
Au moment où j'ai lu ces tristes caractères ,
Des ennuis de ton cœur secrets dépositaires ,
Abailard , j'ai senti renaître mes douleurs.
Cher Epoux , cher objet de tendresse & d'horreurs ,
Que l'amour , dans tes bras , avoit pour moi de charmes !
Que l'amour , loin de toi , me fait verser de larmes !
Tantôt je crois te voir de mirthe couronné ,
Heureux & satisfait , à mes pieds prosterné ;
Tantôt dans les déserts , farouche & solitaire ,

Le front couvert de cendre & le corps sous la haire,
Desséché dans ta fleur, pâle & défiguré,
A l'ombre des Autels, dans le Cloître ignoré.
C'est donc là qu'Abailard, que sa fidèle Epouse,
Quand la Religion, de leur bonheur jalouse,
Brise les nœuds chéris dont ils étoient liés,
Vont vivre indifférens, l'un par l'autre oubliés !
C'est là que, détestant & pleurant leur victoire,
Ils fouleront aux pieds & l'amour & la gloire !
Ah ! plutôt écris-moi : formons d'autres liens ;
Partage mes regrets... je gémirai des tiens.
L'écho répétera nos plaintes mutuelles ;
L'écho suit les amans malheureux & fidèles.
Le sort, nos ennemis ne peuvent nous ravir
Le plaisir douloureux de pleurer & gémir.
Nos larmes sont à nous... nous pouvons les répandre.
Mais, Dieu seul, me dis-tu, Dieu seul y doit prétendre.
Cruel ! je t'ai perdu, je perds tout avec toi.
Tout m'arrache des pleurs... tu ne vis plus pour moi.
C'est pour toi, pour toi seul que couleront mes larmes.
Aux pleurs des malheureux, Dieu trouve-t-il des charmes ?
Ecris-moi, je le veux : ce commerce enchanteur,
Aimable épanchement de l'esprit & du cœur ;
Cet art de converser, sans se voir, sans s'entendre,
Ce muet entretien, si charmant & si tendre,
L'art d'écrire, Abailard, fut sans doute inventé
Par l'Amante captive & l'Amant agité.

Tout vit par la chaleur d'une Lettre éloquente ;
Le sentiment s'y peint sous les doigts d'une Amante.
Son cœur s'y développe ; elle peut , sans rougir ,
Y mettre tout le feu d'un amoureux désir.
Hélas ! notre union fut légitime & pure :
On nous en fit un crime ; & le Ciel en murmure.
A ton cœur vertueux quand mon cœur fut lié ,
Quand tu m'offris l'Amour sous le nom d'Amitié ,
Tes yeux brilloient alors d'une douce lumière :
Mon âme dans ton sein se perdit toute entière.
Je te croyois un Dieu ; je te vis sans effroi.
Je cherchois une erreur qui me trompât pour toi.
Ah ! qu'il t'en coûtât peu pour charmer Héroïse !
Tu parlois.... à ta voix tu me voyois soumise.
Tu me peignois l'Amour bienfaisant , enchanteur....
La persuasion se glissoit dans mon cœur.
Hélas ! elle y couloit de ta bouche éloquente ;
Tes lèvres la portoient sur celles d'une Amante.
Je t'aimai.... je connus , je suivis le plaisir ;
Je n'eus plus de mon Dieu qu'un foible souvenir.
Je t'ai tout immolé , devoir , honneur , sagesse ;
J'adorois Abailard ; & , dans ma douce ivresse ,
Le reste de la Terre étoit perdu pour moi :
Mon Univers , mon Dieu , je trouvois tout dans toi.
Tu le fais ; quand ton âme , à la mienne enchaînée ,
Me pressoit de serrer les nœuds de l'hyménée ,

Je t'ai dit : cher Amant , hélas ! qu'exiges-tu ?
L'Amour n'est point un crime ; il est une vertu.
Pourquoi donc l'affervir à des loix tyranniques ?
Pourquoi le captiver par des nœuds politiques ?
L'Amour n'est point esclave ; & ce pur sentiment
Dans le cœur des humains naît libre , indépendant.
Unissons nos plaisirs , sans unir nos fortunes.
Crois-moi , l'hymen est fait pour des âmes communes ,
Pour des Amans livrés à l'infidélité.
Je trouve dans l'amour , mes biens , ma volupté.
Le véritable amour ne craint point le parjure.
Aimons-nous , il suffit , & suivons la Nature.
Apprenons l'art d'aimer , de plaire tour-à-tour ;
Ne cherchons , en un mot , que l'Amour dans l'Amour.
Que le plus grand des Rois , descendu de son Trône ,
Vienne mettre à mes pieds son Scèptre & sa Couronne ,
Et que , m'offrant sa main , pour prix de mes attraits ,
Son amour fastueux me place sous le dais ;
Alors on me verra préférer ce que j'aime
A l'éclat des grandeurs , au Monarque , à moi-même.
Abailard , tu le fais ; mon Trône est dans ton cœur :
Ton cœur fait tout mon bien , mes titres , ma grandeur.
Méprisant tous ces noms que la fortune invente ,
Je porte avec orgueil le nom de ton Amante ;
Sil en est un plus tendre & plus digne de moi ,
S'il peint mieux mon amour , je le prendrai pour toi.

Abailard , qu'il est doux de s'aimer , de se plaire !
C'est la première loi ; le reste est arbitraire.
Quels Mortels plus heureux que deux jeunes Amans ,
Réunis par leurs goûts & par leurs sentimens ;
Que les Ris & les Jeux , que le penchant rassemble :
Qui pensent à la fois , qui s'expriment ensemble ;
Qui confondent la joie au sein de leurs plaisirs ;
Qui , jouissant toujours , ont toujours des desirs !
Leurs cœurs , toujours remplis , n'éprouvent point de vuide.
La douce illusion à leur bonheur préside.
Dans une coupe d'or ils boivent à long traits ,
L'oubli de tous les maux & des biens imparfaits.
S'il est des cœurs heureux , ils sont heureux sans doute :
Nous cherchons le bonheur ; l'Amour en est la route.
L'Amour mène au plaisir ; l'Amour est le vrai bien.
Tel fut , cher Abailard , & ton sort & le mien.

Que les tems sont changés ! ô jour , jour exécrable !
Jour affreux , où l'aie , dans une main coupable ,
Osa.... quoi ! je n'ai point repoussé ses efforts !
Malheureuse Héloïse ; ah ! que faisois-je alors ?
Mon bras , mon désespoir , les larmes d'une Amante
Auroient.... rien ne fléchit leur rage frémissante.
Barbares , arrêtez ! respectez mon Epoux !
Seule j'ai mérité de périr sous vos coups.
Vous punissez l'Amour ; & l'Amour est mon crime.
Oui , j'aime avec fureur ; frappez votre victime.

Vous ne m'écoutez pas ! le sang coule. . . . ah ! cruels !
Quoi ! mes cris ; quoi ! mes pleurs paroîtront criminels !
Quoi ! je ne puis me plaindre en mon malheur funeste !
Nos plaisirs sont détruits ! ma rougeur dit le reste :
Mais quelle est la rigueur du destin qui nous perd ?
Nous trouvons dans l'abîme un autre abîme ouvert.

O mon cher Abailard ! peins-toi ma destinée.
Rappelle-toi le jour , où de fleurs couronnée ,
Où , prête à prononcer un serment solennel ,
Ta main me conduisit aux marches de l'Autel ;
Où , détestant tous deux le sort qui nous opprime ,
On vit une victime immoler la victime ;
Où , le cœur consumé du feu de mes desirs ,
Je jurai de quitter le monde & ses plaisirs.
D'un voile obscur & saint , ta main foible & tremblante
A peine avoit couvert le front de ton Amante ;
A peine je baisois ces vêtemens sacrés ,
Ces cilices , ces fers , à mes mains préparés ;
Du Temple tout-à-coup les voûtes retentirent ;
Le Soleil s'obscurcit & les lampes pâlirent :
Tant le Ciel entendit avec étonnement
Des vœux qui n'étoient plus pour mon fidèle Amant :
Tant l'Eternel encor doutoit de sa victoire !
Je te quittois . . . Dieu même avoit peine à le croire.
Hélas ! qu'à juste titre il soupçonnoit ma foi !
Je me donnois à lui , quand j'étois toute à toi.

Viens donc, cher Abailard, seul flambeau de ma vie ;
Que ta présence encor ne me soit point ravie.
C'est le dernier des biens dont je veuille jouir.
Viens, nous pourrons encor connoître le plaisir,
Le chercher dans nos yeux, le trouver dans nos âmes,
Je brûle... de l'Amour je sens toutes les flâmes.
Laisse-moi m'appuyer sur ton sein amoureux,
Me pâmer sur ta bouche, y respirer nos feux :
Quels momens, Abailard ! le sens-tu ? Quelle joie !
O douce volupté ! plaisirs.... où je me noie !
Serre-moi dans tes bras : presse-moi sur ton cœur.
Nous nous trompons tous deux : mais quelle douce erreur !
Je ne me souviens plus de ton destin funeste :
Couvre-moi de baisers.... Je rêverai le reste.
Que dis-je ! cher Amant ; non, non, ne m'en crois pas :
Il est d'autres plaisirs ; montre-m'en les appas.
Viens, mais pour me traîner au pied du Sanctuaire ;
Pour m'apprendre à gémir sous un joug salutaire ;
A te préférer Dieu, son amour & sa loi,
Si je puis cependant les préférer à toi !
Viens, & pense du moins que ce troupeau timide
De Vestales, d'Enfans, a besoin qu'on le guide.
Ces filles du Seigneur, instruites par ta voix,
Baissant un front docile & s'imposant tes loix,
Marcheront sur tes pas dans ce climat sauvage.
De ces remparts sacrés l'enceinte est ton ouvrage ;

Et

Et tu nous fis trouver , sur des rochers affreux ,
Des Campagnes d'Eden l'attrait délicieux.
Retraite des vertus , séjour simple & champêtre ,
Sans faste , sans éclat , tel enfin qu'il doit être :
Les biens de l'Orphelin ne l'ont point enrichi ;
De l'or du-fanatique il n'est point embelli.
La Piété l'habite , & voilà sa richesse.
Dans l'enclos ténébreux de cette forteresse ,
Sous ces dômes obscurs , à l'ombre de ces tours ,
Que ne peut pénétrer l'éclat des plus beaux jours ,
Mon Amant autrefois répandoit la lumière :
Le Soleil brilloit moins au haut de sa carrière ;
Les rayons de sa gloire éclairaient tous les yeux.
Maintenant qu'Abailard ne vit plus dans ces lieux ,
La nuit les a couverts de ses voiles funèbres ;
La tristesse nous suit dans l'horreur des ténèbres ;
On demande Abailard ; & je vois tous les cœurs ,
Privés de mon Amant , partager mes douleurs.

Des larmes de ses sœurs , Héloïse attendrie ,
De voler dans leurs bras , te conjure & te prie.
Ah ! charité trompeuse ! ingénieux détour !
Ai-je d'autre vertu que celle de l'amour !
Viens , n'écoute que moi ; moi seule je t'appelle.
Abailard , sois sensible à ma douleur mortelle.
Toi , dans qui je trouvois Père , Epoux , Frère , Ami ;
Toi , de tous les Amans , l'Amant le plus chéri ,

Tome II.

T

Ne vois-tu plus en moi ton Epouse charmante ,
Ta Fille , ton Amie , & sur-tout ton Amante ?
Viens ; ces arbres touffus , ces pins audacieux ,
Dont la cime s'élève & se perd dans les Cieux ;
Ces ruisseaux argentés , fuyant dans la prairie ;
L'Abeille , sur les fleurs , cherchant son ambroisie ;
Le Zéphir , qui se joue au fond de nos bosquets ;
Ces cavernes , ces lacs & ces sombres forêts ;
Ce spectacle riant , offert par la Nature ,
N'adoucit plus l'horreur du tourment que j'endure ;
L'ennui , le sombre ennui , triste enfant du dégoût ,
Dans ces lieux enchantés se traîne & corrompt tout.
Il sèche la verdure ; & la fleur pâissante
Se courbe & se flétrit sur sa tige mourante.
Zéphir n'a plus de souffle ; Echo n'a plus de voix ,
Et l'oiseau ne fait plus que gémir dans nos bois.

Hélas ! tels sont les lieux où , captive , enchainée ,
Je traîne dans les pleurs ma vie infortunée :
Cependant , Abailard , dans cet affreux séjour ,
Mon cœur s'enivre encor des poisons de l'amour.
Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeste absence ;
Et j'y maudis cent fois ma pénible innocence.
Moi ! dompter mon amour , quand j'aime avec fureur !
Ah ! ce cruel effort est-il fait pour mon cœur ?
Avant que le repos puisse entrer dans mon âme ,
Avant que ma raison puisse étouffer ma flamme ,

Combien faut-il encor aimer, le repentir,
 Désirer, espérer, désespérer, sentir,
 Embrasser, repousser, m'arracher à moi-même,
 Faire tout, excepté d'oublier ce que j'aime !
 O funeste ascendant ! ô joug impérieux !
 Quels sont donc mes devoirs ? & qui suis-je en ces lieux ?
 Perfide ! de quel nom veux-tu que l'on te nomme ?
 Toi, l'Épouse d'un Dieu, tu brûles pour un homme !
 Dieu cruel ! prend pitié du trouble où tu me vois ;
 A mes sens mutinés ose imposer tes loix ;
 Tu tiras du chaos le Monde & la lumière :
 Eh bien ! il faut t'armer de ta puissance entière.
 Il ne faut plus créer... il faut plus en ce jour ;
 Il faut dans Héloïse anéantir l'amour.
 Le pourras-tu, grand Dieu ! mon désespoir, mes larmes,
 Contre un cher ennemi te demandent des armes ;
 Et cependant, livrée à de contraires vœux,
 Je crains plus tes bienfaits, que l'excès de mes feux.

Chères sœurs, de mes fers compagnes innocentes,
 Sous ces portiques Saints, colombes gémissantes,
 Vous qui ne connoissez que ces froides vertus,
 Que la Religion donne.... & que je n'ai plus ;
 Vous, qui dans les langueurs d'un esprit monastique,
 Ignorez de l'Amour l'empire tyrannique ;
 Vous enfin qui, n'ayant que Dieu seul pour Amant,
 Aimez par habitude, & non par sentiment :

Que vos cœurs sont heureux, puisqu'ils sont insensibles!
Tous vos jours sont sereins, toutes vos nuits paisibles.
Le cri des passions n'en trouble point le cours.
Ah ! qu'Héloïse envie & vos nuits & vos jours !
Héloïse aime & brûle au lever de l'Aurore ;
Au coucher du Soleil elle aime & brûle encore ;
Dans la fraîcheur des nuits elle brûle toujours ;
Elle dort pour rêver dans le sein des amours.
A peine le sommeil a fermé mes paupières ,
L'amour , me caressant de ses ailes légères ,
Me rappelle ces nuits chères à mes désirs ,
Doucees nuits qu'au sommeil disputoient les plaisirs :
Abailard , mon vainqueur , vient s'offrir à ma vue ;
Je l'entends . . . je le vois . . . & mon âme est émue.
Les sources du plaisir se rouvrent dans mon cœur :
Je l'embrasse ; il se livre à ma plus tendre ardeur.
La douce illusion se glisse dans mes veines :
Mais que je jouis peu de ces images vaines !
Sur ces objets flatteurs , offerts par le sommeil ,
La raison vient tirer le rideau du réveil

Non , tu n'éprouves plus ces secousses cruelles ,
Abailard ; tu n'as plus de flâmes criminelles.
Dans le funeste état où t'a réduit le sort ,
Ta vie est un long calme , image de la mort.
Ton sang , pareil aux eaux des lacs & des fontaines ,
Sans trouble , sans chaleur , circule dans tes veines ;

Ton cœur glacé n'est plus le trône de l'Amour ;
Ton œil appesanti s'ouvre avec peine au jour :
On n'y voit point briller le feu qui me dévore.
Tes regards sont plus doux qu'un rayon de l'Aurore.
Viens donc , cher Abailard ! que crains-tu près de moi ?
Le flambeau de Vénus ne brûle plus pour toi.
Déformais insensible au plus douces caresses ,
T'est-il encore permis de craindre des faiblesses ?
Puis-je espérer encor d'être belle à tes yeux ?
Semblable à ces flambeaux , à ces lugubres feux ,
Qui brûlent près des morts sans échauffer leur cendre ,
Mon amour sur ton cœur n'a plus rien à prétendre :
Ce cœur anéanti ne peut plus s'enflâmer.
Héloïse t'adore ; & tu ne peux l'aimer.

Ah ! faut-il t'envier un destin si funeste (1) ?
Abailard , ces devoirs , ces loix que je déteste ,
L'austérité du Cloître & sa tranquille horreur ,
A ton cher souvenir rien n'arrache mon cœur.
Soit que ton Héloïse , aux pleurs abandonnée ,
Sur la tombe des Morts gémissé prosternée ;

(1) Quelques personnes ont regretté , dans cette Lettre , des morceaux de l'Original Anglois. M. de la Harpe , sensible encore à cet oubli , a traduit l'un de ces endroits , & l'a inséré dans les *Réflexions Critiques* , qui précèdent ses *Héroïades* ; ce qui a déterminé l'Auteur à donner lui-même , dans cette Edition , ce qu'il avoit retranché volontairement , soit comme retour des mêmes idées , soit comme des beautés étrangères au génie de notre langue. Le Public jugera s'il a eu tort ou raison.

Soit qu'au pied des Autels elle implore son Dieu ;
Les autels, les tombeaux, la majesté du lieu ,
Rien ne peut la distraire ; & son âme obsédée
Ne respire que toi , ne voit que ton idée.
Dans nos Cantiques saints, c'est ta voix que j'entends.
Quand sur le feu sacré ma main jette l'encens ,
Lorsque de ses parfums s'élèvent le nuage ,
A travers la vapeur je crois voir ton image :
Vers ce phantôme aimé mes bras sont étendus ;
Tous mes vœux sont distraits , égarés & perdus.
Le Temple orné de fleurs, nos fêtes & leur pompe ,
Tout ce culte imposant n'a plus rien qui me trompe.
Quand autour de l'autel, brûlant de mille feux ,
L'Ange courbe lui-même un front respectueux ,
Dans l'instant redouté des augustes mystères ,
Au milieu des soupirs , des chants & des prières ,
Quand le respect remplit les cœurs d'un saint effroi ,
Mon cœur brûlant t'invoque & n'adore que toi.

Cependant , Abailard , crains qu'un pouvoir suprême ,
Pour m'arracher à toi , ne m'arrache à moi-même.
Un jour mon Dieu , ton Dieu , peut parler à mon cœur
De ce Dieu , ton rival , sois encor le vainqueur.
Viens , viens lui disputer ta malheureuse Amante,
Mais non : fuis , cède au Ciel Héloïse mourante ;
Fuis , & mets entre nous l'immensité des mers ;
Habitions les deux bouts de ce vaste Univers,

Dans le sein de mon Dieu quand mon amour expire ,
Je crains de respirer l'air qu'Abailard respire ;
Je crains de voir les pas sur la poudre tracés :
Tout me rappelleroit des traits mal effacés.
Du crime au repentir un long chemin nous mène ;
Du repentir au crime un penchant nous entraîne.
Ne viens point , cher Amant ; je ne vis plus pour toi ;
Je te rends tes sermens ; ne pense plus à moi.
Adieu , plaisirs si chers à mon âme enivrée !
Adieu , douces erreurs d'une Amante égarée !
Je vous quitte à jamais ; & mon cœur s'y résout :
Adieu , cher Abailard , cher Epoux... adieu tout.

Mais quelle voix gémit dans mon âme éperdue !
Ah ! seroit-ce ? ... oui , c'est elle ; & mon heure est venue ;
Une nuit... je veillois à côté d'un tombeau ;
La torche funéraire , obscur & noir flambeau ,
Pouffoit par intervalle un feu mourant & sombre.
A peine il s'éteignit & disparut dans l'ombre ,
Que , du creux d'un cercueil , des cris , de longs accens ;
Ont porté jusqu'à moi cette voix que j'entends.
Arrête , chère sœur ; arrête , me dit-elle !
Ma cendre attend la tienne ; & ma tombe t'appelle.
Du repos qui te fuit c'est ici le séjour :
J'ai vécu , comme toi , victime de l'amour ;
J'ai brûlé , comme toi , d'un feu sans espérance.
C'est dans la profondeur d'un éternel silence ,

Que j'ai trouvé le terme à mes affreux tourmens,
Ici l'on n'entend plus les soupirs des Amans ;
Ici finit l'amour , ses soupirs & ses plaintes ;
La piété crédule y perd aussi ses craintes.
Meurs , mais sans redouter la mort ni l'avenir.
Ce Dieu que l'on nous peint armé pour nous punir ,
Loin d'allumer ici des flâmes vengeresses ,
Assoupit nos douleurs , & pardonne aux foiblesses.
O mon Dieu ! s'il est vrai , si telle est ta bonté ,
Précipite l'instant de ma tranquillité.
O grace lumineuse ! ô sagesse profonde !
Vertu , fille du Ciel , oubli sacré du Monde !
Vous , qui me promettez des plaisirs éternels ,
Enlevez Héloïse au sein des Immortels.
Je me meurs !... Abailard , viens fermer ma paupière.
Je perdrai mon amour en perdant la lumière.
Dans ces derniers momens , viens du moins recueillir
Et mon dernier baiser , & mon dernier soupir.
Et toi , quand le trépas aura flétri tes charmes ,
Ces charmes séducteurs , la source de mes larmes ;
Quand la mort de tes jours éteindra le flambeau ,
Qu'on nous unisse encor dans la nuit du tombeau.
Que la main des Amours y grave notre histoire ;
Et que le Voyageur , pleurant notre mémoire ,
Dise : ils s'aimèrent trop ; ils furent malheureux ;
Gémissons sur leur tombe ; & n'aimons pas comme eux.



PIÈCES DIVERSES.

JANVIER ET MAI,

O U

LE CONTE DU MARCHAND (1).

IL y avoit autrefois en Lombardie , à ce que rapportent les Auteurs , un sage & honnête Chevalier qui étoit de mœurs fort douces & d'une bonne Famille : il avoit beaucoup d'intelligence , encore plus de richesses & quelques agrémens. Séduit par les délices de l'amour , il avoit beaucoup de peine à réprimer certains désirs libertins ; car malgré tous les sermons des Prêtres , les pauvres pécheurs sont toujours de chair & de fang.

Mais dans l'âge convenable , c'est-à-dire , à

(1) Cette Pièce , traduite ou imitée de Chaucer , est une production de la première jeunesse de Pope ; il n'avoit que 16 à 17 ans lorsqu'il la composa.

soixante ans , il fit vœu de quitter ces misères : étoit-ce dévotion , ou radotoit-il ? C'est ce que j'ignore. Quoiqu'il en soit , son cœur généreux le pressa de prendre une femme en bonne forme , & d'essayer les plaisirs du mariage. Il rouloit jour & nuit ce projet dans la tête ; & pour le voir réussir , il fatiguoit le Ciel de ses vœux : il vouloit avant que de mourir , goûter la vie charmante de deux époux qui s'aiment.

Il avoit d'ailleurs d'excellentes raisons ; car personne n'en manque lorsqu'il s'agit de se satisfaire. De graves Auteurs & des Poètes honnêtes disent que le lien conjugal est une belle chose ; mais qu'il y a encore plus de gloire & de sagesse à se marier en cheveux blancs. Que notre Chevalier choisît donc une Nymphé jeune & belle pour consoler sa vieillesse , lui donner un digne héritier , & le conduire doucement jusqu'au tombeau. Que ces vieux pécheurs , entêtés d'un coupable célibat , déplorent leur destinée ; ils méritent bien les amertumes dont ils sont dévorés , & plus encore. Rebelles à toutes les loix divines & humaines , semblables aux brutes , ils se livrent à de vagues amours ; ils ignorent l'art de fixer les plaisirs présents , d'estimer les plaisirs passés , ou d'espérer les futurs. Ils vantent faussement des voluptés qu'ils

ne goutèrent jamais ; & à la fin les honteux secrets qu'ils vouloient ensevelir dans les ténèbres , paroissent au grand jour. Un homme marié , au contraire , peut porter lestement son joug , bien sûr de plaire tout-à-la-fois à Dieu & à son propre cœur : heureux la nuit , sans remords pendant le jour , tous ses momens s'écoulent dans l'innocence : si la fortune à des caprices , sa fidèle épouse lui reste , l'enivre de joie , ou adoucit ses chagrins.

Mais est-il rien de si pur sur la terre , que la langue empestée de l'envie n'empoisonne ? De mauvais plaisans ont persifflé toutes les femmes sans exception : quelle effronterie ! quelles odieuses épithètes ! Une femme , disent-ils , est un fléau que l'on achète chèrement , une peste favorisée par les loix , un ver rongeur , un mal domestique , un spectre nocturne , un diable en plein jour. Ah ! que les Sages méprisent la calomnie , & maudissent ces prophètes menteurs ! La fortune distribue tous les autres biens ; mais la femme est un don précieux du Ciel : les faveurs de la fortune ne sont jamais solides ; c'est une ombre légère qui passe & s'éclipse dans l'instant ; au lieu que la femme , cette consolation éternelle , garde intrépidement son poste , & ne nous manque ja-

mais. C'est un bonheur qui dure , (que ceux qui l'éprouvent attestent la vérité) aussi long-tems que le cœur peut le souhaiter , & même davantage.

Avant que notre grand-père Adam eut une femme , il s'ennuyoit même en Paradis ; il regardoit tristement les scènes enchantées de son Eden , & ne trouvoit par-tout que son simple individu. Le Créateur , qui l'observoit , en eut pitié , & lui donna une femme , c'est-à-dire le dernier & le meilleur de ses bienfaits.

Une femme : Ah ! douce volupté ! celui qui a une femme peut-il être jamais malheureux ? Si l'homme suivoit ses conseils , tout iroit bien , & l'homme deviendrait sage. Ce fut par l'adresse de Rebecca , que Jacob surprit la bénédiction de son père , & dupa son frère aîné : le farouche Nabal , touché de la douceur de son habile épouse , pleura ses fautes : la brave Judith , comme le disent les vieux Hébreux , sauva le peuple élu , & fit sauter la tête d'Holopherne : les larmes d'Esther suspendirent le glaive menaçant ; & Israël subsista pour bénir le Seigneur.

Le sage Janvier pesa à soixante ans ces raisons victorieuses ; & flatté d'avoir du plaisir sans se damner , il résolut de prendre ce qu'on appelle

une femme. Cependant l'article étoit délicat ; il voulut consulter ses amis ; & ils accoururent , quoiqu'il fût déjà bien décidé , comme il arrive ordinairement à ceux qui demandent des avis.

« Mes amis , s'écria-t-il en gémissant , je languis sous le poids de dix lustres bien complets ;
 » & le cœur déchiré d'inquiétudes , je marche
 » à grands pas vers la mort. Vous ne savez que
 » trop , hélas ! comment j'ai vécu , livré à ces
 » joies mondaines que vous rougiriez d'entendre ,
 » & moi de raconter. Enfin la main du Ciel propice , m'a desfilé les yeux : je contemple en soupirant toutes mes sottises ; & pour prouver la
 » sincérité de mon repentir , il me faut une femme ,
 » afin que je puisse passer le reste de mes jours
 » dans une sainte indolence , conformément aux
 » loix de l'Eglise. Mais comme il faut prendre
 » conseil en tout , comme plusieurs têtes sont
 » plus sages qu'une , choisissez-moi vous-mêmes
 » une Compagne ; je serai encore plus heureux , si
 » j'obtiens l'honneur de vos suffrages.

« Prenez cependant garde à une chose ; je ne
 » veux point de vieille. Le Proverbe dit : *Vieux
 » poisson à table , mais viande fraîche au lit* , &
 » cela est très-bien remarqué. Mon cœur déteste
 » les embrassemens insipides , les flasques beautés

» d'une vierge douairière qui ressemble à l'hiver.
» Dans cette saison des frimats, l'Amour ne donne
» à ses hôtes que de la paille d'avoine , ou tout
» au plus du fourage bien sec. J'efface aussi de la
» liste toutes ces Veuves expérimentées , qui en
» savent trop pour un garçon : il n'en entrera
» jamais une dans mon lit. Telles que ces Clercs
» de Procureurs , qui après avoir travaillé dans
» plusieurs études , deviennent ensuite maîtres
» fripons , les femmes qui prennent un second
» mari, s'emparent de tout & donnent des loix.
» Mais pour les jeunes & tendres filles , elles se
» laissent mener par le nez ; c'est une cire que
» l'on forme à son gré.

» Saisissez bien ma pensée , Messieurs ; & ne
» l'interprétez pas de travers. Si ma femme ne
» me plaisoit point , la chair est foible ; & qui
» fait , Dieu me pardonne ! ce qui arriveroit ? Il
» pourroit se faire que je devinsse un infâme
» adultère ; & par concomitance , j'irois tout
» droit au Diable à ma mort. D'un autre côté ,
» si mon épouse est stérile , je manque le but
» légitime de mon mariage ; car je me propose
» de laisser une race qui honore le Ciel : ce n'est
» pas précisément le plaisir qui m'occupe , & en-
» core moins la métaphysique de l'amour. N'allez

» pas vous imaginer que je radote ; je suis en âge
» de me marier , puisque la vivacité , je dirois
» presque l'ardeur de mon tempérament , ne me
» permet pas de goûter la continence. Que ceux
» qui en ont la grace , vivent comme des Anges ;
» Dieu le veut bien , & moi aussi.

» Grace à mon étoile , je puis avouer sans pré-
» somption que j'ai de la vigueur ; une nouvelle
» sève circule dans mes veines ; mon cœur , tout
» est bon. Oui , ma vertu se soutient encore ,
» quoique le tems ait blanchi mes cheveux : c'est
» ainsi que les arbres se couronnent de fleurs aussi
» éclatantes que la neige , lorsque les suc s'é-
» lèvent des racines. Tout vieux que je suis , mes
» membres robustes sont pateils à cette verdure
» qui fleurit jusqu'au milieu des glaces de l'hiver.
» Enfin , Messieurs , vous m'entendez : que cha-
» cun parle librement. J'ai dit ».

A cette gracieuse invitation , tout le groupe se met à consulter : c'étoit un point épineux ; les uns louoient le mariage avec esprit ; les autres le condamnoient avec raison. Enfin après bien des preuves , des objections & des répliques , où chaque Conseiller parut merveilleusement sage , & merveilleusement décisif , *Placebo* & *Justin* , frères du Chevalier , pétorèrent de la manière suivante :

« Monsieur , dit d'abord le doux Placebo ,
» vous avez parlé avec tant de goût & de discer-
» nement , qu'on voit avec évidence que la fa-
» gesse est le fruit des années. Cependant , pour
» suivre l'avis de Salomon , vous demandez mo-
» destement conseil dans une affaire importante :
» mais , avec la permission de cet homme sage ,
» je vous jure sur mon ame , que votre avis est le
» meilleur. J'ai été toute ma vie Courtisan ; j'ai
» étudié les hommes , leurs mœurs & leurs prin-
» cipes ; & je regarde comme une maxime utile
» de laisser toujours faire à ceux qui valent mieux
» que moi , ce qu'ils jugent à propos. Je dis plus ;
» si Monsieur m'assuroit que le noir est blanc ,
» je dirois simplement qu'il a raison. Ces hommes
» suffisans , qui se croient assez sages pour avertir
» un Protecteur de ses bévues , ah ! qu'ils se
» gardent bien de donner un conseil toujours dan-
» gereux ; car un fort illustre n'a jamais tort. Je
» ne parle pas pour vous , Monsieur ; vous êtes
» l'organe du bon sens ; & vous parlez comme il
» convient à un grand Seigneur. Je n'ai d'autre
» volonté que la vôtre ; Dieu en est content ; &
» les hommes doivent l'imiter. Tout le monde
» doit au moins louer votre courage , puisque
» vous osez prendre une femme à votre soleil
couchant.

» couchant. Oui , satisfaites vos désirs : que ces
» foux à cheveux gris , qui condamnent la joie
» des sens , lorsqu'ils ne sont plus en état d'en
» jouir ; que tous ces graves invalides vieillissent
» dans l'inaction ; à la bonne heure , laissez-les
» dire ».

Justin , qui écoutoit en silence ce beau discours ;
fronça le sourcil , & prit ainsi la parole avec une
morgue très-philosophique.

« Un certain Auteur payen du premier ordre ,
» & qui avoit autant de bon-sens que nous ,
» quoiqu'il ne fût pas Chrétien , nous recomman-
» de de ne confier nos affaires qu'à des hommes
» justes dans leurs principes , & nobles dans leurs
» sentimens. J'ose dire que vous risquez davan-
» tage en donnant votre personne , que si vous
» donniez votre argent. C'est pourquoi , Mon-
» sieur , si vous aimez votre repos , considérez
» au moins d'abord les qualités de la future ; exa-
» minez si elle est chaste ou libertine , fière ou
» polie , douce comme une Sainte , ou insolente
» comme le Diable ; voyez si elle est trop facile ;
» trop tendre , trop familière , trop folle , ou si
» c'est un esprit intraitable. Il est vrai que la per-
» fection ne se trouve guère sur ce globe , & en-
» core moins parmi les femmes. Mais si les vertus

» de la vôtre l'emportent de beaucoup sur les
» défauts de l'espèce générale , bénissez le destin
» propice ; & croyez que vous avez une femme
» rare. Ah ! mon cher Monsieur , écoutez un ami
» qui ne connoît que trop bien l'état que vous
» estimez tant : en dépit de tous vos éloges , je
» vous annonce que ce n'est qu'esclavage , ruine
» & inquiétudes interminables. Dieu fait combien
» de larmes je verse en silence , combien j'étouffe
» de soupirs de peur qu'on ne m'entende , tandis
» que mes amis se récrient sur mon bonheur ,
» jurent que jamais mortel ne fût plus heureux
» en femme , & me répètent sans cesse qu'elle
» est aussi chaste & modeste qu'une Vestale , la
» plus douce créature qui parût jamais sur cet
» hémisphère. Mais , morbleu ! je fais ce qui en
» est ; & celui qui souffre a droit de se plaindre.
» Au reste , faites ce qu'il vous plaira ; c'est à vous
» d'être sage ; vous avez assez vécu pour cela.
» Mais à soixante ans courir les avanrures avec
» une femme , lui plaire quand son tempérament
» la presse.... le plus vigoureux de nous tous
» seroit fort embarrassé. Croyez-moi , Monsieur ,
» la plus modeste vous tracassera , exigera son
» tribut. Si cependant j'ennuie Monsieur , ma
» harangue est finie.

» Fort bien ; admirablement bien , mon très-
» digne frère , s'écria Janvier : ma foi , vous rai-
» sonnez comme un des sept Sages. Entendez-
» vous bien , Messieurs ? nous sommes des fots ;
» & il faut en croire des Auteurs payens , des
» proverbes & de vieux rebus ». Il prononça ces
mots sur le ton du mépris , & tourna le dos au
triste Justin..... « Mais que dit mon ami , mon
» cher Placebo ?

» Je dis , par tous les Dieux , que l'on a tort
» de déchirer les femmes & le saint nom du
» mariage ». Cette sentence rendue , le Conseil
se lève ; & chacun se retire sans changer d'opi-
nion. Tout le monde consentit cependant au ma-
riage du vieillard , quand il lui plairoit.

Qu'on peigne les transports du Chevalier ! son
cœur n'étoit occupé que des délices qu'il se pro-
mettoit. Son ame flottante ne pût d'abord se fixer ;
toutes les belles l'intéressoient successivement ;
chacune triomphoit ; mais c'étoit un règne fort
court : tous les appas voltigeoient , pour ainsi dire ,
sur son imagination ; & l'enchantement duroit
jusqu'à ce qu'elle en eût épuisé tous les détails.
C'est ainsi qu'une glace élevée fait voir la foule
des passans dans une place publique ; une figure
succède à l'autre , tandis que la brillante image

se réfléchit sur l'optique , & s'efface rapidement. Aux yeux de notre Observateur , cette Nymphe étoit d'une rare beauté ; mais la basse envie lui avoit donné une réputation équivoque : celle-ci étoit spirituelle ; mais par malheur sa vertu ne valoit pas son esprit : celle-là avoit des graces & rien de plus. Enfin après avoir été long-tems indécis , il se détermina pour la jeune *Mai*. Il ignoroit ses défauts ; car l'amour est toujours aveugle : mais le spectacle de tous les charmes possibles lui bouleverfoit l'ame. Figurez-vous le premier âge , des traits célestes , une démarche aisée , un air séduisant , des manières tendres , une figure divine , une douceur touchante , & le maintien d'une Déesse.

Janvier comptoit beaucoup sur son rare discernement : enchanté de sa trouvaille , il ne croyoit pas qu'aucun mortel pût fronder son choix. Il se hâta donc de rassembler tous ses amis , & leur fit part de son heureuse découverte. « Le Ciel ,
» dit-il , qui m'a d'abord inspiré de me marier ,
» met le comble à ses graces , en me donnant une
» femme digne de moi : plus de réflexions , je
» vous en dispense ; mon parti est pris ; & de-là
» dépend tout mon bonheur.

» Il y a dans cette ville une belle , l'idole de

» mon cœur ; elle est jeune & ravissante , aisée
» & naturelle , vertueuse & sage , quoiqu'elle ne
» soit pas riche ; sa famille est honnête ; & elle
» me convient. Je l'épouserai donc , s'il plaît à
» la bonté du Ciel , afin de passer ma vieillesse
» doucement & faiblement. Dieu soit loué ! je
» suis en état de jouir seul de cet aimable prix , &
» de ne partager avec personne. Si vous pouvez ,
» Messieurs , me le prouver , mon cœur est con-
» tent , & mon bonheur est infaillible.

» Il me reste un seul scrupule. De graves
» Casuistes , & de profonds Théologiens , m'ont
» souvent dit que c'en est trop pour la race hu-
» maine de vouloir goûter les joies du Paradis &
» celles de la terre ; qu'il faut , en un mot , opter
» entre être heureux ici , ou là exclusivement : or
» si les plaisirs du mariage alloient me faire perdre
» le bonheur éternel , ce seroit un fort mauvais
» marché. Eclaircissez-moi donc ce doute ; &
» tirez-moi de ces perplexités ».

Justin , que cette petite fanfaronade faisoit en-
rager , s'écria avec humeur : « Oh ! de grace ,
» Monsieur le Chevalier , calmez-vous ; si c'est-
» là tout ce que vous craignez , ce scrupule vous
» passera le jour de vos nêces ; & le Ciel , à ma
» prière , vous fera repentir de l'aventure avant

» même la fin de la cérémonie. — Bon Dieu !
» sans doute que vous ratifiez le contrat nuptial ,
» puisque vous châtiez par-là ceux que vous aimez
» le plus. — Ne vous désespérez donc pas ,
» Monsieur ; cherchez ; & peut-être trouverez-
» vous quelque Belle qui se chargera de vous
» donner un héritier , sans avoir besoin de votre
» entremise : hâtez votre bonheur ; & éprouvez
» la verge qui vous châtie pour le salut de votre
» ame , après quoi elle s'élancera au Ciel d'un
» vol aussi rapide que la flèche décochée de l'arc ,
» pourvu toutefois que vous ne soyez pas trop
» charnel , & que vous n'alliez pas aimer le plaisir
» de toutes vos forces. Que les loix de la raison
» tempèrent votre feu ; & ne faites pas trop d'ef-
» forts pour plaire à votre tendre amie. Au reste ,
» consultez quelques vieilles adèptes dans ce
» genre ; elles lèveront toutes vos difficultés sans
» réplique. En un mot , mariez-vous ; faites pé-
» nitence ; & ne craignez rien ».

Après ce Sermon consolant , les amis se reti-
rèrent pour servir sans délai l'amoureux Vieillard.
On voit la Nymphé ; on en fait la demande à
ses parens qui , vous l'entendez bien , consen-
tirent bientôt ; car les vieilles gens n'ont d'autre
passion que l'intérêt ; d'ailleurs il n'étoit pas difficile

de fléchir la jeune Mai ; les belles fourient toujours à la fortune.

Je passe sous silence le contrat , le douaire & tous les actes préalables ; je m'ennuierois d'écrire , & vous de m'entendre. Bref , tout est arrangé ; & les parties contractantes se présentent à l'autel dans des vues à la fois sensuelles & dévotes. Le Prêtre paroît , & ordonne à la femme d'être obéissante , & de se conduire comme Sara ou Rebecca ; puis il supplie le Ciel de rendre la belle Mai féconde , & de bénir le lit nuptial : on peut dire enfin que la cérémonie fut faite avec toute la Religion possible.

On retourne au palais de Monsieur le Chevalier ; les Convies se placent par ordre , & les nouveaux époux sur une estrade : toute la salle retentit aux doux accens de la flûte ; & les bruyantes trompettes y mêlent leurs sons argentins ; des voix divines accompagnent le tendre clavestin. Jamais Amphion ne toucha sa lyre avec tant d'harmonie ; jamais le fier Théodamas , dont les accords impétueux portoient la fureur dans l'ame , & allumoient la rage des combats dans les cœurs des enfans de Mars , ne tonna avec tant de grace.

Bacchus honora la fête de sa présence , à ce que disent les Poètes ; & la Déesse des amours ,

secouant son flambeau à la vue des Spectateurs étonnés, sourit gracieusement au Chevalier, & dansa, pour lui témoigner sa satisfaction; tant elle étoit ravie que son plus zélé adorateur s'engageât encore à s'illustrer par des exploits d'un nouvel ordre. Le vieil Hymen n'avoit vu depuis bien des siècles, de mari si tendre ni d'épouse si brillante. O vous, Poètes célèbres par vos épithalames, ne présumez pas que vos accens les plus doux, puissent peindre les délices & l'éclat de ce jour fortuné!

La belle Dame, assise d'un air riant à la table du festin, regardoit amoureusement le bon Janvier. Esther même, dont les Juifs chantent les attraits, ne parut jamais si jolie à son Assuérus. Aussi éclatante que l'Aurore d'un jour d'Été, aussi fraîche que le mois de Mai, elle encharmoit son époux, qui n'auroit pas alors envié à Pâris sa trop fameuse Spartiate. Repassant dans son esprit ces torrens de volupté qui l'attendoient, il restoit immobile, & conjuroit tous les Génies de l'amour d'accélérer son bonheur. Cependant on dansoit sans pitié; les rasades circuloient rapidement; & les joyeux Convives couronnoient leurs libations par des couplets badins: la salle exhaloit tous les parfums d'Arabie; la gaieté & le plaisir brilloient dans tous les yeux,

Damien feul , dévoré de mélancolie au milieu de l'allégresse générale , soupiroit *in petto* ; Damien , Ecuyer du Chevalier , nourrissoit une flamme secrète qui le consumoit. Sa charmante Maîtresse occupoit toutes ses facultés ; il lorgnoit , languissoit , perdoit le repos : son office rempli , il se retira tristement ; tomba sur son lir , dérestant la lumière du jour. Laissons-le se désespérer en attendant que la Dame pleure à son tour par sympathie , & soit de même en proie à tous les feux de l'amour.

Cependant le soleil fatigué , disent les savans Poètes du tems , désertoit l'horison , & replioit sa lumière , tandis que les étoiles parsemées sur le sombre manteau de la nuit , s'approchoient pour suppléer à son absence. Enfin les gens de la noce se levèrent ; chacun fit son compliment comme la circonstance l'exigeoit ; & l'on se retira décemment.

L'ennemi parti , l'amoureux Chevalier voulut d'abord se déshabiller : tant il étoit ardent & pressé ; mais pour préalable essenriel , il prit du satyrión , de l'éringo , des cantharides , ou autres stimulans quelconques , que de graves Médecins donnent sans scrupule pour irriter le sang paresseux : les anciens Poètes en ont parlé dans leurs rimes las-

cives ; & les honnêtes Commentateurs les expliquent aux siècles modernes.

Cependant , la jeune épouse étoit en habit de combar ; le lit nuptial , la chambre , tout avoit été parfumé & béni. Qu'arriva-t-il ensuite ? C'est ce qu'il ne me convient point de dire. Bref , on rapporte qu'il sua jusqu'au levé du soleil , & que sautant alors du lit aussi lestement que s'il n'eût rien fait , il prit debout son cordial , donna un baiser folâtre à la touchante Mai , & chanta à voix basse une ballade galante ; après quoi il se disposa à prendre du repos ; car tout travail en a besoin.

Que faisoit alors le lamentable Ecuyer ? Hélas ! il ne pouvoit dormir ; ses inquiétudes le déchiroient ; la paix avoit abandonné son cœur ; il étoit dévoré de tous les feux de Cithère ; & il n'avoit ni l'art de les éteindre , ni les moyens de s'expliquer. Espérant néanmoins qu'il se présenteroit quelque occasion favorable , il imagina de faire un Sonnet pour la belle Mai : il l'écrivit , le plia avec tout le goût possible , & le plaça sur son cœur en attendant mieux.

Cependant le quatrième jout de ces brillantes fêtes , dont Janvier honoroit son mariage (c'éroit au mois de Juin , & le soleil monroit au signe du Cancer) la jeune épouse sort de son appar-

tement, accompagnée du Chevalier qui se traînoit lentement sur ses pas : on assiste à une grande Messe en faux-bourdon ; & l'on vient festiner dans la salle. Les valets attentifs voloient au moindre signal ; le seul Ecuyer étoit absent ; & sa maladie affligeoit considérablement son bon Seigneur ; il pria donc sa femme , & toutes les autres femmes présentes, d'aller voir Damien , & de distraire sa douleur. Elles y consentirent unanimement de la meilleure grace du monde , & grimperent à la chambre du triste Celadon : il se vit aussi-tôt assiégé de ce beau groupe , qui environnoit son lit, & la délicieuse Mai à son chevet. Elle tâta son poulx ; & dans ce moment il lui jette un coup d'œil mourant , accompagné d'un soupir à demi étouffé : ce n'est pas tout ; il lui glisse encore son billet , en invoquant tout bas les puissances célestes de le faire réussir.

Quelle aventure pour la trop sensible Mai ! dès-lors plus d'agrément , plus de plaisir : elle passa tristement la nuit ; mais son stupide époux ronfla d'importance jusqu'à la pointe du jour , où sa toux l'éveilla. Que fit-il ensuite ? Oh ! Je n'en fais rien. Je ne fais pas mieux si Mai se crut en Enfer ou en Paradis. Quoiqu'il en soit , les Mémoires rapportent qu'ils étoient au lit avec toute l'honnêteté

imaginable , lorsque la cloche sonna pour les appeler à la prière.

Soit que le destin l'eût résolu , ou que le pur hasard s'en mêlât ; soit la nature , l'étoile , ou tout ce que vous voudrez , il est au moins sûr que la belle Dame sentit les premières étincelles d'une flamme naissante , fut touchée du sort du languoureux Damien , & passa enfin de la pitié à l'amour. Vous , Belles ! que l'exemple de Mai vous excite à avoir également pitié de ceux qui vous aiment. Si ce pauvre adorateur eût trouvé à sa place une Lucrèce altière & barbare , certainement il se feroit pendu ou noyé : voyez plutôt ce vrai modèle de votre sexe ; sans arrogance , sans sottise fierté , elle étoit trop douce pour occasionner un homicide.

Mais pour revenir à mon Conte , quelques Sages ont défini le plaisir le souverain bonheur du genre humain. Notre Chevalier , qui étudioit beaucoup , à ce que l'on peut supposer , étoit de la Secte sublime de ces Philosophes ; car il vivoit en Prince : un luxe prodigue , une orgueilleuse magnificence éclatoient partout. Sa maison étoit un palais , ses gens sur le bon ton ; le faste & l'ostentation présidoient dans ses meubles , ses équipages & à sa table. Il avoit un vaste jardin qui

ne le cédoit à aucun dans le monde ; il étoit environné partout d'un mur solide de pierre de taille ; la Divinité du lieu n'auroit pu décrire la moindre partie des beautés de cette scène enchantée : les Beaux-Esprits de France auroient calqué sur ce brillant sujet des Romans éternels & narcotiques ; en un mot , le plus doucereux des Poètes qui ont jamais chanté les prairies émaillées & les sources limpides , auroit rougi de toucher cette matière.

Immédiatement au centre du parterre étoit une source limpide , dont les ondes arrosoient en murmurant les environs : les bords fortunés de ce ruisseau étoient ornés de lauriers. S'il faut en croire l'ancienne tradition , c'est-là que les espiègles Lutins se jouoient au clair de la lune : leur Roi Pymée , & sa petite femme , dansoient & gambadoient sur la verdure : les Esprits-follets leur jouoient gaiement une sarabande ; & la musique aëtienne résonnoit dans les ombrages.

Janvier se retiroit souvent dans ces beaux lieux ; ils étoient la scène de ses plus touchans plaisirs ; il les chérissoit , & portoit toujours sur lui la clef d'argent de la porte. Il étoit dans l'usage de s'y retirer , loin du bruit & des affaires , au milieu des ardeurs brûlantes de l'été ; & là , seul avec sa

vive Mai , il passoit tout le jour à lui prouver comme il pouvoit, son amour ; car il étoit débiteur exact ; & il payoit ses arrérages dans ce beau jardin.

Mais, hélas ! qui peut compter sur le bonheur ! que nos voluptés mondaines sont fragiles & frivoles ! O Fortune ! tu es femme & sans foi, comme ton Sexe perfide ; tu es légère comme le vent. O Monstre déguisé ! tu dupes le genre humain par de douces illusions ; & tu donnes en riant la coupe empoisonnée. Voyez ce riche , cet amoureux, ce vénérable Chevalier : au milieu du plaisir, de l'aisance & de toutes les consolations de la vie , ta main , cruelle Fortune ! le frappe & le rend aveugle. Dès cet instant funeste , il appelle à grands cris la mort , dernière consolation des malheureux.

Ce n'est pas tout ; la rage de la jalousie déchire alors son cœur ; car il ne croyoit guère à la vertu des femmes : il ne permet plus à la sienne de s'éloigner d'un pas ; il la cloue à ses côtés , la tient enchaînée nuit & jour , abrège ses plaisirs , & diminue son autorité. Souvent la triste Mai , les yeux baignés de larmes , se plaignoit & soupiroit beaucoup ; mais en vain ; elle regardoit l'Écuyer comme un amant , & comme un amant qui mé-

ritoit d'être heureux ; car il étoit décidé qu'elle l'auroit , ou mourroit de chagrin. Damien , de son côté , n'avoit pas moins d'impatience : brûlant de désirs , le moindre retard le désespéroit ; & quoique la belle fût presque inaccessible , il ne pût s'empêcher de lui faire part de son amoureux martyre , par un billet secret qu'il trouva moyen de lui rendre. Mai rémoigna par des gestes , que son zèle ne lui déplaisoit pas , & qu'en tems & lieu on pourroit s'expliquer.

Ah ! cher Chevalier , de quoi te serviroient tes yeux , quand ils pourroient discerner un vaisseau à sa plus grande distance ? Il vaut certainement mieux être dupe , quand on est aveugle , que de l'être avec de bons yeux. Argus même , si sage & si discret , ne fut qu'un sot malgré toutes ses lumières. Il en arrive autant , on le fait , à plus d'un honnête mari , qui croit prudemment n'être jamais dans le cas.

En un mot , la Dame vint à bout par ses soins & sa diligence , de se procurer la clef du jardin , que Janvier portoit toujours ; elle en tira l'empreinte sur de la cire , & la donna à l'Ecuyer. Cet incident produira quelques merveilles , que vous apprendrez en tems & lieu.

Le tendre Ovide disoit jadis , qu'il n'y avoit

point de stratagème que l'amour ne pût découvrir. Pyrame & Tisbé font voir clairement de quels prodiges sont capables de vrais Amans , lorsqu'ils s'entendent bien : quoiqu'observés & captifs, néanmoins en dépit de tous les obstacles , ils trouvent l'art de s'embrasser à travers une mutaille.

Mais point d'écarts davantage. Il arriva , un certain jour d'été , que notre vénérable Chevalier se sentant pressé par l'éguillon de la chair , éveilla sa belle femme avant même que la cloche du matin eût sonné la prière , & lui chanta cet hymne amoureux.

« Ouvre tes yeux brillans , mon cœur ! lève-
» toi , ma femme , ma belle femme ! Ecoute les
» colombes qui content leurs plaintes amoureuses
» aux arbres , & soupirent tendrement ; les fri-
» mats , les glaces de l'hiver ont disparu ; le soleil
» embellit les campagnes , & peint le Ciel du
» plus vif éclat. Ah ! belle sans tache , dont tous
» les charmes blessent & captivent mon cœur ,
» viens ; & noyons-nous dans des plaisirs réci-
» proques , qui font le ravissement de ma vie ,
» la seule consolation de mon âge ».

A cette invitation , la prudente Mai ne manque pas d'avertir Damien par un signal convenu de prendre les devants. Il obéit aussi-tôt , se glissa furtivement

furtivement hors de la maison , & s'alla tapir derrière un berceau.

Il n'y fut pas long-tems, que Janvier parut avec la Déesse : ne doutant pas que tout ne fût en bon ordre ; car il étoit aveugle ; il tourna la clef & barticada la porte.

« Enfin promenons-nous , dit-il ; & goûtons
 » des voluptés inconnues au monde : tu fais, ma
 » chère femme , le seul soulagement de ma vie ; &
 » j'aimerois mieux , morbleu ! mourir à l'instant ,
 » que de perdre ton cœur. Rappelle-toi la can-
 » deur & la vérité de ma passion , puisque je t'ai
 » prise sans dot , mais pour moi seul ; je n'ai
 » cherché d'autre trésor que ta tendresse. Malgré
 » mes cheveux blancs & la pette de ma vue , si
 » tu es fidèle à ton Chevalier , cette double dif-
 » grace ne me brouillera pas avec les plaisirs. Je
 » puis souffrir avec courage toutes les injures de
 » la fortune ; je ne crains rien que de te perdre.

» Considérez donc , Madame mon épouse ,
 » les solides biens d'une vie vertueuse : d'abord
 » c'est le vrai moyen de vous faire aimer de Dieu ;
 » & ensuite votre réputation est intacte : mais
 » ce qui doit faire encore plus d'impression sur
 » vous , c'est que je récompenserai votre amitié
 » par l'héritage de tous mes biens. Prescrivez les

» condicions ; & avant que le soleil remonte de-
» main sur cet hémisphère , comptez qu'elles
» seront remplies. Je scelle le contrat par un
» saint baiser ; & j'exécuterai.... par ici , ma
» chère.... par là.... Console-toi ; & ne pense
» pas que ton Signor est un bruta : c'est l'amour ,
» & non la jalousie , qui brûle mon sang , &
» m'embrase le cœur ; car ses appas occupent
» tout mon esprit ; je ne pense & ne rêve qu'à
» toi ; enfin je ne puis me séparer un instant de
» toi. Ah ! celui qui possède tant de charmes ,
» peut-il vivre un moment sans vouloir languir
» & mourir dans tes bras » !

Le Vieillard amoureux se tut enfin ; & Mai ré-
pliqua avec modestie : (elle parloit d'une voix
foible & pleuroit) « Dieu fait , (il lui échappe ici
» un tendre soupir) , Dieu fait que j'ai une ame
» à sauver aussi bien que vous ; & ce que vous
» ne me recommandez pas moins , mon cher hon-
» neur , ah ! je le défendrai jusqu'à la mort. Je
» vous ai donné ma main en face de la Sainte
» Eglise , & qui plus est , mon cœur. Cependant ,
» si après cela vous vous déliez de moi , écou-
» tez , & recevez mes sermens. Que la terre s'en-
» trouve sous mes pas , & m'engloutisse toute
» vivante dans les enfers ; ou que je souffre cette

» mort , que je ne crains pas moins que les Dé-
» mons , favoir , d'être coufue dans un sac , puis
» jettée dans un puits , avant que je fouille ma
» réputation , ou que j'insulte à l'honneur de ma
» famille. Car sachez , M. le Chevalier , que je
» fors d'un sang honnête , qu'une Courtifanne me
» fait vomir , & que ce nom seul me fait tref-
» saillir. Mais les Jaloux se rappellent leurs crimes ;
» & toutes ces honteuses aventures leur font suf-
» pecter leurs femmes. Sans cela , Monsieur , à
» quoi bon toutes ces précautions dont vous me
» fatiguez ? à quoi bon ces doutes , ces craintes ,
» ce refrain éternel dont vous nous affommez les
» oreilles » ?

Tout en difant cela , elle jettoit un regard
expressif sur Damien , qui , prosterné à ses ge-
noux , semoit son passage de soupirs , & attendoit
qu'elle lui marquât son poste ; ce qu'elle fit en
lui indiquant d'un coup d'œil un poirier voisin.
Cet arbre étoit couvert d'un fruit exquis ; &
chaque branche étoit surchargée de poires. Le
docile Ecuyer y porta ses pas , & grimpant de
branche en branche , il s'assit à la cime. Le Che-
valier & la Dame se promenoient dessous : mais
laifsons-les , pour filer notre histoire.

Le soleil étoit parvenu jusqu'au signe des Gé-

meaux ; & Jupiter ascendant répandoit ses douces influences qui réjouissent les dons de Cérès , & nuancent les prairies de l'éclat des fleurs. Le jour étoit beau ; & l'Aurore naissante jettoit sur l'azur du firmament sa brillante lumière.

Il arriva par hasard que , cette même matinée , les Esprits follets se divertissoient dans cette partie du jardin ; leur Monarque & son Epouse étoient de la partie. Les Dames voloient sur le gazon avec tant d'adresse & de légèreté ; les hommes sautoient si habilement sur la pelouse , qu'à peine inclinoient-ils leurs fleurs. Les danses finies , toute la Cour s'amusa à chercher des œillets & des marguerites , tandis que le Roi , étendu mollement sur un gazon , apostropha ainsi la Reine d'un air chagrin.

« Il n'est que trop clair , dites ce que vous voudrez ,
» que vous autres femmes , vous trompez indigne-
» ment les hommes. Cent Auteurs ont démontré
» cette vérité ; & une triste expérience ne permet
» absolument pas d'en douter. Que tes mânes repo-
» sent en paix , grand Salomon ! jamais Roi plus
» sage ne vit le Soleil. Biens , honneurs , le suprême
» degré de la félicité mortelle , tu avois tous ces
» avantages ; & tu as bien dit : espérez de trou-
» ver parmi tous les hommes , un seul qui soit

» juste & équirable ; mais c'est en vain que vous
« parcourriez le Monde entier ; une bonne fem-
» me est la chose introuvable. Ainsi parle ce Prin-
» ce qui connoissoit votre perversité : le fils de
» Sirach ne vous est pas plus favorable. Ainsi,
» puisse la foudre vous écraser , ou quelque peste
» vous dévorer aussi réellement , que vous voyez
» un libertin sur cet arbre & ce respectable Che-
» valier qui est dessous. Mais comme il est aveu-
» gle & cassé (malheur déplorable !) son Ecuyer
» le fera C... à vos yeux.

» Or je jure par ma terrible Majesté , & par le
» sceptre respectable que je porte , que nul sacri-
» lège ne fera impunément un tel outrage en
» ma présence. Je veux détromper le Chevalier ,
» lui rendre la vue au fort de l'action , & ex-
» poser publiquement la honte de cette Miséra-
» ble , afin de donner une bonne leçon à tout le
» Sexe perfide.

» Eh ! que feriez-vous de bonne foi , répliqua
» la Reine ? Il est décidé que la femme ne man-
» quera pas de réponse au besoin. Je vous jure
» que celle-ci , & toutes les races futures de son
» espèce auront toujours l'art de jeter un vernis
» imposant sur leurs galanteries ; quand même
» on les prendroit sur le fait , quand on les ver-

» roit de ses propres yeux. Tout ce qu'elles ont à
» faire, c'est de protester avec serment qu'il n'en
» est rien, de pleurer & soupirer abondamment,
» jusqu'à ce que le sage mari, dupe de ce ma-
» nège, devienne doux, traitable, & aussi docile
» qu'une grue.

» Qu'importe si ce Juif médifant, ce Salomon,
» traitoit les femmes de folles ! Des génies plus
» modernes & plus sages, déclarent qu'elles
» sont extrêmement chastes, fidèles & vertueu-
» ses ; témoin celles qui ont souffert le martyre
» avec tant de courage & de sagesse ; témoin en-
» core les Arie, les Porcie, les Lucrèce & tou-
» tes les héroïnes de l'Histoire Romaine.

» Mais puisque les Livres Saints sont ouverts à
» tout le monde, & que les hommes les inter-
» prètent à leur manière, pourquoi seroient-ils
» fermés aux femmes ? L'unique objet de Salo-
» mon est de montrer que la souveraine bon-
» té réside seulement dans l'Être éternel. Mais
» mettons les choses au pis : faudra-t-il donc
» apprécier les femmes sur ce qu'en a dit Salo-
» mon ? Quoi que ce Roi (ainsi que les vieux
» Hébreux s'en vantent) eût élevé un beau Tem-
» ple au Dieu des armées, il cessa enfin de ren-
» dre hommage à son Créateur pour honorer des

» Idoles d'un culte aussi brillant , ou même davan-
» tage. Prenez garde de trop louer un Idolâtre &
» un Débauché , que Dieu ne souffrit qu'à cause
» du bon David son père ; ce David qui étoit se-
» lon son cœur , ce David qui aimoit & honoroit
» les femmes.

» Enfin je suis femme ; & comme telle , je
» dois parler : le silence m'étoufferoit ; & je cré-
» verois de dépit. Sachez donc que je méprise
» toutes vos plates autorités , vos Beaux-Esprits
» & leurs savantes impostures. Ils sont nos enne-
» mis ; & comme tels , je dois & veux défendre
» nos droits. »

» Ah ! ma chère Dame , reprit le Roi , ne
» vous fâchez pas ; je crains votre vengeance ; je
» cède : mais puisque j'ai juré que ce trop ou-
» tragé Chevalier verroit encore la lumière , je
» ne puis m'en dédire. Je suis Roi ; & ma parole
» a toujours été sacrée. »

» Et la mienne également , s'écria son épouse ;
» je suis Reine. Cette femme aura sa réponse
» prête ; je m'en charge ; terminons ainsi toute
» dispute. Faites , Seigneur , une épreuve quand
» il vous plaira ; & vous verrez qu'il n'est pas
» dans la femme de manquer à sa parole. »

Laissons ce couple auguste se piquer aussi no-

blement; & revenons au Chevalier qui se réjouissoit dans le jardin avec l'aimable Mai : voici une chançon dont il la régaloit : *O ! sois tendre & constante ; je serai également pour toi toujours tendre & constant.* Enfin il approche insensiblement du poirier. La Dame regarde en haut , & observe son Amant perché sur des branches au sommet de de l'arbre. Elle s'arrêta , & s'écria en soupirant :
» Ah ! Dieux , quelles douleurs , quelles convulsions subites me déchirent à la vue de ce fruit
» qui est si frais , si beau , si tentant ! Secourez-moi , mon très-cher Epoux ; par l'amour , donnez-m'en ; & sauvez à la fois la vie à votre cher enfant , & à votre rendre Epouse. »

Le Chevalier étoit au désespoir d'entendre les cris de sa femme ; mais il ne pouvoit grimper ; & il n'avoit d'ailleurs aucun Domestique. Vieux comme il étoit , & privé de la vue , qu'auroit pu faire ; hélas ! un malheureux mari en pareil cas ? » Eh
» faut-il donc , disoit la femme , mourir sans secours , & voir ce fruit charmant devant mes yeux ? Au moins , Seigneur , par compassion , faites-moi la grace d'embrasser le tronc de l'arbre ; & alors en me guindant sur votre dos , je pourrai grimper jusqu'au fruit. Ayez seulement cette complaisance ; & laissez-moi faire. »

» De toute mon ame , répliqua le cher homme ; je versetois mon sang pour soulager tes peines ; » & il se colle contre le tronc. Mai atteint une branche , puis monte plus haut.

Patience , Mesdames , point de colère , je vous en conjure : je vous conte une vérité , quoiqu'en style peu élégant. Mon histoire peut vous paroître scabreuse ; mais mon cœur est honnête. Que faisoit donc cette femme sur son arbre ? Des sauts périlleux que je supprime , patce que vous n'avez jamais été au fait de tout cela. Au reste elle a juré que le tour étoit plus plaisant que ce qu'elle avoit vu jusqu'alors.

Mais , ô prodige ! dans ce moment critique , le Chevalier étonné recouvre subitement la vue. Comme il ne pensoit qu'à la belle Mai , ses yeux se tournent d'eux-mêmes vers le haut de l'arbre , & voilà qu'il voit sa chère femme dans un état.... On ne peut exprimer quelle fut sa rage : une mère forcenée ne fait pas plus de tapage à la mort de ses enfans. Il crie , tonne , hurle , s'arrache les cheveux : » Mort ! Diables ! Furies ! que fais-tu donc là ? »

» Que vous manque-t-il , Seigneur ? s'écria la Péchereffe tremblante. J'aurois cru que votre patience s'en tiretoit mieux : voilà donc votre

» amour , ingrat , cruel ! Est-ce ainsi que je suis récompensée d'avoir guéri un aveugle ? Hélas ! pour-
» quoi m'a-t-on appris le secret de rendre la vue à
» mon mari , en me débattant avec un homme sur
» un arbre ? Est-ce donc pour cela que j'ai éprouvé
» l'art puissant de la magie ? Femme infortunée ,
» dont tout le crime est d'avoir eu trop d'amour ! »

» Si c'est là se débattre , reprit le Chevalier furieux , c'est se débarrasser avec la vengeance. Que
» le Ciel me conserve la vue qu'il me rend , aussi
» certainement que mes yeux t'ont vu deshonoré ,
» & deshonoré par mon Esclave . . . Perfide ! infâme !
» que l'enfer r'engloutisse aussi sûrement
» que j'ai tout vu , & trop bien pour mon repos. »

» Mon bon Ange , secourez-moi , s'écria la tendre épouse. O Ciel ! donne la tournure convenable à cette opération magique ! hélas ! mon cher
» cœur ! si vous aviez bien vu , vous ne me traiteriez pas avec tant de barbarie : ce n'est qu'un
» faux jour , une foible lueur qui vous a surpris. »

» Ce que j'ai dit , répliqua le bon homme , je le soutiens encore ; car , par tous les Dieux , cela
» paroissoit si clair . . .

» Et moi je jure , reprit l'intrépide femme , que vous aviez quelques verriges : est-ce donc ainsi
» que vous me remerciez ? Ah ! malheureuse que

» je suis d'avoir été si bonne ! . . » Un soupir qui exprimait toute l'amertume de sa douleur , l'empêcha d'achever : les larmes , préparées de loin , coulèrent en abondance ; & elle les essuyait avec art à mesure qu'elles tomboient. On fait sans doute que les femmes pleurent quand elles veulent.

Le Chevalier fut touché : le repentir se lisait dans ses yeux ; & voici de quelle manière il essaya de consoler son épouse : » Allons , Madame , n'en parlons plus ; cela est passé ; & je ne suis plus en » colère ; descendez , & ne tourmentez plus votre » cœur. Excusez , ma chère , si je vous ai dit quelque chose de déplacé ; car , par ma foi , je vous » ferai bientôt réparation : que mes remords obtiennent ma grâce ; mais , morbleu ! je ne jurois » que de ce que je croyois voir. »

» Ah ! mon petit mari , cela étoit bien cruel de » traiter ainsi votre femme sur un simple soupçon. » Mais des objets mal observés vous tromperont » de même pendant quelque tems , jusqu'à ce que » l'organe de votre vue soit bien rétabli ; car , écoutez-moi , n'est-il pas vrai qu'à l'instant que l'on » ouvre les yeux en s'éveillant , l'éclat du Soleil » nous éblouit , & que les nuages qui s'élèvent » alors , interceptent la lumière ? Eh bien , il en est » de même avec vous : vos yeux sont noyés brus-

» quement dans un torrent subit de lumière ; des
» fantômes bizarres voltigent sur les prunelles , &
» nagent sous vos yeux. Ainsi , Monsieur , soyez
» discret en tout ; & ne condamnez jamais les gens
» en étourdi. Qu'il est rare que les choses soient
» telles qu'elles paroissent ! Dieu le fait. Interro-
» gez le bon sens ; & il vous dira bientôt que vous
» étiez jaloux & votre femme très-honnête. Cet
» oracle est plus vrai que tous ceux des Sybilles.
» Il n'y a personne qui juge si mal , que celui qui
» pense de travers. »

En disant ces mots , la Dame saute au cou du bon Janvier , & l'embrasse avec un air de vertu parfaitement imité. Le cher homme ravi , lui rend ses caresses avec usure ; les soupçons , la jalousie disparaissent ; les sermens , les protestations se renouvellent ; en un mot , tout le monde vit avec satisfaction une femme féconde , & un époux crédule.

Ainsi finit mon Conte ; & pour le rendre moral , que tout mari sage profite de cet exemple ; je fouhaite , pour le rendre complètement heureux , qu'il soit aussi bien joué par sa femme



LA FEMME DE BATH (1).

JETTEZ les yeux sur les disgrâces de la vie des époux ; & écoutez avec respect l'histoire d'une femme qui a de l'expérience. Croyez en une fagresse qui coûte bien cher ; & mettez - vous dans l'esprit qu'une femme vous dit une fois la vérité, J'ai joué mon rôle dans toutes ces épreuves ; & je suis la verge dont le destin s'est servi pour faire tout le mal ; car , depuis quinze ans , j'ai conduit en triomphe de l'Eglise dans mon lit jusqu'à cinq esclaves , nommés vulgairement Maris.

Notre Seigneur vit un jour une noce , dit l'Ecriture ; & l'on pense qu'il ne vit que celle-là pendant toute sa vie mortelle , d'où quelques scrupuleux infèrent qu'un bon Chrétien ne doit jamais se marier deux fois. Mais qu'ils raisonnent en paix , & m'expliquent, s'ils le peuvent, la réponse adressée à la Samaritaine ; elle avoit cinq Epoux légitimes ; & néanmoins elle ne fut point accusée d'incongruité.

Croissez & multipliez : tel fut l'ordre du Ciel ; & c'est-là un texte que j'entends clairement , de même que celui-ci : Que l'on quitte son père &

(1) Cette Pièce est aussi tirée de Chaucer.

sa mère pour s'attacher éternellement à sa femme. Salomon en eut plus d'une , ou autrement le plus sage des hommes mentoit. J'ai éprouvé moi-même plusieurs assauts d'amour ; & avec la grace du Ciel , j'espère en essuyer encore d'autres. Quand mon époux éphémère & bourru mourra , quand il abandonnera sa triste Compagne , je prendrai le premier bon Chrétien qui se présentera.

Saint Paul , connoissant bien qu'un seul homme ne pourroit jamais nous suffire , déclaroit qu'il valoit mieux *se marier que brûler*. Il y a du péril à rapprocher le feu & l'étoupe : oh ! j'en tombe d'accord ; & vous savez ce que cela signifie. Le même Apôtre a encore avoué ailleurs , qu'il n'avoit trouvé nulle part le précepte de la virginité : ce n'est qu'un *Conseil* ; & nous autres femmes , nous suivons toujours ce qui nous accommode , le conseil ou notre volonté.

Si celui-ci ou celle-là jugent à propos de vivre dans une parfaite chasteté , je n'envie pas leur bonheur : qu'ils soient bien purs ; & qu'ils se préservent de toute souillure , à la bonne heure. A quelques petites taches près , je suis encore sainte ; & cela ne m'inquiète guère. Le Ciel nous fait marcher dans des routes différentes ; il accorde à ceux-ci un don qui leur convient , & un autre à

ceux-là. Tous les hommes , sans exception , ne sont pas obligés de vendre leurs biens au profit exclusif des Pauvres. De pareilles gens peuvent viser à la perfection ; je le leur permets ; mais avec votre permission , Messieurs les Casuistes , je ne suis point dans le cas.

Il y a eu plusieurs Saintes , depuis le commencement du monde , qui ont conservé leur intégrité en dépit des hommes. Eh bien ! qu'elles se nourrissent de pain blanc , tandis que nous autres pauvres femmes , nous mangerons du gros pain de seigle. Pour moi , je conserverai le poste que la Providence m'a marqué : que mon honnête Epoux me paye son tribut , & me rende compte de sa tendresse routes les nuits. Son corps n'est pas à lui , mais à moi ; ainsi le dit S. Paul ; & S. Paul est un grand Théologien.

Sachez donc que de mes cinq maris , trois furent passables , & deux mauvais : les premiers étoient vieux , mais riches & de plus , amoureux ; ils suivoient pitoyablement pour plaire à leur femme : mais depuis que leur opulence (ce qu'ils avoient de mieux) m'appartient , j'ai pu renoncer à tout le reste sans grand inconvénient. Je ne prenois pas beaucoup de peine à plaire pour me faire aimer ;

& cependant j'ai goûté beaucoup plus de plaisir qu'eux. Ils m'accabloient de présens , & m'expliquoient leur amour avec de l'or , comme Jupiter le fit autrefois. Je n'avois qu'à sourire ; un regain de jeunesse leur prenoit aussitôt ; & en ridant le front , je les pétrifiois.

O vous , souveraines ! femmes qui m'écoutez , prêtez l'oreille ; voilà le ton qu'il faut afficher ; & vous régneriez. Jamais foible mortel n'eut le don de mentir aussi intrépidement que nous. Surprises même en flagrant délit , niez tout avec serment ; & prenez vos femmes de chambre à témoin pour prouver que l'on ment.

Dites-moi , mon bon vieux Sir Paul , (c'étoit mon style ordinaire) pourquoi la femme de notre voisin est-elle si riche & si enjouée ? On la fête , on la caresse partout où elle se trouve ; & moi je reste à la maison , couverte de guenilles. Pourquoi vous voit-on si souvent courir chez elle ? Êtes-vous si amoureux ? ou est-elle si belle ? Si je me borne à voir seulement un cousin ou un ami , quel tapage , quelle violence ! Vous furetez dans toute la maison ; vous radez partout comme un ours enragé ; après quoi vous prêchez jusqu'à minuit dans votre fauteuil : vous criez que toutes
les

les femmes sont fausses , & qu'il n'en est aucune qui ne soit une peste dans la société ; vous les donnez routes au Diable.

Si elle est pauvre , dites-vous , elle épuise les fonds de son mari ; si elle est riche , elle entretient son Prêtre , ou quelque chose de pis ; si elle est d'une haute naissance , c'est une orgueilleuse insupportable. Les vapeurs & la vanité démontent successivement sa cervelle. Tantôt c'est une folle , tantôt une Mégère grondeuse ; elle est païtrie de caprices quand elle se porte bien , & acariâtre dans la maladie. Qu'elle soit belle , elle ne sera pas long-tems chaste ; le feu de la jeunesse l'attaque de toutes parts. Si elle est laide , ses guinées sont un appas pour les Amans : peut être aussi qu'elle s'attirera quelque Soupiranr par son esprit ; ou bien sa danse est gracieuse ; quelquefois sa taille fera oublier son triste visage. Il n'y a pas d'oie si vieille , qui ne trouve tôt ou tard quelque honnête oïson qui s'en accommode.

On peut , disiez-vous , éprouver les chevaux & les ânes avant que d'en faire l'emplette ; mais on prend les femmes au hasard & sans précaution. Les Amans sont plongés dans un sommeil léthargique , & ne peuvent rien examiner ; lorsqu'ils sont Maris , ils voient tout ; le voile se déchire ;

& toutes les Epouses paroissent au grand jour ce qu'elles sont.

Vous me contez sans cesse , que pour ménager mes bonnes graces , il faut toujours me contempler en soupirant , me nourrir de flateries , & coudre à chaque mot un *mon cœur ! ma chère !* S'il arrive , par un cas étrange , que je rougisse , il faut encore donner des éloges à l'éclat de mon teint. Je demande continuellement des habits neufs & des colifichets à la mode. On doit plaire à ma Nourrice & à ma Femme de chambre favorite. Ce sont des parties fines , des visites sans fin chez des parens , des amis & des alliés. Voilà ce que vous me répétiez à la mort ; & tout étoit mensonge.

Vous regardez aussi Jenkin de travers : quoi ! pouvez-vous être jaloux de votre Apprentif ? La fraîcheur respire sur ses joues grossières ; il a une belle tête & des cheveux admirables. Déridez votre front ; & bannissez votre chagrin ; je le mépriserois si vous mourriez demain.

Pourquoi toutes vos armoires sont-elles fermées ? A quel propos ? Tout ce que vous possédez n'est-il pas à moi ? Monsieur , je ne suis pas folle ; & je jure que vous n'aurez pas un corps & de l'argent pour vous seul. On vous dupera en dépit de vos yeux d'Argus : je me mocque de vos serrures

& de vos espions. Si vous aviez de l'esprit, vous diriez : *Allez où vous voudrez, ma chère femme ; je ne crois pas tous les contes que l'on me fait ; prenez toutes les libertés que le mariage permet ; je vous connois pour une femme vertueuse & fidèle.*

Bon Dieu ! quand vous avez votre nécessaire, qu'avez-vous besoin de vous embarrasser des plaisirs des autres ? Quoique je m'occupe tout le jour à en donner & à en recevoir, croyez qu'il vous en reste assez pendant la nuit. Le désir d'allumer son flambeau au feu de son voisin, n'est que juste & raisonnable.

Vous vous imaginez qu'il y a du risque à s'habiller avec magnificence, & qu'une femme brillante ne peut être long-tems chaste & modeste. Une chatte, si vous lui échaudez un peu la peau, reste tranquillement au coin de la cheminée ; mais lorsqu'elle a repris sa délicatesse, elle quitte sa retraite, & va se pavaner au Soleil ; elle se lèche amoureuxment, gambade pour montrer sa belle fourrure, & fait miauler ses amans.

C'est ainsi que j'amenois à mon but mes trois vénérables antiques. Je leur mentois impunément ; & Jenkin juroit que je disois vrai. Je pouvois, comme les chiens, mordre & me plaindre tristement tour-à-tour ; & je commençois par faire

tapage quand j'avois tort. Je les accusois souvent d'être libertins, tandis que leurs jambes débiles pouvoient à peine les traîner jusqu'à la porte ; & je protestois que toutes mes courses nocturnes n'étoient que pour épier les Belles auxquelles ils sacrifioient. Cet heureux prétexte me fournissoit bien de bons momens ; car nous apportons au monde l'esprit de notre état. Le Ciel a donné à la femme le privilège particulier de pleurer au besoin, & de tromper la race humaine. C'est par une conduite aussi prudente, par des murmures, des stratagèmes & à force ouverte, que j'ai toujours dominé : j'avois constamment raison, ou autrement on auroit passé de très-mauvaises nuits. S'il arrivoit à mon Mari de me toucher, eh quoi ! m'écriois-je, pourquoi tant de familiarité ? Je tirois d'abord une contribution de ses besoins ; & alors.... Voilà ce que l'on appelle de l'adresse. Que tous les hommes tiennent pour maxime certaine, qu'il faut acheter notre Sexe : se marie qui voudra. Ce n'est pas les mains vuides qu'on séduira la beauté ; mais nous pouvons souffrir tous les effets de l'amour pourvu qu'on paye. Pour de l'argent, nous sommes prêtes à aimer les vieillards & les invalides, à soupirer, palpiter & embrasser. Je mêlois néanmoins souvent les malédictions à

mes caresses ; puis j'embrassois encore ; je persiflois les bonnes gens & les méprisois avec tout l'art possible. Je puis faire tranquillement mon testament & mourir ensuite ; car je ne suis pas en arrérage d'un seul mot avec aucun homme. J'étois incapable de céder dans une dispute, quand même le Pape eût été présent ; & lorsque j'avois gagné la bataille, j'apostrophois ainsi mon cher Epoux.

« Que vous paroissez morne ! approchez , que
 » je vous embrasse : vous devriez être toujours
 » ainsi complaisant & docile. Vous parlez si souvent de la grande patience de Job ; vous feriez
 » bien de mettre en pratique vos beaux sermons.
 » Cela est difficile , j'en conviens ; mais je veux
 » vous donner une leçon : on est fort heureux
 » d'avoir une femme prudente qui met fin aux
 » querelles du ménage. L'un de nous doit commander & l'autre obéir ; & puisque dans l'homme
 » la droite raison porte le scèptre , permettez que
 » cette chose fragile , la femme , fasse à sa mode.
 » Toutes celles de ma famille ont gouverné leurs
 » tendres Maris , & calmé leur bile. Fi ! cela n'est
 » pas d'un homme , de soupirer & de gémir de
 » la sorte. Quoi ! voudriez-vous que je fusse pour
 » vous tout seul ? Eh bien ! prenez-moi , prenez

» tout ; consommez votre vengeance ; car vous
» l'aimez de tout votre cœur. Si je voulois vendre
» ce que la Nature m'a donné , vous ne vous
» figurez guère quel nombre de pratiques j'aurois.
» Mais écoutez , je suis toute à vous — tenez
» même — quelle honte ! — y a-t-il moyen ,
» mon cher — en effet — vous avez tort ».

Telle est la vie que j'ai menée avec mes trois premiers Seigneurs ; & j'ai toujours été absolument femme. Les sommes que je levois sur ces bons Patriarches , m'ont procuré de jeunes Epoux dans un âge plus mûr. Quoique la première fleur de ma jeunesse fût passée , je n'étois pas encore déchirée ; j'avois de la vivacité , de l'étourderie , & beaucoup de babil. Je figurois comme principale dans les contredanses ; & je chantois avec autant de douceur que Philomèle. Pour m'éclaircir l'organe & rafraîchir mon ame , je vuidois souvent de bonnes rasades de ces vins restaurans, qui portent le feu de la jeunesse dans les veines , & préparent aux exploits amoureux. Le vin récompense tous les Amans , comme les experts peuvent l'attester.

Mais, grands Dieux ! quand je me rappelle ma beauté & mes amusemens , l'idée de mes anciens plaisirs m'agite encore jusqu'au fond du cœur. Ce maudit monde fit autrefois mes plus chères dé-

lices ; & à présent toutes mes conquêtes , tous mes charmes ne sont plus. Ce que je puis faire de mieux , après avoir épuisé la farine , c'est de vendre le son.

Mon quatrième Epoux n'étoit pas absolument fidèle : il entretenoit , dit-on , une ou deux filles ; mais il m'a payé tout cela. Je m'habillois si coquettement , je dansois , je buvois , je jettois sur un ami un coup d'œil si tendre , que son cœur étoit dévoré de toutes les fureurs de la jalousie. Son ame , à ce que je compre , jouit de la gloire éternelle ; car j'étois ici-bas son purgatoire. Maintes fois quand son foulier le blessait le plus , il prenait un air aisé , & chantoit. Dieu sait combien je le désolois alors ; il sentait le mal , & je l'aigriffois. Il mourut , après le dernier pèlerinage que j'avois fait à Jérusalem avec d'autres initiés ; & il gît à présent sous une croix d'un beau bois , que l'on regarde avec plaisir. Il est vrai que ce tombeau n'est pas décoré d'autant de sculptures , que celui de Mausole , ou de Darius : mais c'est une dépense perdue que celle que l'on fait pour les Morts. La fosse ayant été comblée , nous la couvrîmes de gazon : Dieu fasse paix au bon homme ! je n'en parlerai plus.

Venons à mon cinquième Mari , qui fut le

dernier & le meilleur : que le ciel propice lui accorde le repos éternel ! Son amour étoit violent ; & j'en puis montrer les marques sur mon dos ; & néanmoins il auroit pu me faire faire des folies, dans le tems même que la douleur m'arrachoit des cris lamenrables. Que la femme est singulièrement capricieuse ! Elle dédaigne le tribut qu'on lui paye librement & de bon cœur ; il faut qu'il coûte des peines pour lui plaire. Que les hommes nous évitent , & nous les assaillirons : quand les marchés regorgent , tout est pour rien.

Je pris ce badin personnage par pure bonté d'ame : il avoit logé chez une certaine Dame Alifon , veuve & confidente discrète. Elle favoit mieux tous mes secrets que le Curé de la Paroisse ; & je lui faisois part des plus petites aventures. Si mon mari avoit pissé contre un mur , ou fait quelque chose qui pût lui coûter la vie , elle , ma nièce & une autre digne femme , en eussent été aussi-tôt instruites. Je leur dévois sans scrupule ce qu'il vouloir le plus cacher. Combien de fois n'a-t-il pas rougi d'avoir communiqué un secret à sa femme ?

Il arriva , dans le saint tems de carême , un grand évènement : je courus plusieurs jours chez la bonne veuve , & grace à mon étoile , mon

Mari n'étoit pas en ville ; nous rodâmes , l'Ecolier , Alison & moi , de maison en maison , pour voir , être vus , faire des nouvelles & en ramasser ; nous visitâmes toutes les Eglises , & suivîmes toutes les saintes mascarades. Nous ne jeûnions pas beaucoup ; mais à peine avions nous le tems de dormir. Je brillois aussi aux Sermons en habit cramoisi. Dans cette saison , où la Nature , qui se renouvelle , s'embellit de fleurs , je me promenois tête-à-tête avec l'Ecolier dans la campagne. Nous devînmes si intimes , & je ne puis dire comment , que j'engageai ma parole , qu'en cas que j'enterrasse bientôt mon Epoux , il seroit le seul qui le remplaceroit. Nous nous touchâmes dans la main ; & le marché fut conclu. J'ai toujours des ressources au besoin : une souris qui se fie à un seul trou , est une souris qui n'a ni ame , ni sens commun.

Je lui protestois que je ne pouvois presque fermer l'œil la nuit depuis que je l'avois connu , & que je jurerois bien qu'il m'avoit enforcélée. S'il m'arrivoit de sommeiller , je ne rêverois qu'à lui : or les songes sont des prédictions , comme d'habiles gens l'ont fait voir ; voilà ce que je lui disois : mais , Messieurs , défabusez-vous , je ne rêvois pas du tout. Je ne faisois que suivre la leçon

de mon subtil Crony , qui m'engageoit à dire ce mensonge , & vingt fois davantage.

Nous passâmes ainsi quelques mois : il plut enfin au Seigneur de me rendre veuve. Dans cette circonstance , je déchire ma robe ; je me roule par terre , & je bats ma poitrine , comme les veuves défolées — doivent faire. J'éclipsois mon — visage d'un grand mouchoir, pour cacher le torrent de larmes que — je ne verfois pas. Le cercueil du bon homme fut — porté à l'Eglise ; les voisins & mon Ecolier même le suivoient en deuil ; mais dans cette cérémonie , grand Dieu ! mon jeune Amant montrait une jambe, un pied d'une si belle proportion ! — Il paroissoit avoir vingt ans ; & moi , pour dire la vérité , j'en avois le double : — au reste je ne manquois pas de la vigueur & de l'éclat d'une femme qui a encore des prétentions ; j'avois d'ailleurs un don merveilleux pour assouvir une flamme amoureuse. Un habile Devin m'assura une fois que Mats dans le Taureau , étoit mon signe astrologique : le tissu de ma vie a été formé d'après la combinaison des étoiles. Hélas ! faut-il que l'amour soit un péché ? Vénus me donna son feu & ses graces légères ; Mats , son assurance & son front audacieux.

Mais pour revenir à mon conte , après un mois

de veuvage tout au plus , j'épousai mon Ecolier ; & les noces furent brillantes. Je lui donnai à discrétion tout ce que je possédois , mes biens , mes métairies , mon argent , ma maison , &c. Je m'en suis souvent repentie ; & je m'en repens encore. Il se révolta contre ma volonté suprême ; il eut même un jour l'insolence de me frapper au visage : voici le cas ; vous en pouvez juger.

J'étois aussi mutine qu'une lionne , & je savois fort bien hauffer le ton. Je voulois courir à mon ordinaire , en dépit de tous ses *Goddem*. Il opposa à mes privilèges de sages remontrances , & me cita de vieux exemples fort respectables : il m'apprit comment vivoient les matrones Romaines ; la mère des Gracques & la femme de Duilius appuyèrent aussi sa morale ; il concluoit enfin ses Sermons par quelques graves sentences de l'Ecriture ; & c'étoit-là le fort de son esprit. Il avoit coutume de dire que qui bâtit sa maison sur le sable , ou qui pousse son cheval aveugle dans les terres labourées , ou laisse sa femme courir les aventures , mérite d'être affublé d'un bonnet de fou & d'oreilles d'âne. Toutes ces belles choses ne prenoient pas ; car je haïs mortellement quiconque touche le chapitre de mes défauts : au reste , il en est tant d'autres qui ont cette délicatesse ; tant

d'hommes , de femmes , de prêtres , &c. , sont si susceptibles , qu'il ne faut jamais les toucher.

Mon Mari (qui , comme vous le savez , appartenoit à la troupe érudite) me lisoit souvent le soir un certain *Traité* , où divers Auteurs (que l'enfer confonde pour toutes leurs impostures) se trouvoient reliés en un seul volume ; c'étoient par exemple , un *Valère-Maxime* tout entier , & une parrie de *S. Jérôme* , *Chrysippe* & *Tertullien* , l'*Art d'Ovide* , les *Proverbes de Salomon* , les *Amours d'Héloïse* , & grand nombre d'autres que l'Eglise n'approuve sûrement pas. Dans toute la Bible & les Vies des Saints , il y avoit plus de méchantes femmes que de bonnes. Mais si nous pouvions écrire comme les Savans , nous donnerions aux hommes toute la perversité qu'il nous accordent si libéralement. Il est rare que l'amour échauffe une ame philosophe : *Vénus* s'y établit avant que *Mercury* puisse paroître ; mais ceux qui ne peuvent être hommes se font savans , & font usage des seules armes qu'ils aient , c'est-à-dire de leurs plumes : quand ils sont vieux , & sans goût pour le plaisir , ils se claquemurent dans leur cabinet , & écrivent dans la saison du radotage , qu'aucune femme ne garde la foi conjugale.

Une certaine nuit d'hiver que mon Epoux lisoit

tout haut dans son Livre avec une satisfaction incroyable , de quelle manière la première femme fit maudire Adam & toute sa race ; comment Samson fut vaincu ; comment Hercule périt par la chemise fatale que Déjanire lui donna ; comment la méchante Eryphile trahit son Seigneur ; & par quels exécrables stratagèmes Clitemnestre vint à bout de ses desseins. Mais ce qui lui plaisoit davantage , c'étoit la trop fameuse Pasiphaé , avec son mari-taureau — O Monstre ! fi , quelle abomination !

Il favoit par cœur tous les chagrins & les maux que Xantippe avoit causés à son sage bon-homme ; combien de fois elle querelloit d'un jour , combien de pots de chambre elle jettoit sur la figure du divin Socrate , qui souffroit avec patience & s'essuyoit , en disant que *la pluie suit l'orage*.

Il me lisoit encore l'histoire d'Arius , qui se plaignoit à son ami , qu'il croissoit dans son champ un arbre fatal , auquel trois femmes s'étoient déjà pendues. Ah ! s'écria l'ami : « d'où vient ce bel » arbre ? Jamais verger ne donna de meilleur fruit : » cédez-m'en quelques rejettons , pour éprouver » sa vertu dans mon Jardin ».

A toutes ces brillantes histoires , il ajoutoit celle d'un pauvre homme qui fut tué par ses deux fem-

mes : l'une qui le haïssoit , lui prépara une porcion empoisonnée ; l'autre , par un excès d'amour & de fureur voluptueuse , lui donna un philtre , dont la subtilité lui porta à la tête. Il fut comme un forcené toute la nuit ; & le lendemain il étoit mort.

Combien d'autres contes n'effuyois-je pas encore ! On avoit vu des femmes poignarder leurs Epoux endormis entre leurs bras ; celles-ci avoient enfoncé des cloux dans leurs têtes ; celles-là avoient eu recours au poison.

Il me lisoit tout cela avec un air très-édifié : je n'avois déjà que trop écouté ; je frémissais , & ma rougeur rémoignoit assez mon dépit. Mais quand je vis que cela ne finissoit pas , qu'il rioit , puis revenoit à la lecture de ces infamies , en un mot , que la moitié de la nuit s'étoit passée d'une manière fort inutile ; la vengeance m'excita à arracher trois grandes feuilles du livre , & d'un soufflet je l'érendis par terre. Sur cela , mon cher Mari se relève en fureur , & m'accable de coups : étendue sur le plancher , je gémissais & m'écriois : Ah ! tu m'as tuée pour mon argent : je te pardonne néanmoins ; reçois mes derniers embrassemens. Il se met à pleurer , le cher homme ! & s'arrête pour me donner un baiser : je lui applique alors

un second soufflet , mais si énergique , que son visage en devint bleu ; après quoi je soupire & lui dis : Adieu , mon cher , Adieu.

Bref , le résultat de toutes nos altermations , c'est que je voulus bien qu'il travaillât à me plaire. Aussi-tôt qu'il disoit : ma Maîtresse & ma femme , faites ce que vous voudrez ; je me piquois d'honneur ; & je ne donnois que des loix utiles ; j'étois Souveraine absolue dans la maison & dans nos fermes ; je gouvernois sa langue & ses mains. Quant au livre qui disoit des horreurs contre mon Sexe , il fut déchiré en pièces , & livré aux flammes.

Le Ciel accorde sans doute maintenant à mes Maris trépassés des plaisirs là-haut , pour les tourmens qu'ils ont essuyés ici-bas : qu'il rende heureuses ces ames que j'ai contribué à sauver (1) !

(1) Nous avons dit que ce Conte , ainsi que le précédent , a été tiré ou imité du vieux Poète Anglois Chaucer , qui vivoit à la fin du quatorzième siècle , ou au commencement du quinzième , sous les règnes d'Edouard III , de Richard II , & de Henri IV , dont il fut le Poète , l'Allié & l'ami. La Poésie fut sa principale occupation. C'est le Ronfard de la Grande-Bretagne , mais avec plus de talent que celui de France. Il respire dans ses Ouvrages cette naïveté qui fait le caractère de la Littérature naissante , comme la prodigalité du Bel-Esprit en présage la détadence. Le lieu de la

naissance de ce Poète est aussi incertain que la Patrie d'Homère ; plusieurs Comtés d'Angleterre se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. Dans ses Voyages, Chaucer s'étoit lié d'amitié avec Pétrarque ; mais tandis que ce dernier créoit, pour ainsi dire, la Langue & la Poésie Toscane, les progrès des Arts étoient beaucoup plus lents en Angleterre. Dans les Contes du Poète Britannique, les Prêtres & les Moines ne paroissent pas moins souvent sur la scène, que dans ceux de Bocace. Il en vouloit sur-tout aux fraudes pieuses, qui, dans ces siècles d'ignorance, défiguroient la Religion.



MÉLANGES.

M É L A N G E S.

Tome II.

Z





M É L A N G E S.

IMITATION MODERNE,

De la IV. Épître du I. Livre d'Horace (1).

DIS-MOI, Saint-Jean, toi qui seul lis en juge
sincère & impartial les amusemens de ma Mu-
se, dis-moi quel plan de politique ou de législa-
tion mon cher Patriote forme en France (2). Est-

(1) Cette Pièce & la suivante ne se trouvent point dans l'Édition de Warburton. Nous les avons tirées du Supplément à cette Édition, qui parut la même année, c'est-à-dire en 1757, en un volume in-12. Cette espèce de sortie contre Mylord Bolingbroke est assez surprenante de la part de Pope, qui l'a aimé & admiré constamment, comme on le voit dans plusieurs de ses Ouvrages. Ce Seigneur étoit pour lors en France.

IM I T A T I O N.

- (2) *Albi, nostrorum sermonum candide iudex,
Quid nunc te facere in regione Pedana ?
Scribere, quod Cossi Parmensis opuscula vincat ?*

il occupé de quelque chose de plus sérieux que des reliures de Haines (1) ? Attaque-t-il la Folie dans son vol audacieux ? Ou donne-t-il tous ses soins à inventer , adopter & perfectionner les modes ? Se livre-t-il aux jeux de Greenwich dont la gloire surpasse celle de Chartres (2) ?

Les Dieux indulgens te comblèrent de tous les dons ; tu reçus une figure séduisante ; & pour que ce présent ne fût pas stérile , ils t'accordèrent l'art d'en jouir (3).

Qu'est-ce qu'une tendre mère auroit pu souhaiter à un enfant favori , sinon de l'esprit , une grande réputation & des jours heureux , une constitution vigoureuse , des trésors , une éloquence touchante , & l'art d'instruire son siècle (4) ?

Agité par tes craintes , tes espérances (5) , ton

(1) Fameux Relieur de ce tems-là.

IMITATION.

(2) *An tacitum Silvas inter reptare Salubres ?*

(3) ——— *Dt tibi formam*

Dt tibi divitias , artemque fruendi.

(4) *Quid voveat dulci nutricula majus alumno ;
Quam sapere , & fari possit qua sentiat , & cui
Gratia , fama , valetudo contingat abunde ,
——— Non disciente crumena.*

IMITATIONS.

(5) *Inter spem , curamque , timores inter & iras.*

désespoir, écoute cependant un Ami qui veut te déclarer une vérité ; c'est une triste vérité (je le dis en gémissant). Apprends donc que pour te récompense de toutes tes opérations , chaque jour où tu respirez devroit être le dernier (1), & que chacun de tes instans est dû à ta patrie outragée.

Si en dépit de tes frayeurs & de la clémence de la Nation , ton génie doit toujours fronder le monde & écrire , reviens en diligence dans ton azile de Twickenham ; & mêle-toi avec les Grands mécontents ; les Rimeurs serviront ta haine ; & nous timpaniserons l'Eglise & l'Etat.

(1) *Omnem crede diem tibi diluxisse supremum.
Me pinguem & nitidum bene curata cute vises.
Cum ridere voles Epicuri de grege porcum.*



ÉPITRE DÉDICATOIRE
A ALEXANDRE POPE,
É C U Y E R (1).
AU SUJET DE LA PIÈCE SUIVANTE.

M O N S I E U R ,

J'ai une si grande confiance en votre bonté pour moi , que je me flatte que vous accueillerez cette Imitation , qui est tellement en votre manière , que j'ose vous l'attribuer. La même confiance m'engage à y joindre les Notes critiques du Docteur qui nous a promis d'en corriger les fautes dans une nouvelle Edition , comme il l'a fait à l'égard de Milton. Soyez persuadé que si je vous cache mon nom , c'est par un effet de modestie. Car , quoiqu'il ne me convienne pas de me montrer publiquement votre admirateur , comme quelques autres , j'ose dire que je suis intérieurement avec autant d'estime , de respect , & de zèle que personne au monde ,

Mon cher Monsieur ,

Votre très-affectionné
Serviteur.

(1) C'est-à-dire *Alexandre Pope* , à lui-même.

AVIS A LA JEUNE NOBLESSE DE LA VILLE,

*Imité de la II. Satyre du Livre I. d'HORACE ,
à la manière de M. POPE. (1). Avec les Remarques Philosophiques du Révérend RICHARD BENTLEY , Docteur en Théologie.*

LES Gens de Loi , Comédiens , Apothicaires , Mercures , Poètes , Beaux-Esprits , Mylord Fanny , & Milady Marie ; en un mot toute la Cour & la moitié de la ville pleurent la charmante Oldfield qui n'est plus , la divine Oldfield , qui réuniffoit avec tant de grace & d'aisance le double art de ruiner & de plaire !

Qu'elle étoit différente de celle qui arracha dix mille guinées à son Chevalier , & qui en exigea encore dix mille autres pour une seconde nuit ! Son greluchon , à qui elle remit toutes ces contri-

(1) *Imité.* Pourquoi imité ? Pourquoi pas traduit ? *Odi Imitatores.* Il n'y a point d'Ecolier qui n'en sache plus que notre Imitateur.

butions , fut dans la suite assez cruel pour lui refuser un demi écu (1).

M. Philips s'écrie : *Je déteste un chien rempant.* Voilà donc toute la fortune de trois Amans. *Qu'on me traite , qu'on me traite ;* c'est-là sa chanson éternelle. Les terres & les biens s'absorbent dans son gosier. Les uns condamnent la Haquenée , & les autres les Dupes ; mais Sir H... ne censure pas ; car il fait la même chose.

Avec toutes les vertus d'une femme , excepté la V.... Fufidia accumule continuellement des richesses : elle prend dix pour cent d'intérêt. Quant à son corps , ses héritiers peuvent l'avoir *gratis* ; elle met au supplice sa triste sœur ; & dans la crise amoureuse , elle vous vole la bourse. Cependant elle s'affame elle-même , tant il est vrai qu'elle n'est pas son amie. Elle meurt de faim & de soif pour un seul motif ; elle se tourmente plus cruellement que le Vieillard de Térence , qui chassa son fils par avarice (2).

Mais à quoi bon cette sortie ? quel est votre

(1) Anecdote scandaleuse qui couroit sur le compte de la Duchesse de C. & du Duc de M.

(2) Voyez l'*Hautontimorumenos* dans mon Térence : il n'y a rien dans celui du Dr. Hare. *Bent.*

objet ? Le voici : je prétends que les femmes & les fous sont toujours dans les extrêmes. Rufa est une rive où tout le monde peut aborder. La tendre Molly & Jack sentent , l'un le sanglier & l'autre l'ambre. Il n'y a rien dans la Nature de si lubrique que Peg ; & malgré cela , elle ne voudroit pas , pour tout au monde , montrer sa jambe , tandis que la honteuse Jenny laisse sa gorge à découvert , même à la prière du matin.

Mylord Evêque , observant par hasard un fameux Doyen fort occupé dans le Parc : *Continuez , s'écria-t-il , continuez , vénérable Frère ; ce n'est que fornicatio simplex , & rien autre chose : cela vaut mieux que d'aimer les garçons comme le Pape & le Turc , ou les femmes des autres comme Mylord....*

Loin de moi un pareil éloge , dit J... qui adore les appas délabrés de Hi....

Vous tous , qui pensez que Londres ne prospérera jamais , à moins que les gens à bonnes fortunes ne soient écorchés vifs ; patience ; tandis que j'expose leurs disgraces , plaignez des gens de plaisir qui souffrent toujours. Voyez les amertumes qu'ils dévorent , les risques qu'ils courent ; & sachez que les plus heureux sont ceux qui se perdent les derniers. Voyez ce triste Petit-mâitre qui prend la fuite pour sauver sa tête , & qui laisse

sa Belle , son argent , sa bague & son portefeuille. K... dépouillé des habits de son Valet , dont il s'étoit travesti , sert de jouet à des Laquais , plus honnêtes-gens , qui le fouettent sans miséricorde. Pillé par des voleurs , ou , ce qui est encore pis , par des gens de loi , l'un souffre en personne , & l'autre dans sa bourse : l'un est berné sur la couverture , & l'autre est accueilli à coups de bâton. Tout le monde reconnoît la Justice . . . tout le monde , excepté Budgell (1).

Ah ! mes chers Compatriotes , qu'il est bien plus sûr de voguer sur des frégates du second rang ! Cependant il faut observer S. . . ; il n'y a rien de minutieux qui ne puisse le rendre frénétique : son esprit ne fait que l'affermir dans l'esclavage , & métamorphose une Courtisane en Princesse. Ce jeune homme pourroit s'épargner bien des inquiétudes & des dépenses , s'il n'étoit la dupe que du sens commun ; mais telle est sa marote : » Qu'on » me donne , dit-il , une fille de joie ; je ne tou- » che jamais de femme de qualité. »

(1) Gentilhomme aussi célèbre par ses galanteries que par sa politique : il pourroit fournir la matière d'une jolie Histoire sans le moindre scandale pour les Dames. *E. Curt.*

Nota bene. Cela est vrai , mais il est faux que cette note soit à moi. *E. Curt.*

Il n'est point d'Actrice qui entre seule dans le lit de B.... Il parcourt toute la liste des Comédiennes ; il peut dire aussi : *Je ne péche jamais avec des femmes mariées* ; mais les Chanteuses , les Danseuses le captivent sûrement. Cependant il n'importe guère, digne Seigneur, avec qui vous perdiez votre réputation & votre fortune : à quoi sert d'éviter cette personne plutôt qu'une autre ? Ce qui est mal est mal , quelque part qu'on le commette. Vous perdez également le repos & l'agrément de votre vie avec une p.... , fille , ou femme.

Qu'est-ce qui engagea le pauvre E... à prendre la Maîtresse d'un Roi ? C'est qu'il vouloit entrer où Charles avoit été auparavant. Le Chirurgien lui appliqua un fatal instrument , qui choqua non pas son amour pour le plaisir , mais son orgueil : cette dure pénitence l'exclut du Paradis ; & Jacob Hall le remplaça (1).

L'indulgente Nature n'a-t-elle pas prodigué ses biens ? Il y a assez pour l'homme , assez pour la bête. Mais l'homme pervers & corrompu s'éloigne de la Nature pour courir après des chimères. Quoique le nombre des plaisirs surpasse ses facultés ,

(1) Fameux Danseur de corde.

il évite ceux qui sont permis , & s'attache à ceux qui sont défendus. Considère mûtement la source de tous ces maux ; elle est dans ton cœur , & non dans l'essence des choses. De crainte du châtimement , n'embrasse donc jamais , non jamais , la femme de ton voisin.

La foie & les pierreries ne décèlent pas une plus riche taille , ou des appas cachés plus séduisants , que la modeste étamine. Qu'une Belle est innocente lorsqu'elle montre ce qu'elle a à vendre , bien différente en cela de nos femmes du bel air , qui étalent une gorge d'albâtre , & couvrent le reste des voiles de la malpropreté !

Nos anciens Rois , (& sûrement ces Rois étoient sages , parce qu'ils jugeoient de tout par eux-mêmes , & voyoient par leurs yeux) nos anciens Rois , dis-je , ne choisissoient jamais un cheval de bataille , qu'après l'avoir préalablement bien examiné , & dépouillé de tous ses harnois ; car ils savoient à merveille que cette orgueilleuse parure cache une mauvaise bête. Mais les fous , toujours avides d'acheter , sont aisément dupes d'une brillante apparence ; ils découvrent toutes les beautés avec l'adresse du plus habile Maquignon , tandis qu'ils sont absolument aveugles sur les défauts. Ma maîtresse a une croupe d'oie , un nez de faucon &

des pieds de cigne : eh bien , on louera son bras , son talon , ou le bouton qu'elle a sur le nez.

Le visage d'une Dame est tout ce que vous voyez à nud ; car il n'en est point , excepté *Milady Marie*. . . qui montre le reste. Mais si vous prétendez pénétrer jusqu'à des appas plus cachés , par quels retranchemens , & par quels ouvrages ne sont-ils pas défendus ! Dangers sur dangers , obstacles multipliés , des espions , des gardiens , des vieilles , des tantes , des cousines ! Quand même vous pourriez vous insinuer jusqu'à la Déesse , le corps de jupes & le panier arrêtent vos entreprises. Il n'en est pas de même chez *Needham*(1) ; là votre œil judicieux peut mesurer la gorge . . . Pour vous , est-il prudent de s'exposer à mille risques de la part des Loix & des fâcheux ; pour une chose que vous n'avez même jamais vue ? Le lièvre une fois surpris , le Chasseur voit dès-lors sa proie avec indifférence ; l'Amour poursuit avec ardeur l'objet de ses desirs ; & c'est pour cela que cet enfant volage a des ailes. Telle est la morale de *Sucklin* ; laissez-le dire ; mais quand vous avez tort , pensez-vous guérir votre mal par des chan-

(1) Célèbre Abbessé , dont on voyoit souvent les Sœurs à demi-nues prendre le frais air du clair de la Lune ,

sons ? La Nature n'a-t-elle pas mis des bornes à l'impétuosité des désirs ? La raison n'indique-t-elle pas quel est le solide bonheur , quelle est la vanité de l'orgueil , ce qu'il faut s'accorder , ou se refuser ? Si la coupe n'est ornée de pierres , dédaignerez-vous d'en approcher les lèvres ? Quand la faim vous presse , rejetterez-vous toute autre nourriture que des poulets à la *Tête de Bedford* ? Ou quand il se présente une Belle , propre & attrayante , préférerez-vous de brûler en silence , plutôt que de faire céder votre orgueil ? Je suis un homme simple , & j'ai pour maxime qu'une chose que l'on a sous la main est la meilleure de toutes. Quant à celle qui veut & ne veut pas , qui ne répond que par des *si* , des *peut-être* , des *nous verrons* , qu'elle prenne un Eunuque ou un Platonicien. Voilà comme pense B... Ce Seigneur raisonnable ne demande autre chose , que de ne pas attendre trop long-tems , & de ne pas payer trop cher. Donnez-moi une Nymphé complaisante ; il ne m'en faut pas davantage ; qu'elle soit propre & passablement belle ; quelque taille qu'elle ait , qu'elle soit à elle : en un mot , qu'elle ait précisément cette blancheur & cet incarnat que la Nature lui a donné. Je m'approche alors avec transport ; je la contemple avec ravissement ; je

l'appelle mon Ange , ma Déesse , ma.... Il n'y a pas de mari furieux qui tonne à la porte , point de chien qui abboie insolemment , & allarme toute la maison , point de malheureuse femme qui s'écrie : je suis perdue ; qui prise sur le fait , se jette aux pieds de sa dupe , pleure , se défespère ; & , ce qu'il y a de pis , résigne son douaire , tandis que des valets impertinens me jetteroient tout nud à la porte , ou dans un égout. Amour ! je ne demande que des plaisirs tranquilles ; je renonce aux H.... aux Miladys B.... car quel embarras d'être surpris ! Que L... J.... & O.... attestent cette vérité !

A UNE DAME,

Qui chantoit & s'accompagnoit du Luth ;

Pièce imitée de WALLER.

CESSEZ , belle Syrène , cessez d'attaquer par le charme de votre voix , un cœur dont vos yeux ont déjà fait la conquête. Il faut bien , hélas ! que le vaisseau périclite lorsque les vents & les éclairs sont conjurés contre lui. Nous sommes trop heureux d'entendre des accords si ravissans , des

accords divins ; car c'est une main céleste qui joue du Luth ; c'est la voix d'un Ange qui nous ravit. Un Amant que vos charmes avoient réduit à languir & mourir , devoit-il espérer d'entendre , de son vivant , une musique céleste ? Orphée charma les arbres ; votre Luth , sous la main qui le touche , peut charmer comme lui. Un Poète se fit suivre en silence par une forêt entière. Votre voix auroit attiré le Poète même dans la forêt.

SUR UN ÉVENTAIL ,

Où étoit représentée l'Histoire de CÉPHALE & de PROCRIS , avec la devise : AURA VENI.

VIENS , aimable Fraîcheur de l'Air , disoit le jeune *Céphale* , tandis que la tendre & jalouse *Procris* l'écoutoit avec un cœur palpitant. Viens , aimable Fraîcheur de l'Air , dit la jeune & plus belle *Délie* , pendant que son Amant expire à ses pieds. Voyez comme le Zéphir , doucement agité , aime à se répandre sur tous ses charmes , respire sur ses lèvres , & joue sur son sein. Cette arme est fatale entre les mains de *Délie* , & le javelot de la Fable ne bleissoit pas plus sûrement :
l'un

l'un & l'autre de ces¹ présens ont été funestes à leurs Auteurs. Toutefois, cette innocente & belle homicide vit toujours , blessée au hasard , & ne s'apperçoit pas de ses coups. *Délie* regarde l'histoire avec attention , & plaint *Procris* , tandis que son Amant expire.

L E J A R D I N.

Imitation de COWLEY.

MA Muse chanteroit volontiers les présens de Flore & les beautés modestes du Printems , lorsque la rose s'épanouir , exhale ses parfums & égaie la nature ; lorsque le lys nous enchante par l'éclat de sa blancheur , tendre effluve de la lumière ; lorsque les tulipes variées brillent par toutes leurs nuances. Chaque fleur , peinte dans le cristal des eaux , contemple ces beautés ; & l'image répond à son original : le pâle Narcisse , en vain transformé , se regarde encore. Ces arbres antiques forment de pompeuses avenues , & montent par ordre sur la colline. Ici une florissante pépinière , l'espérance du jardin , s'élève sur sa couche ; là

Tome II.

A 2

les orangers offrent une gloire qui brave les saisons : plus loin c'est un jet d'eau qui s'élance avec fierté & se perd dans la nue ; des lauriers le défendent des ardeurs du soleil. Daphné , Nymphé autrefois , les consacre par sa présence depuis sa métamorphose ; ses ombrages s'opposent encore à Appollon ; elle soustrait ses beautés aux rayons du Ravisseur ; & ce n'est pas en vain qu'elle implore le secours du ruisseau : il protège & conserve ses feuilles vierges ; & les branches lui fournissent un abri par reconnoissance.

LES PLEURS.

CÉLIE pleure : le chagrin orgueilleux enfle ses yeux & les baigne de larmes , pour en tempérer l'éclat éblouissant. Tel est le Soleil , le plus beau des astres après les yeux de Célie , lorsqu'il sort de l'Océan. Les brouillards qui enveloppent alors son disque lumineux , nous permettent de le contempler ; au lieu que nos yeux n'en peuvent supporter la lumière lorsqu'il est à découvert.

Ces larmes d'argent sont comme la rosée du

matin, qui annonce la chaleur d'un beau jour. Nous voyons les nuages se fondre en pluie, & la foudre s'élançer de leur sein. Les feux qui sortent des yeux de Célie, présagent ainsi notre destin.

ELLE paroît ici-bas comme Phaëton, ce jeune insensé que le Ciel précipita dans la mer pour épargner la terre qu'il alloit embraser; peut-être même que cette Nymphé ambitieuse ose aspirer à mettre comme lui le Ciel en feu.

LE SILENCE,

O D E.

I.

SILENCE ! aussi ancien que l'Eternité ; tu existois dans un vaste néant avant la Nature ; & tous les Êtres dormoient profondément dans ton sein.

II.

Tu régnois avant que les Cieux & la Terre fussent produits, avant que le Verbe éternel fit paroître le plan de la création, & l'opérât par sa main féconde.

I I I.

Alors les différens Élémens, ligués contre toi ;
& combinés dans un étrange animal , formèrent
la race turbulente du Genre-humain.

I V.

La Langue commença d'abord à se mouvoir
doucement , & parla bas , jusqu'à ce que la Science
querelleuse lui apprit à faire du bruit & de l'éclat :
dès-lors s'éleva ton plus insolent persécuteur , le
malheureux Bel-Esprit.

V.

Mais c'est en vain que ce rebelle t'ose insulter :
après s'être noyé dans un dédale de paroles , il est
trop heureux de revenir à toi.

V I.

Tu brises les fers du sens commun , gémissant
sous la tyrannie des Sophismes ; & la Raison dé-
concertée se fauve entre tes bras.

V I I.

Tu prêtes à la Stupidité modeste un air de ré-
flexion , & trompes tous les Sages en cachant la
forise des foux.

V I I I.

Cependant les uns & les autres t'ont la même obligation : si tu recèles la Folie , ce n'est aussi qu'en toi qu'enfin la Sageſſe cherche du repos.

I X.

Silence , qui fais la ſeule réputation des Méchans , d'une Prostituée & d'une femme galante ; tu ne parles pas ; & tes voiles ſont le ſeul honneur qui leur reſte.

X.

Il y a telle langue à préſent . . . ſi tu daignois t'en emparer , quel ſervice ne rendrois-tu pas à l'État & à l'Égliſe ! Et que tu ſerois bien venu au Sénat & au Barreau !

X I.

Néanmoins , dans ce Sanctuaire , la parole ſ'éteint lotſqu'il ſ'agit de la cauſe du Pauvre , ou des droits des Sujets : il règne alors un ſaſtueux Silence ; & le cri des Loix ne ſe fait plus entendre.

X I I.

Les ſervices paſſés d'un Ami ; les bonnes actions de ceux qu'on n'aime point ; ce que les Favoris

obtiennent , & ce que la Nation doit , ont gagné ton paisible séjour , & y resteront.

X I I I.

Le Bel - Esprit campagnard , la Religion qui règne à la Ville , le savoir du Courtisan , & la politesse du Clergé , ne brillent jamais mieux que par ta discrétion.

X I V.

Le jargon des Prêtres , les chicanes du Barreau ; les plattes équivoques des Grands , & les plaisanteries des Critiques , tout aboutit à toi , & s'y endort pour toujours.

A R T É M I S E.

Pièce imitée du Comte de DORSET,

Q U O I Q U'ARTÉMISE parle des anciens Auteurs , des Conciles , des Pères & des Beaux - Esprits ; quoiqu'elle lise Mallebranche , Boyle & Locke , il me semble cependant qu'elle manque en quelque chose : elle feroit bien de couper ses ongles , & de porter une chemise moins sale.

Aussi haute & aussi fière qu'une mariée Allemande , elle joint la malpropreté à un orgueil insupportable ; le sort a formé cet étrange assemblage. Vous la voyez étendue sur son vilain canapé comme un énorme cadavre , qui repose & put sur un lit de parade.

Elle ne porte de couleurs (caractère des graces) que sur son visage : tout le reste est blanc & noir : un regard effronné , un geste altier , une voix tonnante , & la démarche d'un Grenadier ; achèvent le tableau.

Tel est cet être bizarre , qui babille comme une pie ; vil animal de parade , qui remue la langue , s'agite , se rargue & déraisonne.

P H R I N É.

PHRINÉ avoit des talens pour le Genre-humain ; elle étoit ouverte comme un port libre de commerce ; les Marchands déchargeoient chez elle leur cargaison ; & les Agens des pays étrangers y abordoient avec apparat.

Elle possédoit le ton du monde & les beaux usages

ges. Soit qu'un Italien ou un Hollandois , un Espagnol ou un François se présentât chez elle , il étoit accueilli de la manière la plus obligeante , avec des *fi Signor* , *jaa Mynheer* , ou comme il vous plaira , *Monsieur*.

Obscure par sa naissance , fameuse par ses crimes , changeant toujours de nom , de Religion & de climat , elle prend enfin un Mari : couverte de diamans , de perles & de riches brocards , elle brille à la tête des vieilles Haquenées , & se pavane avec orgueil.

J'ai connu de ces brillans insectes (que les bons Allemands tiennent pour si merveilleux) qui varioient continuellement leurs formes & leurs teintes , & obtenoient de nouveaux titres en changeant de décorations ; c'étoient d'abord des vers immondes , & ensuite d'élégans papillons.

LA VIE HEUREUSE D'UN CURÉ DE CAMPAGNE.

Imitation de SWIFT.

BON Curé , voici les biens qui sont préférables pour toi au titre d'Evêque : une femme qui fait

des conferves ; un cheval qui porte double charge quand il le faut ; d'excellent cidre , du meilleur tabac ; les honoraires des enterremens ; gazettes affranchies & reçues gratis ; une énorme Concor-
dance de la Bible , mais d'une reliure antique ; des Sermons du tems de Charles I ; un S. Chry-
fostôme pour applatir tes rabats ; une Polyglotte , les Septante & S. Paul pour couronner le tout.

Le Prêtre qui a tout cela peut passer sa vie heu-
reusement , s'enivrer avec l'Ecuyer , & caresser sa
femme ; prêcher le Dimanche , se gorger à table ,
& jeûner les Vendredis — s'il le juge à propos ;
boire à la santé de l'Eglise & de la Reine ; expli-
quer les nouvelles du tems , parler avec les Mar-
guillers au sujet des bancs de la Paroisse , solli-
citer avec ardeur quelque nouveau Bénéfice , &
braver le Docteur Swift.

É P I T R E V I I , D U L I V R E I. D' H O R A C E ;

Imitée à la manière du Docteur SWIFT.

IL est vrai , Mylord , j'avois promis de vous
aller voir le 3 de Juin , puis au mois d'Août , &

enfin j'ai tenu ma parole — comme on la tient à la Cour. Vous me témoignez de l'indulgence quand je suis malade, & pourquoi pas aussi quand j'ai de l'humeur ? Quels objets rencontre-t-on à la ville ? des boutiques fermées, des portes couvertes de deuil, & des Courtisanes encore plus tristes. Quelle boue par-tout ! une Cour clairsemée qui a besoin de figures, des fièvres qui dévorent toutes les conditions, bref W*** & H*** qui sont en ville ; voilà ce que je trouverois.

Vous ne pouvez plus apporter pour prétexte la circonstance de la canicule. Cela est vrai ; mais l'hiver accourt à grands pas : souffrez donc que votre Poète se retire au Midi, & passe quelques mois entre le soleil & le feu. Dès les premières chaleurs, vous me verrez reparoître avec les papillons. Je sens, Mylord, toutes vos faveurs ; vous les distribuez avec discernement, & non à tout le monde sans distinction. Acceptez-les donc, Monsieur ; jouissez d'une partie de mes bienfaits ; & serrez le reste. Quoi, frustrer les enfans ? ces jolis marinoufets ! Nullement, Monsieur ; car ce seroit pour les pourceaux. C'est ainsi que les foux vous assiègent de fots complimens, sans jamais vouloir vous obliger. Faites des graces à un faquin ; & attendez-vous certainement à trouver un ingrat ;

cela est juste , & je vous dirai pourquoi ; c'est que vous ne donnez que ce que vous n'aimez pas. L'homme sage est , ou devrait être toujours prêt à faire du bien ; mais il met au fond de son cœur, une différence entre une guinée & un farthing.

Or que dire à présent ? Vous trouverez en moi un Compagnon sûr & indépendant ; mais si vous voulez m'avoir toujours auprès de vous — Un mot , Mylord , s'il vous plaît : j'espère que vous me laisserez à moi-même & à mon goût. Ces éclairs d'esprit , ces beaux yeux , ces souris enchanteurs , cette gaieté , tant de graces , en un mot , que j'ai peintes , lorsque Bélinde inspiroit mes accens (1), & dont le tableau a si souvent entretenu vos loisirs jusqu'à une heure après minuit, m'occuperont encore.

Une Belette vint un jour à bout de pénétrer dans un grenier par une légère ouverture ; mais lorsqu'elle se fut bien bourrée , elle ne pouvoit sortir malgré tous ses efforts ; ce qu'observant quelqu'un , qui appartenoit à la maison (ce n'étoit pas un homme , mais un rat :) Vous n'échapperez pas de la sorte , Madame , lui cria-t-il ; il

(1) Il s'agit ici de *La Boucle de cheveux enlevée*.

faut auparavant que vous foyez aussi maigre que quand vous êtes entrée.

Vous pouvez , Monsieur , épargner l'application ; je ne suis pas cette bête , ni son parent ; & la Tempérance ne me reprochera pas de m'être gorgé d'ortolans. Je suis absolument prêt à m'éloigner de tout ce qui peut m'arracher à moi-même. Prenne qui voudra les Souscriptions de la Mer du Sud , pourvu que je conserve ma liberté & de tranquilles loisirs. Voilà ce que je disois à Craggs qui louoit ma modestie en fouriant (1). Donnez-moi , m'écriois-je , du pain & de l'indépendance. Ainsi j'ai acheté quelques rentes ; & j'ai vécu *comme vous voyez*. A près de cinquante ans , me trouvant sans femme , je jouis du fonds perdu de la vie. Puis-je devenir plus économe ? Oui , sans doute , je n'ai qu'à retourner dans ma cabane paternelle ; chétive habitation , aussi petite que son Maître. C'est-là que mon père mourut

(1) M. Craggs donna à Pope quelques Souscriptions de la Compagnie du Sud ; mais il les reçut avec tant d'indifférence , qu'il négligea d'en tirer parti. Il avoit coutume de dire qu'il étoit bien aise de ne s'être pas enrichi par les calamités publiques , quoiqu'il l'eût pu faire.

sans rien devoir à personne ; & c'est-là que je mourrai sans être ni pire , ni meilleur.

Pour m'expliquer plus clairement , notre vieil ami Swift va raconter son histoire.

Harley , le bouclier de la Nation — Mais vous pouvez lire le tout ; je conclus brusquement.

IMITATION

De la Satire VI. du Livre II. d'HORACE.

J'AI souvent souhaité d'avoir un revenu net de 600 liv. par an , une jolie maison pour héberger un ami , une rivière au bout de mon jardin , une terrasse & un petit bois.

Eh bien , j'ai tout cela & même davantage ; je ne désire pas d'accroître mes possessions : mais il y a néanmoins un inconvénient ; je ne possède rien que jusqu'à ma mort. Ne seroit-il pas plus à propos d'en jouir , moi & mes héritiers , à perpétuité ?

Si je n'ai jamais ni gagné ni perdu un schelin par quelque tour d'adresse , ou quelque bêtise ; si la raison me dicte les vœux que j'adresse au Ciel , & si , lorsque tant de fous s'écrient : « Dieu pro-

» pice ! accorde-moi cet arpent & puis cet autre ;
» ou si c'est ton bon plaisir , fais-moi trouver un
» trésor ! » Je me contente de demander ce qui
convient à ma situation , & l'usage du bon sens.
« O Providence éternelle ! continue tes bienfaits ;
» assure-moi l'honnête nécessaire : fais-moi dire
» la vérité en vers comme en prose ; que je m'é-
» loigne constamment du théâtre de l'ambition ,
» sans me livrer pour cela à l'orgueil , ni me laisser
» abattre par la misantropie ».

En un mot , je suis parfaitement content : souffrez que je vive isolé ; je n'ai pas de goût pour traverser le canal deux fois par an , & aller perdre six mois avec des Hommes d'Etat.

Il faut absolument aller en ville ; c'est pour le service de la Couronne. « Allons , Louis , le
» Doyen sera utile ; va le chercher ; & ne te laisse
» point payer d'excuses ». Mais la fatigue , les périls que l'on court sur mer ; les grands Ministres ne pensent jamais à cela : que le voyage coûte 500 guinées , que leur importe où l'on prenne l'argent ? On ne fait que s'endetter davantage ; & c'est une bagatelle pour eux.

« Mon cher Monsieur le Doyen , changez de
» robe ; & chargez-moi de dire à Mylord , que
» vous partez pour Londres ». Je m'empresse en

diligence , sans penser qu'il doit se rendre le jour même au lever du Roi ; & en conséquence je trouve Monseigneur investi par un triple cercle de gens bigarrés de rubans rouges & bleus. Comment me hasarderois-je à percer certe foule ? Certain plaissant observe mon embarras , & dit à l'oreille de son voisin : « Je croyois que le Doyen » étoit trop fier pour venir se mesurer ici avec » une cohue ». Un autre déclare avec chagrin , que j'ai plus de zèle que d'esprit. « Vous , vif & » plein de feu , lorsqu'il s'agit d'exprimer votre » amitié , sans considérer que vous poussez rude- » ment un Duc » ? J'avoue que cet affront me fait plaisir ; & je crois modestement qu'il me montre ce que je voudrois que tout le monde fut. Je me retire dans le tems que vingt foux , que je n'ai jamais vus , abordent avec des suppliques admirablement bien dessinées , & me prient de les appuyer.

Celui-ci m'expose humblement son cas ; celui-là sollicite mon crédit pour obtenir une place ; en un mot , mille différentes affaires bourdonnent à mes oreilles comme les mouches. « Demain » mon procès se décide ; & sans votre secours » il est appointé ». Le Duc vous attend , Mylord & vous , pour quelque grande affaire , — à deux

» heures. Rappelez au Lord Bolingbroke de faire
» incessamment signer mon brever : songez que
» c'est la première grace que je vous demande ». Comptez sur moi ; je ferai de mon mieux — A ces mots , il commence à me tourmenter. « Vous
» réussirez certainement , si vous le voulez ; je ne
» doute en aucune manière que si Mylord favoit —
» Un mot en ma faveur , s'il vous plaît , M. le
» Doyen ».

Voyons ; voilà trois années & plus , que Harley m'a attaché à lui , & m'a choisi pour son humble ami ; il me prenoit dans son carrosse pour bavarder , & m'interroger sur ceci & cela : par exemple ; « Quelle heure est-il ? D'où vient le vent ? Quel
» est le char que nous avons laissé derrière ? » Ou bien il s'agissoit de déchiffrer l'inscription d'une enseigne de cabaret ; il m'auroit pareillement demandé s'il n'y avoit rien de nouveau de Pope , de Parnel ou de Gay. Tout ce babil amuse souvent Mylord & moi jusqu'à nous faire bâiller. Nous allons une fois la semaine à Windsor ; puis nous revenons en ville ; & tout ce qui se passe entre nous , pourroit se publier sans conséquence à Charingcrois.

J'ai cependant quelques jaloux qui souffrent de me voir si bien traité. « Que pensez-vous de
» notre

» notre ami le Doyen ? quel est donc le but de
» certaines gens ? cela m'étonne. Mylord & lui
» sont devenus si grands — toujours ensemble
» tête à tête. Quoi , on l'admire pour ses plaisan-
» teries ? Voyez la fortune de certaines gens ! »

Le bruit se répand qu'il est arrivé un Exprès à la Cour ; & dès-lors je suis arrêté par tous les fous que je rencontre. « Vous , M. le Doyen , qui
» voyez les Grands , dites-nous si l'Empereur en-
» trera en traité , ou si les Papiers publics men-
» tirent ». Ma foi , Monsieur , vous en savez là-
dessus autant que moi. « Ah ! Docteur , vous
» voulez rire : ce n'est plus un secret — ». Je proteste que c'en est encore un pour moi — « Eh
» bien , dites-nous au moins quand les troupes
» auront leur paie » ? Quoique je déclare solem-
nellement que je n'en suis pas mieux informé que le Lord Maire , mes curieux restent tout stupé-
faits , & me regardent comme l'homme le plus
caché qu'ils aient connu.

Ainsi balotté dans cette mer des extravagances
humaines , les plus belles heures de ma vie sont
perdues. Je fais néanmoins toujours des vœux
pour la solitude. Ah ! que ne puis-je voir ma mé-
tairie ! Là , couché sur le bord d'un doux ruisseau ,
je dormirois , ou parcourerois quelque ancien Livre ;

Tome II.

B b

& je noyerois dans l'oubli ces soins , ces inquiétudes qui dévorent les Habitans des Cours & des villes. O jours charmans ! nuits délicieuses ! que de plaisirs quand je soupe ou je dîne ! Mes amis, mes gens s'égaient & se divertissent à la ronde ; les fèves & le jambon tentent leur appétit ; & la santé du Roi se porte avec toute la décence requise. Chacun veut plaire & s'amuser ; & les chiens mêmes sont contens. Là , on évite les paroles inutiles ; on ne s'informe pas comment cet Italien chante , ni si son voisin est fou , ou bien sa femme : ce qui se passe dans le Parlement ne nous intéresse pas ; il faut quelque chose de plus important, & rien qui approche du scandale. Nous voulons savoir qui est le plus heureux ou le plus sage, d'un homme de mérite , ou d'un avare ; si, dans le choix d'un ami , il faut chercher la vertu, ou nos propres avantages ; qu'est-ce que l'on peut appeller bien , ce qu'il y a de mieux , & ce qui excelle par dessus tout.

Notre ami , Maître Prior , racontoit , comme vous savez , un Conte qui rentre merveilleusement dans notre sujet. Il étoit une fois , dit la Fable , un Rat payfan , qui fêta à sa table un Rat bourgeois , précisément comme un fermier auroit traité un Lord : c'étoit cependant un Rat ménager ; mais

il aimoit son ami , & il avoit une ame ; il connoissoit ce qui étoit honnête ; & il vouloir s'en acquitter dans l'occasion , coûte qui coûte. Il lui présenta du lard , un pouding qui auroit plu à un Doyen , & du fromage de Suffolk , quoiqu'il eût bien souhaité qu'il fût de Stilton. Quant à lui , il se contentoit de manger la croure & la pelure. Notre Rat du bon ron ne pouvoit presque toucher à rien ; il montrait de l'esprit & de l'éducation ; il faisoit de son mieux pour paroître manger , & s'écrioit : « Je jure que vous faites » parfaitement bien les choses ; mais , ô Ciel ! mon » ami , quelle scène sauvage ! De grace , venez » & vivez dans le monde. Considérez que les » Rats doivent mourir aussi bien que les hommes , » les grands comme les petits , vous & moi. Con- » sacrez donc vos jours aux plaisirs : (c'est la » doctrine qui s'apprend à la Cour.) »

L'Hermite le plus déterminé , peut céder à une forte tentation. Notre Rat solitaire part avec son ami , & débarque dans une grande Maison près de Lincoln's Inn ; (c'étoit une nuit , où les Seigneurs de la Chambre Haute , engagés dans une longue dispute , s'éroient retirés fort tard.)

Figurez-vous un lieu , que le Poète offriroit à votre imagination s'il brilloit dans l'art de faire

des descriptions ; il vous diroit comment la lueur de la Lune peint d'une couleur argentée tous les murs , les portes à la Venitienne , des lambris grotesques , & des parquets de stuc. Mais , pour trancher court , disons que la Lune étoit levée , & les hommes au lit : les Convives avoient quitté la table ; & nos Rats s'y placèrent tête à tête.

Notre Rat bien né parcourt tous les services , offre à son ami la volaille & le poisson , nomme tous les plats , & s'écrie selon l'usage : « Que » cela est bon ! Ah ! goûtez de ceci ! Voilà une » gelée parfaite ; cette liqueur est admirable ; » plongez-y la queue & la moustache ». Vit-on jamais de payfan plus heureux ? Il se gorge , boit & avale sans mesure. « J'en suis honteux — cela » est bien grossier de tant manger — mais tour » est si bon. — Je vous rends mille graces ; My- » lord seul fait vivre ». A peine avoit-t-il achevé sa période , que voilà le Chapelain , le Sommelier , les chiens & tour , qui fondent dans la salle. *Un Rat , un Rat ! fermez la porte.* Le char accourt en sautant. Nos convives s'évadent dans la minute , & croient devoir leur salut à une Providence particulière , (car votre impertinent lambris n'avoit pas la moindre issue.) « Avec la permission » de Votre Grandeur , s'écria le Manant , voilà

» un dessert qui n'est pas si plaisant. Laissez-moi
» le creux de mon arbre, une croute de pain &
» la liberté ».

I M I T A T I O N

De l'Ode I. du Livre IV.

A V É N U S.

Q U O I encore ? De nouvelles agitations s'élèvent dans mon cœur ? Ah ! Vénus , épargnez-moi ; ménagez mon repos ! Je ne suis plus , hélas ! ce même homme qui brilloit du tems de la Reine Anne. Ne me parlez plus de vos douces allarmes ; & n'obsédez plus de vos attraits un froid mortel qui a cinquante ans. Mère trop impérieuse des tendre désirs , portez vos feux dans des cœurs qui les demandent ; environnez Murtagh de tous vos amours ; il est noble , jeune ; & il réunit toutes les graces aimables à tous les talens honnêtes. Il est le même lorsqu'il s'agit de défendre l'opprimé , de vaincre une Maîtresse , ou de fixer un ami. Il est fait pour étendre vos conquêtes sur la moitié du genre humain ; tous ses Rivaux reconnoîtront sa supériorité , pourvu que vous lui donniez autant

B b 3

d'opulence qu'il a d'esprit. Alors vous respirerez sur le marbre par le ciseau de l'Artiste ; & Chloé fournira le modèle. Sa maison , renfermée dans le fond du bocage , éclatera sur la verdure suspendue , où la Tamise réfléchit cette brillante scène ; la tendre lyre appellera les amours , les ris & les désirs ; les Grâces & les Muses s'assembleront pour animer les danses ou les doux accens de la joie ; les Nymphes & les jeunes Bergers réunis , salueront l'Aurore naissante ; & leurs transports se soutiendront encore à la fin du jout. Pour moi , hélas ! tous ces plaisirs ne sont plus ; ce n'est plus pour moi que le Printems se couronne de fleurs. Adieu , tendre espoir , feux mutuels , désirs toujours renaissans ! Adieu , coupe enchantée , qui dilates le cœur , & toutes les douces séductions de l'ame ! Mais , comment ? Ah ! trop chère Divinité , pourquoi des larmes involontaires coulent-elles de mes yeux ? Pourquoi mes pensées , mes paroles , s'arrêtent-elles au moindre de tes regards ? Dans le délire de mon imagination , je te vois , je suis ravi. Ah ! je saisis tes beautés ; mes mains s'égarent ; tu t'échappes , cruelle , d'entre mes bras ; tu brilles dans ta fuite le long du canal ; la compatissante Cinthie me montre ton image , qui s'efface bientôt dans le cours des ondes.

I M I T A T I O N

De l'Ode IX. du Livre IV. (1).

DE peur que vous ne pensiez que les accens ; dont les flots de la Tamise ont retentir , sont condamnés à périr , sachez que m'élevant sur les ailes de la vérité , j'ai surpassé les foibles efforts des Chantres vulgaires : quoique l'audacieux Milton éclate sur le sommet du Pinde , les Muses se jouent avec le naturel Spencer ; le tems respectera encore Waller , & les chants du moral Cowley.

Il y avoit des Sages & des Princes , avant qu'on parlât de César ou de Newton ; ceux-ci établirent de nouveaux empires sur la terre ; & ceux-là produisirent de nouveaux feux & de nouveaux systèmes.

Vaine ambition ! orgueil stérile ! Ces Sages & ces Chefs n'avoient point de Poète , & ils moururent. C'est en vain qu'ils formoient des hypothèses , ou versoient leur sang ; ils n'avoient point de Poète , & ils sont morts.

(1) Pope n'en a imité qu'une partie.

ÉPITRE A ROBERT,
COMTE D'OXFORD (1).

VOILA les vers que votre Poète bien aimé chanta, jusqu'à ce que la mort cruelle interrompit ses accens harmonieux. O toi, qui attirois si justement nos regards, & qui es perdu pour nous; toi, que l'on admira, & que nous pleurons; toi, qui eus des mœurs si douces & les grâces aimables de la société; mortel habile dans toutes les sciences, & capable de prendre tous les tons; cher aux Muses, cher à Harley, tu n'es plus!

C'est pour lui que vous avez souvent étonné le monde, oubliant avec joie le rôle d'Homme d'Etat pour celui d'ami; c'est pour lui & pour Swift, que vous avez méprisé les petites farces que donne la grandeur, & les graves folies des Sages & des heureux du siècle: vous saviez vous dérober à une foule rampante, & quitter la basse

(1) L'Auteur adressa cette Épître au Comte d'Oxford & de Mortimer, en lui envoyant les Poésies du Docteur Parnelle, qu'il avoit publiées. Ce Comte s'étoit retiré dans ses Terres après sa prison à la Tour, en 1721.

flatterie pour vous sauver entre les bras du goût & de la raison. Un ami , absent ou mort , doit être toujours cher ; (l'absent demande un soupir , & le mort une larme.) Rappelez-vous ces soirées délicieuses qui terminoient vos travaux : écoutez votre Parnelle qui respire encore dans ses chants , & qui , sourd aux conseils de l'intérêt ou de l'amour de la gloire , & bravant le destin , oublie peut-être qu'Oxford fut grand : peut-être aussi regarde-t-il comme abject ce qui nous frappe le plus , & ne vous voit-il illustre que dans votre chute.

En effet , s'il est quelque chose qui puisse toucher ici bas les Immortels , c'est une ame comme la vôtre ; ame sublime , éprouvée par les revers , & supérieure à la douleur , aux passions , à l'orgueil , à la rage du pouvoir , au souffle de la haine , au vil intérêt & aux terreurs de la mort.

C'est en vain que vous cherchez une solitude dans les déserts ; les Muses vous suivront dans le silence des forêts ; c'est à elles à marquer les derniers vestiges de l'homme de bien , à le juger de nouveau , à illustrer ses disgraces : elles l'accompagnent à l'échaffaud ou dans la retraite , lorsque son languissant ami lui a fait ses adieux , lorsque la voix de l'intérêt & des services rendus

sollicitent inutilement la reconnoissance des ingrats. Aujourd'hui même, elles vous couvrent de lauriers dans vos promenades solitaires ; parce qu'elles ne sont ni mercenaires , ni vendues à l'ambition : aujourd'hui attentives à l'éclat de votre couchant, elles contemplent la fin tranquille d'une vie si variée. A travers le nuage de la fortune , on peut voir un homme véritablement grand ; & je ne crains pas de dire que c'est Mortimer.

ÉPITRE A M. J. CRAGGS,

S E C R É T A I R E D' É T A T.

U NE ame aussi pleine de mérite que vuide d'orgueil , que rien ne sollicite à se faire voir , & n'oblige à se cacher , qui ne doit sa sûreté , ni au crime , ni à la crainte ; un cœur ardent sans passion , un visage qui ignore l'art de feindre , un coup d'œil juste qui anéantit l'imposture quand elle ose lever la tête , & fait même rougir l'impudente adulation : voilà quel étoit d'abord votre caractère. Sachez donc que ni les Rois , ni la Fortune ne peuvent rien faire de plus de vous. Daignez donc d'acheter un ami par des moyens

abjects ; & ne désirez pas de perdre un ennemi qui s'élève par ces vertus. Mais conservez toute votre candeur & votre franchise ; marchez dans la carrière — en Ministre , mais toujours en homme. Au faite des honneurs , ne rougissez point d'un ami , ni même de moi ; suivez les routes unies , mais peu fréquentées , du vrai patriote ; sinon je rougirai de vous.

ÉPITRE A M. JERVAS,

PEINTRE ;

*En lui envoyant la Traduction du Poème de
DUFRENOY, par DRYDEN.*

AMI, accepte ces vers, hommage d'une Muse qui n'est ni ingrate, ni intéressée. Soit que ta main s'occupe à tracer quelque dessein hardi & plein de feu ; soit qu'elle mêle ensemble dans une masse colorée les plus belles teintes , ou qu'elle tire sur un canevas informe des figures semblables aux originaux ; quitte un instant le pinceau pour lire cet ouvrage de Dryden , qui y a joint au génie qu'il tient de la Nature, l'art précis du Dufrenoy ; & en le lisant , souhaite que nous ayons le même

avantage qu'eux , d'entendre la Renommée publier conjointement nos louanges ; que nos noms soient inséparables comme les leurs ; que , comme eux , nous brillions aux yeux de la postérité ; que l'habileté & la précision de l'un caractérisent tes productions ; & que les miennes soient frappées au coin du Sage , & ravissent l'enthousiasme de l'autre.

Sensibles aux charmes de deux Arts jumeaux , nos goûts se sont réunis , comme deux couleurs amies se confondent & ne forment qu'une seule & même couleur , plus vive que celles dont le mélange l'a fait naître. Que d'agréables momens ces Arts ne nous ont-ils point procurés ? Les plus longs jours de l'Été ne duroient que quelques heures. Nous étions charmés de pouvoir nous communiquer le succès de nos travaux , qui s'entre-aidoient toujours , quoiqu'ils avançassent lentement , & dans lesquels notre amitié trouvoit toujours quelque défaut à reprendre , ou quelque beauté à louer.

Que d'objets nobles & touchans s'offroient de toutes parts à notre imagination ! Rome , la merveille du Monde , se présenteoit à nous dans tout son éclat. Je m'imaginois quelquefois traverser avec toi les plaines de l'air : nous voyions les Alpes

au-dessous de nous ; & enflammés du desir d'admirer la belle Italie , nous dirigions notre vol rapide vers ce séjour fortuné des beaux Arts. Là, je pleurois avec toi sur le tombeau de Raphaël ; & je sentoie je ne fais quel transport divin à la vue de l'urne du Poète de Mantoue. Tantôt je me reposois avec toi au-dessus du tombeau de l'Orateur Romain ; & tantôt l'imprudente curiosité nous menoit au milieu des débris de quelque ancien Temple , & nous arrêtoit au pied d'un mur qui menaçoit ruine. Pendant que je relevois en idée des édifices réduits en poussière , & que je me bâtissois à moi-même une nouvelle Rome , tes yeux étoient fixés sur des marbres dignes de ton attention ; & un morceau de fresque que le temps avoit presque effacé , te demandoit & obtenoit un soupir. Nous nous rejoignons ensuite , pour comparer ensemble les différens Chefs-d'œuvre ; les grâces de Raphaël , avec ces airs de tête du Guide que tu aimes tant ; la force du Carache , avec la douceur du Corrège ; la touche hardie du Véronèse , avec le feu divin du Titien.

Que cet Ouvrage de tant d'années (1) , fruit

(1) Dufrenoy employa vingt ans à la composition de son Poème.

heureux du travail , est fini ! Le poli de ce diamant (quoique de grandeur médiocre) & la manière dont il est mis en œuvre , causent une égale admiration. Cependant les préceptes que ce Peintre illustre donne , n'expriment qu'imparfaitement ce qu'il a senti. C'est dans son âme , que se trouvoient les plus belles idées : c'est de-là qu'elles partoient pour frapper dans une esquisse ou pour briller dans un tableau ; & , ce qui est plus difficile encore , pour former la douceur d'un Ange & les regards enchanteurs de la charmante Bridgewater.

Elle n'est plus. O Muse ! qu'à ce nom chéri ta douleur éclate & arrose de larmes son tombeau ! Appelle & représente autour de ce monument, tout ce qu'il y a sur la Terre de plus noble & de plus pur ; tout ce qui rend la vie aimable , ou qui est propre à en adoucir les amertumes : ou plutôt , rassemble en un même objet tout ce qu'une sœur , une fille , une amie & une épouse , peuvent avoir de tendre , de respectable & de fidèle ; peins , en un mot , ce que les hommes ont jamais admiré de plus beau. Qu'ils contemplent alors ce marbre insensible ; & que leur orgueil soit humilié !

Cependant ses attraits , vainqueurs du tems & de la mort , continueront à nous enchanter par le divin secours de ton art : son air doux & modeste ,

aura le privilège d'émouvoir le cœur de nos arrière-neveux. La beauté , frêle & charmante fleur qui craint également toutes les saisons , brillera pendant dix siècles par l'éclat de tes couleurs. Ainsi la fille de Churchill étendra ses conquêtes au-delà du tombeau ; & d'autres Belles feront jalouses des beaux yeux de Worsley ; le sourire de Blount enchantera toujours ; & une noble pudeur ne cessera de colorer le visage de Belinde.

Puissent ces Beautés conserver le même éclat que tes couleurs , toujours sans défaut & libres comme les traits de ton pinceau ; que telles que les merveilles que tu produis , elles dévoilent chaque année de nouvelles grâces ; qu'elles soient douces sans foiblesse , & plaisent sans éblouir ; que de sages règles dirigent leur conduite ; & que leurs perfections soient plutôt le fruit d'un heureux naturel , que d'une éducation pénible !

La Poésie & la Peinture uniront leurs travaux pour les rendre immortelles. Celle-ci trempera son pinceau , tandis que sa sœur tirera les plus beaux sons de sa lyre. Cependant quand les Grâces mêmes auroient placé toutes tes figures , & animé leurs traits d'un souffle divin ; quand les Muses donneroient à mes vers le pouvoir de leurs charmes ; quand ta Bridgewater seroit la rivale de

l'Hélène de Zeuxis, & que la renommée de mes Héroïnes subsisteroit aussi long-tems que celle de la Myra de Granville, à quoi se réduiroient, hélas ! nos plus glorieux efforts ? Tu sauves de l'oubli quelques traits ; & ce n'est que d'un simple nom que je conserve le souvenir.

L E T T R E

A MADemoiselle BLOUNT,

En lui envoyant les Œuvres de VOITURE.

LE caractère aimable de l'Auteur paroît à chaque vers de cet Ouvrage, que les Amours & les Grâces mêmes lui ont dicté. Son Art semble avoir été en lui un heureux présent de la Nature ; & il répand un air d'élégance sur les objets qui en paroïssent le moins susceptibles. Son don particulier étoit de charmer les Grands & les Belles, & de leur plaire sans les flatter. Estimable d'ailleurs pour ses qualités personnelles, l'esprit n'étoit accompagné en lui d'aucune malignité ; & les connoissances qu'il possédoit, n'avoient pas nui à la facilité de son commerce & de ses mœurs. Sa

Maîtresse

Maîtresse & son Ami partageoient son cœur ; & son tems étoit consacré au Beau-Sèxe , aux Muses , & aux Gens de Lettres. Ainsi sagement exempt de soins , & gai avec innocence , il a mené une vie douce , qui , telle que le sommeil d'un enfant qui joue & sourit dans l'instant qu'il s'endort , s'est terminée presque à son insu. Ses rivaux mêmes déplorent sa mort , qui fit connoître la tristesse à ceux qui l'avoient ignorée jusqu'alors. Les meilleurs cœurs donnèrent des soupirs à la perte de Voiture. Voiture fut pleuré par les plus beaux yeux : les Ris & les Amours paroissoient ensevelis dans son tombeau , & seroient pérés avec lui , s'il ne les avoit pas rendus immortels dans ses Ouvrages.

Que la vie austère de quelques graves mortels forme une Comédie longue , régulière & sérieuse ; que chaque scène renferme quelque beau trait de morale , & serve à la fois d'amusement & de leçon ; pour moi , je veux que ma vie soit une Pièce honnête & gaie , qui , sans être trop astreinte aux règles du tems & du lieu , plaise & fasse paroître du génie , de l'esprit & des graces naturelles. Les Censeurs des mœurs , & ceux qui s'attachent à critiquer les productions d'autrui , sont difficiles à

contenter ; & il est aussi difficile de satisfaire ces derniers , que de vivre au gré des autres.

Les bienfaisances , toujours sévères , le sont particulièrement pour votre Sexe. L'usage , que le tems a rendu aveugle , doit vous servir de guide ; & l'on vous dit sans cesse , que tout plaisir est un vice , & l'orgueil une vertu : la Nature parle ; mais l'honneur réfractaire ne veut point écouter. Le Mariage pourroit chasser ces petits préjugés qui tyrannisent , si , par malheur , il n'étoit lui seul un plus grand tyran qu'eux tous ensemble. Il en est des Epoux , comme de tous les Monarques despotiques : l'empire du dernier , est toujours le plus terrible. Pauvre Sexe ! né pour être esclave de l'opinion , ou pour porter des chaînes réelles ; adopté pendant quelques mois , & négligé des années entières , après que l'humble Amant est devenu un Maître impérieux : ah ! ne sacrifiez pas la douce liberté d'une vie innocente , à la trompeuse gloire de paroître souveraine de vos actions. Ne vous laissez point abuser par de vains titres , ni par un étalage imposant. N'aspirez point à des joies bruyantes ; mais contentez-vous de l'aïssance & du repos.

Les Dieux , pour punir Pamela de ses vœux téméraires , lui donnent un carrosse doré , de super-

bes chevaux , de belles robes , de riches diamans , des lits de parade , & , pour mettre le comble à son bonheur, un fou pour mari. Vaine, inquiète & brillante, elle éblouissoit au Bal , à la Promenade, aux spectacles , & n'en étoit pas plus heureuse pour cela. L'orgueil, le faste, & l'air de grandeur ne procurent qu'une félicité extérieure : Paméla soupire ; & sent bien qu'elle n'est pas Duchesse au fond du cœur.

Que si le destin s'oppose à votre bonheur , & que vous-même vous ne demandiez pas mieux que d'être la victime de l'hymen , ne comptez pas trop sur vos charmes qui triomphent aujourd'hui , mais qui éprouveront , tôt ou tard , le pouvoir du tems & des maladies. Une humeur douce est l'unique moyen de rendre des attraits durables , de faire de nouvelles conquêtes , & de conserver les premières. L'amour , qui n'a d'autre cause que la beauté , dépérit avec elle ; & sa chaîne légère se détache au bout d'un jour. C'est ainsi qu'une guirlande de fleurs, dont on s'est paré le matin pour quelque fête , est détruite le soir par ces mêmes jeux , auxquels on vouloit la consacrer : mais un caractère aimable attache avec des liens moins étroits , & cependant plus forts & plus durables.

Ce fut par ce moyen , que les premiers homma-

C c 2

ges que Voiture rendit à la belle Paulet , furent les mêmes lorsqu'elle porta le nom de Montausier. C'est ce qui fait que le Poète & le ravissant objet de ses vers vivent encore , & continuent à plaire par les agrémens de leur caractère & de leur esprit.

Couronnée de myrtes au sein de l'Elisée , l'ombre aimable de Voiture se trouve avec les Belles qu'il a immortalisées ; & il goûte ce bonheur dans le tems même que vous souriez à ses vers heureux , & que notre siècle admire en vous une autre Rambouillet. Les plus beaux yeux de l'Angleterre lisent présentement ce que les plus beaux yeux de la France avoient inspiré. La glorieuse destinée de Voiture porte que , durant sa vie & après sa mort , il doit charmer celles qui charment le reste de l'Univers.



A L A M Ê M E ,

*Lorsqu'elle partit de Londres , après la Cérémonie
du COURONNEMENT (1).*

T E L L E qu'une Vierge , qui , prête à devenir sensible , commence à savoir faire usage de ses yeux ; qui goûte déjà avec plaisir le doux poison des louanges , & qui ne connoissant pas encore le péril , accorde à son Amant un baiser , dans le tems que la prudence d'une mère sévère l'oblige à quitter brusquement la ville , pour aller respirer à la campagne un air moins dangereux : telle la charmante Zéphalinde s'éloigne du beau monde , & gémit à la vue du bonheur de ses compagnes. Non que son cœur soit susceptible à leur égard d'aucun sentiment d'envie. Il ne soupire pas de ce qu'elles restent , mais de la nécessité qui est imposée à Zéphalinde de partir.

Elle part pour aller trouver des occupations simples , des ruisseaux qui murmurent , des corbeaux qui croassent , quelque tante ennuyeuse , & un

(1) De George I. en 1715.

vieux Château. Quels objets , pour succéder à la Promenade du Parc , aux Assemblées , à l'Opéra & aux autres Spectacles ! Sa félicité consiste à faire un tour au Jardin ; à partager son tems entre la lecture & le thé ; à rêver & à laisser refroidir son café , parce qu'elle a autre chose en tête : elle soupçonne la pendule d'aller trop lentement , & dîne précisément à midi : ses yeux s'amuse à démêler dans le feu différentes figures ; & le seul usage qu'elle fasse de sa voix , se réduit à préluder un air , ou faire un conte à M. l'Ecuyer. A sept heures du soir , elle regagne le manoir qui lui sert d'appartement ; en un mot , elle prie & s'ennuie ; car c'est-là le chemin du ciel.

Peut-être prenez-vous plaisir à tourmenter quelque Gentilhomme campagnard , qui ne fait jouer qu'au Whisk , & dont le Punch est la boisson favorite : il vient vous voir avec un fusil sur l'épaule , & vous présente des oiseaux ; ou bien il vous amène son chien d'arrêt , & par le bruit qu'il fait , s'annonce lui-même dès le chenil. Il vous fait l'amour par signe , & rit de grand cœur de ses grosses plaisanteries. En un mot , il n'est rien qu'il aime tant que vous , après son cheval.

Quelquefois , à la fin d'un beau jour , vous allez vous asseoir à l'ombre d'un berceau. Là , appuyée

sur le coude , vous rappelez le souvenir des objets dont vous avez été le plus frappée avant votre départ : vous voyez sur une scène champêtre, le Couronnement du Roi ; & la superbe Procession des Comtes , des Ducs & des Chevaliers de la Jarretière passe en revue devant vous aussi long-tems que votre éventail couvre vos yeux prêts à se fermer. Saisie de joie, l'éventail tombe ; & la brillante vision dispaçoit. Sceptres, Couronnes, Fêtes superbes, tout s'évanouit ; & il ne vous reste pour toute compagnie, que les arbres de vos forêts. C'est ainsi que votre humble esclave, dans le tems qu'il est désœuvré, sans mal de tête, & dispensé de l'obligation de chetcher une rime , s'arrête dans la rue ; & rêvant aussi tranquillement que s'il n'étoit pas environné d'une foule, ne songe qu'à vous. Le brillant éclat de vos yeux, ou votre air doux & modeste , s'offrent à mon imagination , quand tout à coup Gay vient me frapper sur l'épaule ; & il n'est plus question de vos attraits. Je ne vois que des chaifes à porteur & des fats ; & affligé de ce changement de scène , je suis aussi peu content de mon sort, que vous pouvez l'être du vôtre à présent.



L A B A S S E T T E ,

É G L O G U E (1).

C A R D E L I E.

LA table de jeu est prête ; celui qui *taille* est venu : pourquoi Smilinde reste-t-elle dans son cabinet de toilette ? Allons , Rêveuse , on vous attend.

S M I L I N D E.

Ah ! Madame , depuis que mon *Grec* est infidèle , je joue sans goût & sans plaisir : je l'ai vu derrière la chaise d'Ombrelie ; il lui parloit avec ce ton séduisant , enchanteur , & ces soupirs affectés qui trompent une Belle trop crédule.

C A R D E L I E.

Et voilà donc la cause de vos ennuis romanesques ? Mon cœur est plus fort , & soutient une

(1) Cette Pièce est du genre de celles que l'on nomme en Angleterre , *Eglogues Bourgeoises* ; c'est la seule que Pope ait faite. On voit que des deux Interlocutrices , l'une est amoureuse du *Jeu* , & l'autre de l'*Esfroc* , que l'on appelle plus poliment *Grec*.

disgrace plus accablante. Comme l'amour vous a croisée , la fortune m'en fait autant ; j'ai perdu trois fois *sept & le va.*

S M I L I N D E.

Est-ce là le malheur que vous osez comparer au mien ? Je renoncerais sans peine aux bonnes grâces de la fortune. Je voudrais avoir perdu tout mon argent, & que mon aimable Grec fût à moi ; mais à moi seule.

C A R D E L I E.

Un amant perdu n'est qu'une disgrâce vulgaire ; & les femmes prudentes se préparent contre cet inconvénient : mais perdre trois fois le Valet de Trefle ! Ah ! qui pourroit prévoir ce coup funeste , ces horreurs imprévues ?

S M I L I N D E.

Voyez Betty Lover ; la voici fort à propos ; elle connoît toutes les inquiétudes du jeu & de l'amour : ma chère Betty décidera sur ce point important ; Betty a passé par l'une & l'autre épreuve ; elle déclarera sans partialité , qui souffre le plus , d'une femme maltraitée par l'amour , ou par les cartes.

L O V E T.

Exposez-moi vos griefs ; je vous écouterai attentivement , quoique le tems soit précieux , & que j'aie besoin de prendre le thé.

C A R D E L I E.

Voyez cet assortiment de colifichets de la main du fameux Mathers , qui , valant un sol , coûte néanmoins cinquante guinées. Voilà Mars & Cupidon qui luttent ensemble sur ce cure-dent , & leurs figures semblent respirer : sur le fond brille la belle tête de Vénus ; un feuillage de myrthe environne l'étui à dé , & Jupiter même paroît avec éclat sur les ciseaux ; le travail & la matière , tout est délicieux ; & je gage ce chef-d'œuvre contre Smilinde.

S M I L I N D E.

Voici une tabatière qui fut jadis le tendre gage de mon cher Grec , quand des Beautés rivales se disputoient la préférence , & quand il fit rasle de tout à Corticelli : sa passion éclata alors pour la première fois. Hazardie rougissoit , & détournait inutilement la tête , pour cacher l'envie qui la dévorait. Cette tabatière donc — mais voyez les

brillans qui relèvent la charnière. Voilà ce que je gage ; & j'ai sûrement gagné.

C A R D E L I E.

Hélas ! de moindres pertes que les miennes, ont fait soupirer des Héros & jurer des Amans. Mais ce qui rend le trait encore plus cruel, c'est que mon Mari même a tiré la fatale carte : je pris par complaisance la Reine , qu'il me donnoit, quoique je desirasse secrètement le Valet. Le Valet, que j'avois choisi dans le fond du cœur , gagne sur le champ ; & dans la crise suivante , je perds *sept & le va.*

S M I L I N D E.

Ah ! ce qui aggrave un coup aussi désespérant, c'est que cette détestable Ombrelie , cette Belle qui m'assassine , qui m'a perdue par ses vils artifices , & au nom de laquelle je verse des larmes ; cette cruelle Ombrelie , dis-je , me doit même jusqu'à ses charmes. C'étoit une figure impertinente , quand elle parut pour la première fois à la ville ; sa taille n'étoit point à la mode ; & personne ne connoissoit son visage. J'en fis mon amie ; & je lui enseignai d'abord à étendre un rouge vif sur des joues pâles. Je l'introduisis au Parc & dans les belles assemblées. Cozens, à ma prière , fit ses

corps de jupe. Misérable ! ingrate ! avec tes airs bouffons que tu donnes pour de la vivacité , tu oses m'enlever le cœur de mon amant favori !

C A R D E L I E.

Malheureuse que je suis ! combien de fois n'ai-je pas juré , quand Winnall *tailloit* , que je ne *ponterois* plus ? Je sens le précipice , & cependant j'y cours ; je vois ma manie , & je ne puis l'éviter.

S M I L I N D E.

Que de Belles mon volage amant a trompées ! Qu'il en est qui ont maudit le moment où elles ont été trop crédules ! Cependant sa fausseté notoire n'a servi de leçon à personne. Hélas ! à quoi servent de tristes exemples à une fille qui aime ?

C A R D E L I E.

Quel est le cœur de marbre , qui peut contempler la Bassette sans être échauffé , lorsque l'on admire des Rois , des Reines , & des Valets , rangés en bon ordre ; une banque brillante , qui frappe la vûe par des guinées , des demi-guinées , &c ; lorsque l'on voit le plaisir du Gagnant & la rage du Perdant ; des rouleaux de guinées qui éclatent dans une pompeuse confusion ? Ah ! ce spectacle frappe les yeux & ébranle le cœur. A cet aspect ;

je dédaigne la raison ; je suis toute en feu ; la passion parle , & rejette le frein. Regardez la Bassette , sages Présomprueux ; & voyez si votre raison n'y doit pas échouer.

S M I L I N D E.

Un cœur , qui écouterait froidement les vœux de mon Grec , ferait plus que de marbre. Ah ! quand il tremble , quand il commence à rougir , quand l'amour respectueux semble languir dans ses yeux , quand sa cravate se balance vivement ; *il aime !* me dis-je à moi-même , *il aime !* Il affecte une passion si vraie , que j'oublie toutes mes frayeurs ; mon cœur palpitant cède à ses charmes ; je m'affoiblis ; & je tombe entre ses bras. Pensez à cet instant critique , vous qui vantez la prudence ; car en pareil cas , la prudence perd la route.

C A R D E L I E.

Des tapageurs invalides jouent aux dés à Groom-porter ; certains Ducs passent leur tems à jouer à la boule à Marybone ; mais qui oserait comparer le jeu de boule ou de dés au plaisir divin , aux charmantes inquiétudes de la Bassette ?

S M I L I N D E.

La douce Simplicitte est folle d'un Petit-Maître ; Prudine aime l'homme , & se moque de l'étalage ;

je trouve toutes les graces dans mon Infidèle ; il a la force du valet , & la douceur du maître.

L O V E T.

Trêve de dispute ; elle a été trop longue , & je perds patience ; écoutez , & respectez mon arrêt. L'assortiment de colifichet brillera au côté de Smilinde ; & je donne la tabatière à Cardelie ; épargnez-moi vos tons lamentables ; & prenons le thé.

R É P O N S E

*A la question suivante , proposée par Madame
HOWE.*

QU'EST-CE qu'une PRUDE ? C'est une femme sur le retour , qui n'a jamais eu ni esprit , ni beauté. Peu contente de son visage , où l'air envieux & chagrin ont fixé leur séjour , elle a peur même de son ombre. Son ambition est de passer pour sage ; ce qui ne l'empêche point de faire quelque haute folie avant que de mourir.



V E R S

*A l'occasion de ceux que le Duc de BUCKINGHAM
avoit faits pour l'Auteur.*

MUSE, c'est assez : voilà enfin le terme de tes travaux, & tu vivras; car Buckingham l'ordonne. Que des nuées de Critiques attaquent mes vers; que Dennis écrive contre moi (1); que des gens sans nom fassent les mauvais plaisans; ceci me dédommage avec usure de plusieurs années d'un travail ingrat; & je n'ai pas perdu sans fruit mon tems, ma santé & ma fortune. Sheffield me soutient; & Apollon ratifie son suffrage : dès ce moment nous allons être amis, la *Malice* & *Moi*.

(1) Ce Dennis étoit un des plus acharnés ennemis de Pope : aussi est-il un des Héros de la *Dunciade*.



P R O L O G U E

*D'une Comédie, pour le bénéfice de M. DENNIS ;
quand il étoit vieux , aveugle , & fort indigent ,
un peu avant sa mort.*

LORSQUE ce Héros, qui, dans ses campagnes avoit bravé les Goths & tué tant de Vandales, fut frappé par la fortune, & devint un triste exemple des misères humaines, il n'avoit point d'ami qui ne déplorât son sort; & tous ses ennemis lui pardonnèrent. Etoit-il une ame généreuse, une ame qui pensât un peu, qui n'eût pitié de l'aveugle & vieux Belifaire ? Etoit-il un Général qui ne s'attendrît à sa vue, un simple Soldat qui ne partageât avec lui son obole ? Les cœurs Anglois doivent éprouver les mêmes émotions à l'aspect de Dennis, gémissant sous le poids du besoin & de sa foiblesse (1); Dennis qui a fait long-tems la guerre avec les Huns moder-

(1) Rien de mieux imaginé & de mieux conduit que cette allusion. Pope a manié l'ironie avec tant de délicatesse dans tout ce morceau, que le Critique n'en eut pas moins bonne idée de lui-même, & les spectateurs moins de charité.

nes, qui a mis en déroute leurs jeux de mots, & bravé leurs pointes; Dennis, qui est comme un boulevard inébranlable & terrible contre les enfans Gotihques des vers glacés. Qu'il est changé, cet homme qui fit autrefois soupirer les loges & trembler le théâtre par un tonnerre de sa fabrique (1); qui renversa les frivoles espérances du Prétendant & confondit le Pape! S'il y a donc un Anglois, réellement né & élevé tel; s'il y a un Critique célèbre par ses fureurs; s'il y a un Vieillard qui méprise l'âge présent; qu'il pro- tège aujourd'hui une juste cause, & qu'il soit l'ami de l'*Anglois*, du *Critique* & du *Vieillard*.

M A C E R.

P O R T R A I T.

QUAND le simple Macer, aujourd'hui si fameux, s'avisa pour la première fois d'aspirer à la fortune d'un Poète, la seule ambition de sa grande ame étoit de pouvoir porter des bas rouges, & de

(1) Pour l'intelligence de cet endroit, voyez les Notes sur le second Chant de la *Dunciade*.

dîner avec Steel. Ceux qui valoient un peu mieux que lui , faisoient quelques bouts de vers , & donnoient une bonne parole à notre pauvre garçon. Installé par ceux-ci , il se hasarde de paroître en ville ; & bientôt il culbute le malheureux Crown avec une Comédie empruntée. Il s'en tint-là ; & depuis cette époque , il n'a pas écrit une syllabe ; mais il a l'esprit de tirer de grands avantages de peu de chose ; il ressemble à des arbres rabougris , qui ont reçu assez de sève pour produire quelque branche & pourrir ensuite. A présent il demande des vers , non pas aux bons Ecrivains qu'il hait , mais aux fots ses amis.

C'est ainsi qu'une Prostituée , presque délabrée , se traîne à Londres du fond de sa province , & se fait d'abord femme de chambre. Machine souple & rampante , elle remplit tous ses devoirs ponctuellement , flatte sa bonne Maîtresse deux fois par jour : elle passe pour merveilleusement honnête , quoique d'une basse origine ; & on l'aime singulièrement à cause de sa simplicité. Elle tente ensuite les aventures avec une robe d'emprunt , & des mouches qui ne lui appartiennent point : elle débute ; & en quatre mois , elle devient une haquenée parfaite : alors usée , pâle & fatiguée , elle ne peut plus servir que d'entremetteuse.

A M. MOORE,

Inventeur de la célèbre Poudre aux Vers.

AH! excellent Moore, que nous sommes dupes des formes & des apparences ! Quoi que l'on pense , quoi que l'on observe , on voit que tous les hommes sont des vers.

L'homme est un ver par lui-même , vil , rampant , foible & vain. Il se traîne un moment sur la terre , pour y rentrer bientôt.

Que la femme soit un ver , c'est ce que l'on avoit remarqué même avant le péché de notre vieille Mère : elle s'entretint d'abord avec sa propre espèce , cet ancien ver ; c'est-à-dire le Diable.

Nous appellons les Savans mêmes des vers de Bibliothèque ; le sot est un ver lent ; cette Belle , dont la queue brille d'un vif éclat , est un ver luifant.

Les fats sont des papillons bien nuancés , qui ne

D d 2

se pavanent qu'un jour : vers dans leur origine , ils le redeviennent encore.

Le flatteur est un perce-oreille ; c'est ainsi que dans les vers on trouve l'image de tous les caractères & de toutes les conditions : les Avars font des vers de fumier , les Petits-Maitres des vers à foie , & les Médecins des grillons.

Les Hommes d'Etat ont leur ver propre , comme on l'observe par les détours de leur politique : leur conscience est un ver qui les ronge nuit & jour.

Ah ! Moore , ton art feroit mieux appliqué & d'une manière infiniment plus utile , si tu pouvois chasser du cœur du Courrifan le ver qui ne meurt jamais.

O docte ami d'Abchurchlane ! toi qui opères tant de merveilles , ta Poudre est vaine , puisque tu feras toi-même la proie des vers.

Tu ne peux que prolonger quelque tems le cours de notre vie , & rien davantage.

Les Beaux-Esprits même du Caffé de Button , seront changés en vers.

SUR UNE DAME DE LA COUR.

JE connois un objet unique en son espèce ; (que l'envie garde le silence pour m'écouter !) Je connois une Dame raisonnable , pleine d'agrémens & d'esprit , admirée de tout le monde , & cependant susceptible d'amitié.

Sage pour l'amour de la sagesse , son sérieux n'a aucune teinture d'orgueil , ni sa gaieté aucun mélange de folie : sa joie est toujours tempérée par une douce & touchante mélancolie.

Quelque Amie , jalouse de tant de qualités , dira apparemment : Quoi ! est-elle donc absolument sans défaut ? Non , elle en a , & plus d'un. Elle est sourde aux louanges qui retentissent autour d'elle , & aveugle au point de ne pas remarquer l'admiration dans les yeux de tous ceux qui ont le bonheur de la voir.



SUR MA GROTTE DE TWICKENHAM,

*Composée de marbres , de cristaux , de pierres
& de minéraux (1).*

TOI, qui t'arrêtes dans ces beaux lieux, où l'onde transparente de la Tamise brille à travers le dédale d'une grotte solitaire ; où des gouttes tombent lentement d'une voute de minéraux ; où des pointes de cristal rompent & font rejaillir les petits flots d'un ruisseau ; où des pierres encore brutes ne sont point employées à jeter de l'éclat sur l'orgueil ; où , en un mot , le métal caché brille avec innocence : approche ; contemple d'un œil attentif la grandeur de la Nature , & regarde la mine sans désirer l'or. Approche , mais avec respect : vois la Grotte d'Egérie (2) ; où Bolingbroke se livroit

(1) La construction de cette grotte & le soin de l'orner , firent l'amusement favori de Pope dans sa vieillesse. La disposition , le goût , & les ornemens de cette solitude , annonçoient le génie de ce grand homme.

(2) Allusion à ce que l'on rapporte de Numa , qui formoit ses systèmes de politique dans une grotte , & se supposoit inspiré par la Déesse Egérie.

à de nobles spéculations, & où Wyndham expirant donnoit encore un soupir à la Patrie. Que ceux-là seuls, qui osent aimer leur pays & être pauvres, marchent sur ce terrain sacré !

A M A D A M E M. B.

A son Jour de Naissance.

QUE le Ciel vous comble de tous ses dons, d'une longue jeunesse, d'une santé constante, de plaisirs durables & d'un ami ! Je ne vous souhaite pas ces jolies bagatelles que les femmes admirent, des trésors qui tourmentent, & des objets de vanité qui fatiguent. Si la vie n'apporte rien de nouveau à mesure que les années augmentent ; si, telle qu'un crible, elle laisse passer tous les biens ; si la perte de quelque plaisir marque chaque progrès de l'âge, de sorte que tout ce qu'on y gagne consiste en réflexions amères ; est-ce là un Jour de naissance ? Ah ! je ne vois que les funérailles de l'année précédente.

Que la joie ou le repos, l'abondance ou le contentement, & le sentiment flatteur d'une vie bien employée, consolent le cœur, inspirent toutes les

graces , échauffent l'ame & brillent sur la figure ! Que vos jours & vos années se succèdent sans trouble , sans douleur & sans crainte , jusqu'à ce qu'une mort insensible détruise cette tendre organisation dans quelque songe agréable , ou dans les transports de la joie ; jusqu'à ce qu'un heureux réveil vous arrache à la nuit du tombeau , pour goûter dans la vie future des torrents de volupté !

A M. THOM. SOUTHERN ,

A son Jour de Naissance.

RÉSIGNÉ à vivre , préparé à mourir , & sans autre péché que celui de la Poésie , Thomas parvient dans ce jour à sa quatre-vingt-unième année. L'honnête Boyle invite son cher Poète à dîner (1), & met devant lui une serviette ornée d'un tissu de lauriers ; l'Irlande , mère des tendres Musiciens , lui présente sa harpe (2). Cette oie sauvage & ces

(1) Southern fut invité à dîner , le jour de sa naissance , chez ce gentilhomme ; & la bonne chère consista en ce qui suit.

(2) Les Tisserands Irlandois figurent généralement une harpe sur leurs toiles , comme linge de table , &c.

alouettes désignent son génie éminent ; ces champignons marquent la vivacité de son esprit ; & pour le jugement , voilà un pouding qui l'annonce. Malgré sa vieillesse , ce rosbif fait voir qu'il est vigoureux ; & à la Prière on reconnoît qu'il est dévot , quoique Poète. Puisse Thomas , que le Ciel a placé sur la terre pour augmenter le prix des Prologues & des Pièces de Théâtre (1), digérer cent dîners pareils , & descendre au tombeau sans reproche , & mépriser un fripon & un carosse !

(1) Ceci fait allusion à une Anecdote que M. Southern racontoit quelquefois à l'Auteur au sujet de Dryden. Celui-ci s'étoit rendu si fameux pour ses Prologues , que quand Southern commença à écrire pour le Théâtre , les Comédiens ne vouloient rien jouer sans un Prologue de sa façon , & jusqu'alors son prix ordinaire étoit de quatre guinées ; mais il en demanda six à Southern , en lui disant : *Jeune homme , ce n'est point par mépris pour vous ; mais les Comédiens ont eu jusqu'ici mes marchandises à trop bon marché.* Les Anglois regardent aujourd'hui les Prologues de Dryden , avec la même admiration , que les Virtuoses donnent aux boîtes d'Apothicaires , peintes par Raphaël.



A M I L A D Y

MARIE WORTLEY MONTAGUE (1).

I.

AUCUN Mortel n'a encore osé contester votre Empire, quant à l'esprit ou à la beauté : mais les hommes qui pensent, trouvent qu'il est un peu dur de le céder à une femme sur l'érudition.

I I.

Les Ecoles, avec leurs règles pédantesques, refusent le savoir au Beau-Sèxe : c'est ainsi que l'Eglise Romaine interdit l'usage de la Bible, de crainte que le troupeau n'en sache autant que le Pasteur.

I I I.

Ce fut une femme qui goûta la première les délices de la Science ; il est vrai qu'elle fut maudite : mais les Sages conviennent que le droit appartient au premier occupant.

(1) Cette Pièce & les suivantes, jusqu'aux Epitaphes, ne font point dans l'Edition du Dr. Warburton. Nous les avons tirées du Supplément.

I V.

Réclamez donc courageusement votre ancienne prérogative ; prérogative qui appartient à tout votre sexe : que les hommes reçoivent d'une autre brillante Eve , la connoissance du bien & du mal.

V.

Mais si la première Eve a été si sévèrement punie , pour n'avoir touché qu'à une pomme , à quel châtiment ne devez-vous pas vous attendre , vous qui avez dépouillé tout l'arbre ?

P A R A P H R A S E

D U I. P S E A U M E ,

Pour l'usage d'une jeune Dame.

I.

HEUREUSE la femme , qui ne s'occupe pas des folies du monde ; qui ne prête point l'oreille à des chansons dangereuses , & qui ne soupire pas pour un carrosse à six chevaux.

I I.

Son Epoux s'efforcera de lui plaire , & s'emploiera nuit & jour à lui témoigner son amour.

I I I.

Elle donnera le fruit le plus doux : pour son mari , il fleurira toujours dans un brillant état : tout ce que cette femme prendra en main , ne peut que prospérer.

I V.

Pour ces abominables courtisannes , qui suivent leurs appétits impurs , elles n'auront pas tant de bonheur : le mercure & les pillules pénétreront jusqu'à la moëlle de leurs os.

V.

Car , voyez-vous , les filles pures & propres gagneront toutes de bons maris ; mais les paillardes infectes pourriront dans Drury-lane.

LE TRADUCTEUR.

OZELL invoqua sa Muse à la voix de Sanger (1); car qui refuseroit de chanter pour Sanger ? Ses

(1) Ehbert Sanger fut apprentif Imprimeur chez Jacques Tonson , & succéda à Bernard Lintot dans sa Boutique de Fleetstreet. Lintot imprima la Traduction des *Caractères de Perrault* , par Ozell , & Sanger sa Traduction du *Lutrin* de Boileau , que M. Rowe vantoit au Public en 1709.

vers sont tels , que Sanger même pourroit les avouer. Il ressuscite Perriault , assassine Boileau , attaque d'abord les Anciens , & puis Wycherley. Cependant le vieux Poète n'a pas lieu de se fâcher , puisqu'Ozell mord davantage ceux qu'il estime le plus ; & sa gracieuse Satyre n'auroit pas excité de plainte , si le sage Rowe n'avoit pas prononcé qu'elle étoit amusante. Que le jugement de cet Ecrivain doit être extraordinaire , puisqu'il condamne l'Auteur modéré , & imprime le cynique !

R O X A N E ,

O U L' A N T I C H A M B R E.

ROXANE retournant fort tard de la Cour , soupiroit à la porte Saint-James : elle étoit accablée de tant d'idées tristes , que ses Porteurs , trouvant le fardeau plus pesant , maudissoient leur métier ; tandis que la Belle exhaloit son chagrin d'une manière bien plus attendrissante.

Est-ce donc pour cela que je me suis embellie de ces roses , & que ces nouvelles pierreries décorent mes cheveux ? Ah ! Princesse , avec quel zèle ai-je suivi vos pas ? J'ai presque oublié les devoirs

d'une Prude. Je ne pouvois me rendre trop tôt auprès du Roi : j'ai négligé mes prières , pour que ma toilette fût faite à midi. Que n'ai-je pas abandonné pour vous ; oui , pour vous ! mes passions , mes plaisirs ; tout ce qui étoit à moi. J'ai sacrifié ma modestie & mon repos ; j'ai quitté les Opéra , pour courir à des Farces indécentes ; des mots équivoques révoltoient mes chastes oreilles : voilà cependant ce que j'ai souffert de bon cœur pour vous. Dans l'éclat de la jeunesse , lorsque la Nature m'invitoit au plaisir , & que tous les agrémens de la vie s'offroient à mon choix ; excitée par l'honneur , & arrêtée par l'orgueil , mon ame a dédaigné tout cela. Je courois les Sermons ; & avec une morgue sévère , je censurois mes voisines , & récitois tous les jours mes prières. Hélas ! que tout est changé ! J'ai vu des infamies sur le théâtre , avec cette même contenance. Ah ! Princesse , pour l'amour de qui j'ai perdu une réputation que l'on achète si cher , & évité tous les endroits publics , où je pouvois étaler une figure brillante ; j'habite actuellement auprès de vous toutes les nuits ; & mon devoir me fixe sans cesse à vos côtés ; je forme un cercle avec les filles d'honneur ; & c'est un spectacle divin pour les Etrangers. Que votre Antichambre eût été sou-

vent clair-semée , ou ornée de femmes de marchands , si je n'avois pas rempli la place , & prévenu cette disgrâce ! Cependant , les artifices de Cockatilla l'emportent ; ses airs suborneurs corrompent nos filles , & séduisent nos jeunes gens. Elle étoit tellement flétrie , que personne ne la voyoit avant l'arrivée de Votre Altesse. Vous l'avez cependant choisie pour Dame de la Chambre , tandis que vous rejetez le zèle , une bonne réputation & de la vertu. Ah ! digne préférence ! Il n'est aucune de vos Dames que la censure épargne , ou qui ne se soit déshonorée. Je connois la Cour , & tous ses pièges trompeurs , ses fausses caresses , & ses souris perfides. Ah ! Princesse , vous possédez l'art des Cours : en trompant nos espérances , vous gagnez nos cœurs.

LE MIROIR.

UN ton arrogant , des airs légers , vains & insolens , caractérisent aujourd'hui cette Belle : la grandeur lui tourne la tête ; elle veut paroître ambitieuse , & elle excite la pitié. Elle se conduisoit bien autrement avant son mariage ; mais la char-

mante G. est perdue dans la femme de P. O. Si son père, célèbre Artiste , pouvoit faire, pour son usage , un fidèle miroir où elle pût reconnoître ses erreurs & son impertinence , apprendre , en un mot , à corriger ses airs hautains , nous reverrions la douceur sourire encore sur son visage ; elle seroit de nouveau ce qu'elle a été ; & elle charmeroit encore le monde.

LES TROIS TENDRES BERGERS.

JE chanterai toujours le *tendre* Philips ; les vallées doivent retentir du nom du *tendre* Philips. Mes vers doivent célébrer sur mille tons différens, le *tendre* Budgell & le *tendre* Carey. Que tous les *rendres* Poètes vous placent constamment ensemble , vous , qui avez le cœur bon & une extrême délicatesse ! Que la Satyre n'ait jamais l'audace de vous rendre fous ou lâches ; & que Dieu vous préserve de tout Rimeur qui versifie aisément.



LE

L E D É F I ,

B A L L A D E .

I.

C'EST à une Belle , retirée de la Cour , & à deux autres qui y font encore ; c'est aux charmantes Bel-lenden , Lepell & Griffin , qui prennent le petit Turc (1) & Pope pour un jouet , qui croient que ce n'est pas un péché d'aimer & d'avoir de l'esprit , que s'adressent ces vers négligés.

I I.

Je fais ce qui se passe en public & derrière la scène ; sur les canapés & les sofas ; dans l'agitation des Fiacres , où plusieurs jolies Nymphes s'écrient : Ah ! que faites-vous ?

I I I.

Pourquoi paroîtrois-je donc à la Cour , où l'on a tant de peine à mettre à la raison la brillante Townshend ; où j'entendrois tout le monde pester

(1) Un Nain qui s'appelloit Ulric ; on lui comparoit Pope qui étoit fort petit.

& jurer ; où tous les discours sont couronnés d'un blasphème ; où je verrois perfiffler l'honnête Sunderland , & condamner le Royaume de la Sor-tife (1) ?

I V.

Hélas ! je ne saurois faire des pointes comme Schutz ; cajoler les Allemands comme Grafton ; dire à Pickenbourg que c'est un grand flandrin , & courir aux Sermons comme Meadows : les ambi-tieux peuvent inonder les Cours ; mais , pour moi & Marlbro , nous gardons nos foyers.

V.

Sérieusement , que puis-je juger des Cours , en vous considérant toutes trois ? Vous avez quelque esprit ; & vous pouvez en puiser davantage dans cette région , qu'avec Gay ou avec moi : peut-être qu'avec le tems vous quitterez le grand régime qu'on y observe , pour souper tranquillement avec nous d'un peu de lait.

V I.

Il est une grande maison dans Leicester-Fields ; les portes sont peintes en verd ; & des rubans flot-tent aux fenêtres : je parle d'une Marchande de

(1) L'Irlande.

modes ; là , nous pourrons former un double tris ; car Gay peut faire seul deux Pope.

. V I I.

Mais si , par hazard , vous alliez montrer la manie des Prudes , & afficher une modestie à contre-tems , amenez avec vous Milady Rich , & quelquefois Madame Howard ; car les vierges qui veulent se conserver chastes , doivent roder avec celles qui ne le sont pas.

V I I I.

C'est de la forte , belles Nymphes , que je termine ma Ballade. Que Dieu favorise le débarquement du Roi ; & que toutes les jolies femmes soient amies de nos armées ; qu'il protège ces heureuses Nations ; & qu'il fixe les irrésolutions du Beau-Sèxe !

É P I G R A M M E S.

I.

LES Muses & les Grâces brillent dans votre billet : celles-ci éclatent sur votre figure , & celles-là dans votre esprit.

E c 2

I I.

Qu'on cite les Déeses du mont Ida ; à la bonne heure : mais vous montrez de l'esprit , au lieu qu'elles montrèrent autre chose.

I I I.

Divines Bellenden , Griffin & la petite Lepell ; morbleu ! vous mentez comme le Diable , en disant qu'il n'y a point d'esprit à la Cour ; puisque vous m'avez envoyé ce qu'Argyle auroit écrit , s'il vouloit écrire.

I V.

Adam feroit tombé deux fois , si , pour une pomme , le Diable lui eut donné Bellenden & Lepell.

V.

Dimanche , à six heures , vous pourrez joindre ; dans la rue Gerrard , les deux champions , qui ne font pas le Lord S...

V I.

On dit qu'A... est un bel-esprit : Pourquoi ? parce qu'il écrit ? Non... c'est parce qu'il n'écrit pas.



É P I G R A M M E

*Gravée sur le Collier d'un Chien , que j'ai donné
à S. A. R.*

JE suis le Chien couchant de S. A. Je vous prie,
Monsieur, de me dire de qui vous êtes le Chien.

É P I G R A M M E

*A mon ingénieux & digne Ami GUILLAUME
LOWNDES, Ecuyer , Auteur du célèbre Ou-
vrage in-folio , intitulé : LE BILL DE LA TAXE
DES TERRES.*

QUAND les Poètes impriment leurs Ecrits , la
troupe des Ecrivailleurs les couvre de lauriers com-
me le Pupitre de Noël : ces misères méritent-elles
tant de gloire ? Un homme qui n'écrit que pour
mourir de faim , en est-il digne ? Quoi ! on ne dé-
corera pas de même cette tête immortelle , où
naissent les Actes du Sénat ? Cette tête vénérable ;
qu'un plus noble objet enflamme , emploie de

plus heureux moyens pour se rendre illustre. Ah ! que n'ai-je la voix de Virgile , pour chanter un homme dont la science peut lever des millions par an ! La trompette de la Renommée feroit retentir le nom du grand Lowndes ; & toutes les Provinces d'Angleterre feroient pleines de sa gloire.

T R A D U C T I O N

*Des Vers qui étoient à la tête des Nouveaux
Mélanges , imprimés par LINTOT.*

IL en est qui louent Colinaeus , ou Blaeu ; d'autres n'en font pas grand cas : les uns préfèrent Plantin à tout le reste ; & d'autres estiment le vieil Elzevir , ou Aldus ; pour moi , j'admire LINTOT : ses caractères sont incomparables , amples , & beaux comme sa personne. Ceux-là imprimoient leurs noms en petites lettres ; mais LINTOT se met en Capitales. L'Auteur & lui figurent également au frontispice , & vous regardent en face. Etienne imprimoit du Grec payen , que les uns n'entendoient pas , & que les autres ne pouvoient lire. Mais pour tout ce qui sort des mains de LINTOT , Rawlinson même peut le comprendre. Souvent on

trouve dans Aldus & Plantin une page effacée, ou une feuille perdue : on n'en peut dire autant des Livres de LINTOT. Les Manuscrits ne coûtent rien aux premiers : jamais ils ne donnèrent à Homère , à Virgile , ou à tout autre , six sols pour deux vers. Mais LINTOT fait une grande dépense , & achète prodigieusement cher du jugement. Leurs Livres ne peuvent servir qu'à un petit nombre , à un Savant , ou à un Bel-Esprit : ceux de LINTOT sont d'un usage général.

T R A D U C T I O N

D'UNE CHANSON.

VOLE, tendre Amour ; étends tes ailes de pourpre sur mon cœur : hélas ! je suis ton esclave !

Bergers , toujours contens , toujours heureux ;
qui goûtez la nuit un sommeil tranquille à côté
de vos troupeaux ; je languis ; voyez mes jours s'éteindre sur cette scène enchantée.

C'est ainsi que la Déesse de Cythère pleuroit son cher Adonis , lorsque le sanglier , qui s'étoit glissé en silence , l'eut déchiré de sa dent impitoyable.

Cinthie , prépare une tendre mélodie ; sage Dis-
crétion , accorde la lyre ; calme les rêveries cruel-
les d'un cœur qui veille toujours : brillant Apol-
lon , prête-nous tes chœurs harmonieux.

Sombre Pluton , Roi des terreurs , couvert de
chaînes de diamant , conduis-moi à ces ondes lim-
pides , qui arrosent les heureuses plaines de l'E-
lyfée.

Triste Cyprès , Saule verdoyant , qui ornez le
front de mon Aurelie , & toi , Morphée , qui plan-
es sur mon chevet , écoutez les derniers vœux de
mon cœur.

Mélancolie , doux Méandre , qui tournes rapi-
dement avec un tendre murmure , les Amans ,
couronnés de tes fleurs , errent sur tes bords.

Ainsi , quand Philomèle , épuisée de langueur ,
cherche son silencieux Epoux , la mélodie cède au
Destin.



L E C H A M P I O N ,

D I A L O G U E

ENTRE FULVIUS ET PROBUS,

Publié en 1740.

P R O B U S .

JE ne voudrois pas voir vendre ma patrie chez l'Etranger, ou dans son sein.

F U L V I U S .

Hé, qui vous dit cela?... Mais on considère la grandeur dans l'éloignement ; & jamais on ne la voit sous son véritable jour : son élévation la diminue aux yeux du Spectateur, qui ne discerne pas ses vraies proportions. Peut-on appercevoir distinctement ce que l'on voit à peine?

P R O B U S .

Je conviens que la distance semble rappetisser les objets, en conséquence de la foiblesse de l'organe : c'est le pouvoir & la grandeur qui créent cet éloignement aux yeux de quelques imaginations malades ; voilà la source de l'illusion ; car celui qui porte une couronne ou une fourrure d'her-

mine, est dans la réalité aussi proche de mon jugement, qu'un misérable en guenilles. L'homme ne peut s'éloigner de l'homme d'un seul pas : la Nature lui assigne sa place.

F U L V I U S.

A la bonne heure , si vous parlez du genre humain en gros ; il juge mieux. Mais comment les Particuliers pourront-ils se mettre au fait de quelque chose ? Entrent-ils au Conseil ? Voyent-ils les ressorts secrets des affaires , la balance de notre Cour , & quel parti nous prendrons ? Quand même ils seroient en état d'appercevoir ces objets , leur esprit est-il assez vaste pour les peser dans la balance de la sagesse ?

P R O B U S.

Il ne s'agit pas ici de sagesse. . . . Le fripon en chef tient l'argent ; & , à l'exception d'un ou deux Renards fourrés , il n'en donne qu'à des fous. Quel est l'homme sage , qui verra avec indifférence des marionnettes brillantes que l'on dépêche dans les autres Etats de l'Europe , pour leur acheter des marottes ; qui ne rapportent ici que des nouvelles désolantes , une paix ruineuse & des illusions qui coûtent fort cher ? Qui pourra lire sans impatience & sans indignation cette foule de Traités contra-

dictoires, qui se croisent entr'eux, & font frémir le bon sens? Quoi de plus méprisable, que les lâches mesures de notre Gouvernement? Nous sommes, à la honte éternelle de l'Angleterre, esclaves des fous, qui le sont des faquins, qui le sont des Grands. Tout est esclave; & bien des gens font parade de leurs chaînes; ils montrent leurs entraves de soie à la face du soleil, & porrent hautement les marques brillantes de leur servitude, des mitres & de petites couronnes. Il en est, j'en conviens, qui s'efforcent de couvrir leur opprobre, & qui cachent la vérité qu'ils détestent sous de longues robes, ou une fourrure d'hermine: mais lorsqu'ils ouvrent la bouche, on apperçoit le ressort de la machine; & cependant la Comédie va son train; les Farceurs jouent toujours leur rôle. Oui, la folie a l'ascendant sur la sagesse; & comme elle est aveugle, tout lui paroît juste. On ne néglige rien pour la soutenir sur le Trône; elle gâte tout ce qu'elle touche; un funeste conseil, une mauvaise plaisanterie, sa marotte accablent la Nation.

F U L V I U S.

Faites mieux, ou laissez les choses telles qu'elles sont.

P R O B U S.

Venez, Cardinal (1), & vous auguste Parmefanne (2); mettez l'Angleterre sous le joug; ce feroit préférable dans un tems où personne ne veut être coupable de la perte de notre liberté. Ce n'est pas là une faillie, Monsieur : mon cœur est sur mes lèvres. Oui, je déteste tout homme en place ou fans emploi, qui consent à la corruption, qui achète du crédit dans la Nation pour la sacrifier à l'Etranger, qui creuse un précipice pour nous engloutir, & qui nous fait souscrire à notre ruine; qui rejette nos maux sur le compte du hafard, par le moyen d'une étrange loterie, & qui fait accroire au Peuple séduit, que ses malheurs ne sont qu'un jeu. Je hais les lâches qui inventent des titres onéreux, en faveur des gens qui n'ont d'autre emploi, que celui de tirer pour eux un salaire qu'ils n'ont pas gagné, & qui nous inondent de chenilles qu'ils nourrissent de notre propre substance.

F U L V I U S.

Je pense toujours . . . que c'est là un excès de

(1) Le Cardinal de Fleuri.

(2) La Reine d'Espagne.

zèle. Si les choses étoient telles que vous les représentez, on ne pourroit jamais assez plaindre l'état pitoyable de la Nation.

P R O B U S.

Voilà donc le fruit des travaux de nos pères. C'est en vain qu'ils ont lutté généreusement contre les attentats des Ministres despotes. C'est en vain que Mortimer, Spencet & Wolsey furent les victimes de leurs odieuses entreprises. Personne ne plaignit leur sort ; la proscription étoit essentielle au salut de la Patrie. Wolsey, aspirant à la Thiare, voulut acheter le Trône de Rome avec nos trésors : son crime fut puni ; & cependant qui eût jamais plus de raison d'espérer l'impunité ? Ce n'étoit pas Gaveston ? Strafford même n'a-t-il pas reçu la mort malgré son Maître ? Je dis plus : n'a-t-on pas même immolé un Roi, changé le droit à la Couronne & la forme du Gouvernement ? La fureur des guerres civiles a versé le sang des Nobles, le sang même de toute la Nation. L'Angleterre perd tout, en perdant la liberté ; souffrira-t-elle donc cette perte irréparable ? Dans ce cas ; prenez la chaîne ; & chantez vos malheurs à la face de l'Univers. Si vous osez, au contraire, défendre votre cause & celle de votre Pays, voilà

le tems ; armez-vous ; & qu'un nouveau Parlement jette les fondemens de votre gloire & de votre prospérité.

F U L V I U S .

Dans une telle crise , on a bien besoin d'un Conseil.

P R O B U S .

Et nous manquons pareillement de Conseillers : Ce n'est pas parce que je suis un homme de loi , ou parce que je siége dans certain Sénat , que je me donne pour sage. Ce sont les actions qui font connoître les hommes : il en étoit un ; que dis-je ? Il en est un encore ; car y a-t-il une Puissance sur la terre , qui puisse se flater d'anéantir un homme qui fait se respecter , & de le réduire au silence ? Ce mortel existe ; & l'éclat de sa vertu obscurcit les foibles rayons de quantité de petits astres : il peut servir sa Patrie dans les Cours , à l'Armée & au Conseil. N'a-t-il pas déjà parlé dans le Sénat ? J'étois présent ; j'entendis ce Héros du Nord (1) : ses discours auroient pu donner l'ame d'un Patriote à un esclave ; l'honnêteté de sa politique , ses principes , ses yeux étincelans du feu

.. (1) Le Duc d'Argyle,

de la liberté, tout fraploit dans son action : sa modestie rougissoit & sembloit craindre les éloges. Mais je n'en puis dire davantage..... La foule des réflexions qui se présentent à ce sujet, m'ôte la parole.

F U L V I U S.

Je ne perds cependant pas confiance ; & je ne crois point que notre Erat soit aussi désespéré que vous le dites. Quel est l'homme qui ignore que sept années d'abondance peuvent succéder à sept années de famine & de stérilité ? Ce n'est pas la faute du sol ; il est fertile en lui-même : mais il est resté inculte ; & nous avons souffert des Économes dissipateurs qui l'ont hypothéqué à leur profit.

P R O B U S.

Je reçois l'augure ; que vos vœux soient exaucés, & notre salut est proche. Fasse le Ciel, que notre triste Patrie jouisse sans interruption des précieux avantages de la liberté !



É P I T A P H E S.

*His saltem accumulem donis & fungar inani
Munere !*

VIRG. *Æn.* VI. 885.

I. É P I T A P H E

*De CHARLES, Comte de Dorset, enterré dans
l'Eglise de Withyam en Suffex.*

DORSET, l'Ornement des Cours, le Favori
des Muses, & le Mécène des Arts, est mort.

Fléau de l'Orgueil, il l'attaqua constamment,
soit qu'il le trouvât armé de Puissance, ou revêtu
d'un air de Sainteté.

Naturellement doux, il n'étoit sévère que par
amitié pour le Genre humain ; & sa Sagesse étoit
enjouée.

Heureux Satyrique, dont la censure discrète
faisoit voir que le Vice étoit en même-tems
l'objet de sa Haine & de sa Pitié !

Heureux Courtisan, qui se fit aimer du Roi &
de

de sa Patrie, sans leur sacrifier, ni ses Amis, ni son repos!

Heureux Pair du Royaume, qui contempla dans sa Race les grandes qualités que ses Ayeux lui avoient transmises!

II. É P I T A P H E

Du Chevalier TRUMBAL, un des premiers Secrétaires-d'Etat de GUILLAUME III. Il résigna une si honorable Charge, & mourut dans sa retraite à Easthamstead en Berk-Shire, l'An M. DCC. XVI.

IL fut d'une figure aimable, & d'un caractère ferme quoique réservé. La prudence étoit accompagnée en lui de franchise; & sa constance n'empêchoit pas qu'il ne fût humblement résigné aux ordres de la Providence. Fixe dans ses principes d'honneur, il resta fidèle à son Parti, & témoigna toujours une extrême modération envers ceux qui étoient du Parti opposé. Courtisan honnête, & cependant vrai Citoyen, attaché par les mêmes liens à son Roi & à sa Patrie; joignant au feu de la jeunesse le sens profond, fruit de l'âge mûr; ennemi de la dispute, quoique zélé pour la Vé-

rité ; animé d'une Foi généreuse , & entièrement exempte de superstition ; aimant la paix , & détestant la tyrannie. Tel fut Trumbal qui , éloigné de la Terre , jouit à présent de cette liberté qu'il avoit préférée à la Grandeur.

III. É P I T A P H E

De SIMON HARCOURT, Fils unique du Vicomte HARCOURT, Chancelier de la Grande-Bretagne, enterré dans l'Eglise de Stanton-Harcourt, en Oxford-Shire.

Q U I que tu sois, approche de ce Tombeau, où repose l'Ami le plus digne d'être aimé, & le fils le plus chéri. Il ne connut jamais de joie que l'amitié ne pût partager, & ne donna jamais aucun sujet d'affliction à son Père qu'en mourant. Père infortuné ! le silence seul peut exprimer ta douleur. Que cette Pierre en conserve le souvenir, & soit un durable monument de ton deuil & du mien !



IV. É P I T A P H E

*De M. J. CRAGGS, enterré dans l'Abbayé
de Westminster.*

REGI MAGNÆ BRITANNIÆ A SECRETIS
ET CONSILIIS SANCTIORIBUS ,
PRINCIPIS PARITER AC POPULI AMOR ET DELICIÆ :
VIXIT TITULIS ET INVIDIA MAJOR
ANNOS , HEU PAUCOS , XXXV.
OB. FEB. XVI. M. DCC. XX.

HOMME d'Etat , & cependant ami de la vé-
rité ; sincère , d'une fidélité à toute épreuve , & in-
violablement attaché aux loix de l'honneur. Jamais
il ne manqua à sa parole , ne se proposa aucune vue
d'intérêt particulier , ne gagna ni un Titre , ni ne
perdit un seul Ami : il s'est illustré lui-même , ap-
prouvé de tous , loué , pleuré , & honoré par ces
mêmes Muses , dont le commerce a fait un des
plus doux plaisirs de sa vie , sans qu'aucun Poète
jaloux en ait troublé la tranquillité.



V. É P I T A P H E

*Pour M. ROWE , enterré dans l'Abbaye de
Westminster.*

TES restes précieux , ô ROWE , seront déposés dans ce Tombeau , que les cendres de Dryden ont rendu sacré. Il repose sous une pierre informe , qui ne porte aucune inscription ; & l'on chercheroit en vain la dernière demeure de cet Homme immortel , si ton monument ne servoit à l'indiquer. Que ton Ombre aimable jouisse d'une paix profonde , & d'un repos éternel ! Ton génie & l'amour te couronnèrent également. Une Epouse reconnoissante , vient de rendre à ta renommée un hommage , que Dryden n'a jamais obtenu de son ingrate Patrie.



VI. É P I T A P H E

*Sur Madame CORBET , qui mourut d'un cancer
au sein.*

Ci-cît une Femme qui fit du bien sans ostentation , & qui joignit à une raison supérieure un sens droit. Elle n'entreprit de conquêtes que sur elle-même , & ne mêla jamais d'art dans sa conduite , que pour échapper à l'admiration. La passion & l'orgueil ne profanèrent jamais son cœur , sanctuaire de la vertu. Une Ame si simple , si tranquille , si ferme , & pourtant si douce , si forte , & cependant si sensible à la pitié , a , telle que l'or le plus pur , passé par le feu des épreuves. La Sainte a triomphé des tourmens ; mais la Femme y a succombé.



VII. É P I T A P H E

*Pour être gravée sur le Monument que Mylord
DIGBY avoit érigé à son Fils R. DIGBY , & à
sa Fille MARIE , dans l'Eglise de Sherborne en
Dorset-Shire , l'An M. DCC. XXVII.*

V A , bel exemple d'une jeunesse qu'aucun vice ne souilla ; habile , modeste , & pacifique ami de la vérité ; aussi courageux dans les souffrances que modéré dans la joie ; homme de bien sans éclat , & grand sans prétentions ; fidèle à remplir tes engagements , plein de candeur ; toi qui ne formas jamais de souhaits , que tout le monde ne pût les entendre ; qui joignis aux mœurs les plus douces , un esprit exempt d'affectation ; ami de la paix & du Genre - Humain ; va , vis à jamais : d'éternelles demeures t'attendent : vas-y jouir du bonheur de ceux dont tu as imité les vertus sur la Terre.

Et toi , Fille heureuse ! qui , après avoir été le triste témoin de sa mort , l'as suivi de près dans la nuit du Tombeau , prends ton effor vers les

immortels régions qu'il habite : ta séparation d'avec lui a été courte ; mais tu n'en a plus à redouter. Va donc vers le seul séjour où il y ait une félicité pure , & où il suffit d'aimer pour être heureux. Recevez ces larmes , ressource impuissante des foibles mortels ; pardonnez notre douleur jusqu'au tems où nous partagerons vos célestes voluptés. Acceptez l'hommage de quelques Rites funèbres , d'une Pierre sépulcrale , & de mes Vers. C'est tout ce qu'un Père , & tout ce qu'un Ami peuvent donner.

VIII. ÉPITAPHE

*Du Chevalier GODEFROY KNELLER enterré dans
l'Albaye de Westminster , l'An M. DCC. XXIII.*

KNELLER , qui n'eut d'autre Maître que le Ciel même , dont l'Art égaloit la Nature , & dont les Tableaux étoient pleins de vie , après avoir enfanté plus de merveilles que deux Siècles n'en peuvent fournir , repose couronné d'Honneurs & de Lauriers , dûs à son mérite & à son généreux amour de la gloire. (1) Durant sa vie , la Nature

craignir de se voir surpassée ; & à sa mort elle craint de mourir (1).

IX. É P I T A P H E

*Du Général HENRI WITHERS , enterré dans
l'Abbaye de Westminster , l'An M. DCC. XXIX.*

REPOSE ici , WITHERS , toi dont l'ame intrépide , mais sensible , aima sa Patrie , & plus encore le Genre-Humain. Quoique né pour la Guerre , tu n'as point connu les égaremens de la jeunesse ; & la douce Humanité a logé dans ton sein jusqu'à l'âge le plus avancé. Le Vétéran blanchi dans les travaux de Mars ne sauroit s'empêcher de donner quelques larmes à ton trépas ; & l'enjoué Courtisan te donne un soupir sincère.

WITHERS , adieu ! cependant n'emporte point avec toi ton Caractère guerrier ni tes Vertus sociales ; & ne nous oblige pas à graver sur ton Tombeau : Ci-gît le dernier des braves Anglois.

(1) C'est une imitation de la fameuse Epitaphe de Raphaël.
*Raphaël , timuit , quo sospite vinci
Rerum magna parens , & moriente , mori.*

X. É P I T A P H E

*De M. E. FENTON , enterré à Easthamstead en
Berk-Shire , l'An M. DCC. XXX.*

CETTE Pierre modeste (tant de monumens fastueux ne sont pas dans le même cas) peut dire avec vérité : Ci-gît un Homme de bien , un Poète , qui a eu plus de bonheur , que le Sort n'en attache à cette profession , le Ciel l'ayant dispensé de l'humiliante nécessité de faire sa cour aux Grands. Ennemi des vaines louanges & jaloux d'un loisir philosophique , il se contenta de cultiver les Muses dans le silence de la paix. Il jeta un œil tranquille sur l'une & l'autre vie , & ne vit rien qui méritât d'être regretté dans celle-ci , ou d'être craint dans celle-là. Satisfait du festin simple & frugal de la Nature , il se leva tranquillement , & rendit grâces à Dieu d'avoir vécu , & de mourir.



XI. É P I T A P H E

*De M. GAY, enterré dans l'Abbaye de Westminster,
l'An M. DCC. XXXII.*

IL avoit dans le caractère une extrême douceur, des mœurs aisées, l'esprit d'un grand-homme, & la simplicité d'un enfant. Né pour plaire à son Siècle, & pour le corriger, il tempéroit ce que la vertu a de sévère par l'enjouement de son humeur. Une fortune médiocre l'a rendu supérieur aux tentations; & jamais il ne s'est laissé corrompre par le commerce des Grands. Ami discret & facile, il a mené une vie sans reproche, & à été regretté par les gens de bien. Ce sont-là de vrais honneurs. Ta gloire ne dépend pas de ce que ton Buste a une place parmi ceux des Héros, ni de ce que tes Cendres seront mêlées avec celles des Rois; mais de ce que ceux qui ont été assez heureux pour te connoître, & assez justes pour t'aimer, diront tristement en se frappant la poitrine : GAY repose ici (1).

(1) C'est-à-dire, dans le cœur des gens de bien. Pope lui-même n'étoit pas content de cette espèce de pensée; car outre qu'elle n'est rien moins que neuve, la formule ordinaire,

XII. É P I T A P H E

*Du Docteur FRANÇOIS ATTERBURY, Évêque
de Rochefter, qui mourut en exil à Paris, l'An
M. DCC. XXXII.*

[**S**A Fille unique rendit l'esprit entre ses bras ;
immédiatement après être arrivée en France pour
le voir.]

D I A L O G U E.

OUI, nous avons vécu — ! encore un soupir ;
& la mort me sépare de vous. Puisse le Ciel , ô
mon Père ! avoir à présent votre cœur tout entier !
Mais , hélas ! souvenez-vous jusqu'au moment où
vous ne serez plus , comme moi , qu'une argille
insensible , combien nous nous sommes aimés.

Chère Ombre ! je le veux : je mêlerai ensuite
ma cendre avec la tienne. — O Ame pure ! O
Perte plus cruelle que celle de ma Fortune , de

Ici repose un tel, rend la phrase entièrement équivoque : pour
remédier à cet inconvénient , autant qu'il m'a été possible , j'ai
altéré la formule en mettant , *GAY repose ici*.

mes Amis , & de ma Terre natale ! Après cela me reste-t-il encore ici-bas quelque souhait à former ? Oui — CIEL , SAUVE MA PATRIE (1) ! — Il profère ces mots , & meurt.

(1) Par allusion au fréquent usage & à l'application que ce Prélat faisoit des dernières paroles du fameux Pere Paul, dans sa Prière pour la Patrie , ESTO PERPETUA. La justesse de cette allusion , dans l'exil , & à l'heure de la mort, ne sera bien comprise que par ceux qui seront au fait de la conformité qu'il y a eu entre la vie de l'Evêque & celle du Moine. Le caractère du Docteur Atterbury est bien connu. Celui du Pere Paul se peut tracer en peu de mots. Il étoit profondément versé dans toutes les connoissances divines & humaines. Il consacra sa vie au service de l'État , en s'opposant avec fermeté à toutes les entreprises injustes de l'Eglise. Il étoit modeste , humble , franc , disposé à pardonner , patient & juste , exempt de tout esprit de parti , & de tous projets d'ambition , en un mot, un admirable composé de savoir , de sagesse & de vertu.



XIII. É P I T A P H E

D'EDMOND SHEFFIELD , *Fils du Duc de BUCKINGHAM , mort dans la dix-neuvième année de son âge , l'An M. DCC. XXXV.*

SI les charmes naissans d'une jeunesse sage & modeste avoient pu garantir des traits de la mort un fils qui faisoit la gloire de son père , & conserver à la Patrie un Héros dont elle n'a que trop besoin , cette triste effigie ne demanderoit pas vos larmes , & ne vous diroit pas d'une manière touchante : Que d'espérances ensevelies dans ce tombeau ! Sa Vertu a brillé dans tout son éclat. Le Sénat d'Angleterre a admiré son Eloquence ; & ses Compatriotes l'ont aimé. Mais des honneurs plus tranquilles , & une réputation moins bruyante , accompagnent l'Ombre de l'aimable Buckingham. Sa maison , après s'être tant distinguée par sa valeur , & par son goût pour les Sciences , s'éteint avec lui ; & une longue liste de grands Capitaines & de Sages , dont elle avoit fait présent à la Patrie , est terminée par un Saint , qui étoit dû au Ciel.

XIV. É P I T A P H E

*De quelqu'un qui ne vouloit pas être enterré dans
l'Abbaye de Westminster.*

HÉROS & Rois, restez où vous êtes, & n'approchez pas de moi ; laissez dormir en paix un pauvre Poète , qui n'a jamais flatté , ni vous, ni vos pareils. Horace & Virgile n'en pourroient pas dire autant.



XV. É P I T A P H E

*D'un Homme qui ne vouloit pas être enterré dans
l'Abbaye de Westminster.*

Sous ce Marbre , ou sous ce Seuil , ou sous ce
Gazon , ou sous tout ce que voudra un Héritier ,
un Ami , ou quelque généreux Inconnu , gît un
Homme qui ne se soucia jamais , & ne s'embarasse
guères encore de ce qu'on a dit , ou pu dire de
lui : mais ayant vécu & étant mort avec une ame
libre & tranquille , il attend de la Bonté Divine ,
qu'il fera au moins aussi bien qu'il a été.



XVI. É P I T A P H E

*Destinée au Chevalier NEWTON, dans l'Abbaye
de Westminster.*

ISAACUS NEWTONUS,

Quem immortalem

Testantur Tempus, Natura, Cælum :

Mortalem

Hoc marmor faretur.

La Nature & les Loix de la Nature étoient
cachées dans le sein de la Nuit. DIEU dit, *Que
Newton soit ;* & la lumière parut.

Fin du Tome second.

T A B L E

D E S M A T I È R E S

Contenues dans le second Volume.

<i>A</i> VERTISSEMENT sur la Boucle de Cheveux enlevée ,	Page vij
<i>É</i> PITRE à Madame Fermor , sur la Boucle de cheveux enlevée ,	Page i
<i>P</i> RÉFACE du Traducteur de ce Poème ,	5
<i>LA BOUCLE DE CHEVEUX ENLEVÉE</i> ,	
Traduction en Prose de l'Abbé des Fontaines ,	
accompagnée de l'Anglois ,	9
<i>LA BOUCLE DE CHEVEUX ENLEVÉE</i> ,	
Poème Héroï-comique , traduit en Vers par M. Marmontel ,	23
<i>LE TEMPLE DE LA RENOMMÉE</i> ,	
Traduction en Prose , accompagnée de l'Anglois ,	
	141
<i>P</i> RÉFACE sur la Traduction en Vers du Temple de la Renommée ,	200
Tome II.	G g

<i>LE TEMPLE DE LA RENOMMÉE</i> , Poème traduit en Vers par Madame du Bocage ,	207
<i>ABRÉGÉ de la Vie d'Abailard</i> ,	236
<i>ÉPITRE d'Héloïse à Abailard</i> , Traduction en Prose , accompagnée de l'Anglois ,	241
<i>AVIS de l'Éditeur de la Traduction en Vers de l'Épître d'Héloïse à Abailard</i> ,	280
<i>ÉPITRE d'Héloïse à Abailard</i> , Traduction libre, par feu M. Colardeau , de l'Académie Française ,	281
<i>PIÈCES diverses</i> ,	297
<i>JANVIER ET MAI</i> , ou le Conte du Marchand, traduit ou imité de l'Ancien Poète Anglois Chaucer ,	Ibid.
<i>LA FEMME DE BATH</i> , Conte tiré des Ou- vrages de Chaucer ,	333
<i>MÉLANGES</i> ,	355
<i>IMITATION moderne de la quatrième Épître du premier Livre d'Horace</i> ,	Ibid.
<i>ÉPITRE DÉDICATOIRE à Alexandre Pope</i> ,	358
<i>AVIS A LA JEUNE NOBLESSE de la Ville</i> , imitation de la II Satyre du premier Livre d'Ho- race , à la manière de Pope ; avec des Remar- ques Philosophiques du Révérend Père Richard Bentley , Docteur en Théologie ,	359

<i>A UNE DAME, qui chantoit & s'accompagnoit</i>	
<i>du Luth, Pièce imitée de Waller,</i>	367
<i>SUR UN EVANTAIL, où étoit représentée</i>	
<i>l'Histoire de Céphale, & de Procris,</i>	368
<i>LE JARDIN imité de Cowley,</i>	369
<i>LES PLEURS,</i>	370
<i>LE SILENCE, Ode,</i>	371
<i>ARTÉMISE, Pièce imitée du Comte de Dorset,</i>	
	374
<i>PHRINÉ,</i>	375
<i>LA VIE HEUREUSE d'un Curé de Campagne,</i>	
<i>imitée de Swift,</i>	376
<i>ÉPITRE VII du Livre I d'Horace, imitée à la</i>	
<i>manière du Docteur Swift,</i>	377
<i>IMITATION de la Satyre VI du Livre II d'Ho-</i>	
<i>race,</i>	381
<i>IMITATION de l'Ode I du Livre IV d'Horace,</i>	
<i>à Vénus,</i>	389
<i>IMITATION de l'Ode IX, du Livre IV,</i>	391
<i>ÉPITRE à Robert, Comte d'Oxford, en lui en-</i>	
<i>voyant les Poésies de Parnell, que Pope avoit</i>	
<i>publiées,</i>	392
<i>ÉPITRE à M. J. Craggs, Secrétaire d'État,</i>	394
<i>ÉPITRE à M. Jervas, Peintre, en lui envoyant</i>	
<i>la Traduction du Poème de Dufrénoy, par</i>	
<i>Dryden,</i>	395

<i>LETTRE à Mademoiselle Blount , en lui en-</i> <i>voyant les Œuvres de Voiture ,</i>	400
<i>A LA MÊME , lorsqu'elle partit de Londres ,</i> <i>après la Cérémonie du Couronnement de Geor-</i> <i>ges I ,</i>	405
<i>LA BASSETTE , Églogue , dans le genre de</i> <i>celles que l'on appelle Églogues Bourgeoises ,</i>	408
<i>RÉPONSE à la Question proposée par Madame</i> <i>Howe , Q'uest-ce qu'une Prude ?</i>	414
<i>VERS à l'occasion de ceux que le Duc de Buc-</i> <i>kingham avoit faits pour l'Auteur ,</i>	415
<i>PROLOGUE ironique d'une Comédie , pour le</i> <i>bénéfice de M. Dennis , quand il étoit vieux ,</i> <i>aveugle & fort indigent , un peu avant sa mort ,</i>	416
<i>MACER , ou Portrait satyrique d'un méchant</i> <i>Poète de ce nom ,</i>	417
<i>A M. MOORE , Inventeur de la célèbre Poudre</i> <i>aux Vers ,</i>	419
<i>SUR UNE DAME de la Cour ,</i>	421
<i>SUR MA GROTTÉ de Twickenham , composée</i> <i>de crystaux , de pierres & de minéraux ,</i>	422
<i>A MADAME M. B. , à son Jour de Naissance ,</i>	424
<i>A M. THOMAS SOUTHERN , à son Jour de</i>	

<i>Naissance ,</i>	425
<i>A MILADY Marie Wortley Montague ,</i>	426
<i>PARAPHRASE du premier Pseaume , pour l'u- sage d'une jeune Dame ,</i>	427
<i>LE TRADUCTEUR , Epigramme satyrique ,</i>	428
<i>ROXANE , ou l'Antichambre ,</i>	429
<i>LE MIROIR , Epigramme contre une Femme ambitieuse ,</i>	431
<i>LES TROIS TENDRES BERGERS , Philips ,</i>	
<i>Budgell & Carey ,</i>	432
<i>LE DÉFI , Ballade ,</i>	433
<i>ÉPIGRAMMES , sur différens sujets , & contre différentes personnes ,</i>	435
<i>ÉPIGRAMME gravée sur le collier d'un Chien donné à S. A. R.</i>	437
<i>ÉPIGRAMME à Guillaume Lowndes , Auteur du célèbre Ouvrage in-folio , intitulé : le Bill de la Taxe des Terres ,</i>	Ibid.
<i>TRADUCTION des Vers qui étoient à la tête des Nouveaux Mélanges , imprimés par Lintot ,</i>	438
<i>TRADUCTION d'une Chanson ,</i>	439
<i>LE CHAMPION , Dialogue entre Fulvius & Probus ,</i>	441
<i>ÉPITAPHES ,</i>	442

<i>ÉPITAPHE I de Charles , Comte de Dorset ,</i>	
	Ibid.
<i>ÉPITAPHE II du Chevalier Trumball , un des</i>	
<i>premiers Secrétaires d'État de Guillaume III ,</i>	
	448
<i>ÉPITAPHE III de Simon Harcourt , fils unique</i>	
<i>du Vicomte Harcourt , Chancelier de la Grande-</i>	
<i>Bretagne ,</i>	450
<i>ÉPITAPHE IV , de M. J. Craggs , enterré dans</i>	
<i>l'Abbaye de Westminster ,</i>	451
<i>ÉPITAPHE V , de M. Rowe , enterré dans</i>	
<i>l'Abbaye de Westminster ,</i>	452
<i>ÉPITAPHE VI , de Madame Corbet , qui mourut</i>	
<i>d'un cancer au sein ,</i>	453
<i>ÉPITAPHE VII , pour être gravée sur le Mo-</i>	
<i>nument que Mylord Digby avoit érigé à son fils ,</i>	
<i>R.... Digby , & à sa fille Marie ,</i>	454
<i>ÉPITAPHE VIII , du Chevalier Kneller ,</i>	455
<i>ÉPITAPHE IX , du Général Henri Wüthers ,</i>	
	456
<i>ÉPITAPHE X , de M. E. Fenton ,</i>	457
<i>ÉPITAPHE XI , de M. Gai ,</i>	458
<i>ÉPITAPHE XII , du Docteur Atterbury , Evê-</i>	
<i>que de Rochester , qui mourut en exil à Paris ,</i>	
	459
<i>ÉPITAPHE XIII d'Edmond Sheffield , Fils du</i>	

DES MATIÈRES.

571

<i>Duc de Buckingham ,</i>	461
<i>ÉPITAPHE XIV , de quelqu'un qui ne vouloit pas être enterré à Westminster ,</i>	462
<i>ÉPITAPHE XV , sur le même sujet ,</i>	463
<i>ÉPITAPHE XVI , destinée au Chevalier Newton ,</i>	464

Fin de la Table des Matières du Tome II.

